

II Suppl. Palet. B-3189-2

D E

L'ÉDUCATION,

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

DE KNOX.

LIVRES NOUVEAUX,

qui se trouvent chez le même Libraire.

Géographie de la France, d'après la nouvelle division ; 1 Vol. in 12 de 600 pages ; avec carte , 3 l.

La police dévoilée par P. Manuel ; 2 Vol. in-8°. ,
figure & tableaux , 9 l.

Nouveau Plan d'éducation ; 1 Vol. in8°. , 210
pages , 1 l. 16 s.

Idées patriotiques sur l'éducation , par M. Ray-
mond-de-Varennés. ; 1 Vol. 1 l. 16 s.

Recueil des Décrets de l'Assemblée Nationale ;
20 Vol. in-12. , avec une table des matières , 24 l.
de 5 en 5 Vol. il y a une table. La suite sous presse.

Oeuvres complètes de Boulanger 10 Vol. in12. ,
de quatre à cinq cents pages. 15 l.

Liste des ci-devants nobles , 3 parties , 3 l. 12 s.

Vie des Prêtres qui n'ont pas prêté le serment ,
2 parties. 2 l. 8 s.

650545

7

D E
L'ÉDUCATION,
P A R K N O X,

*Membre de l'Université de Cambridge, chef
de l'Ecole de Tumbridge,*

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

Sur la huitième Edition.

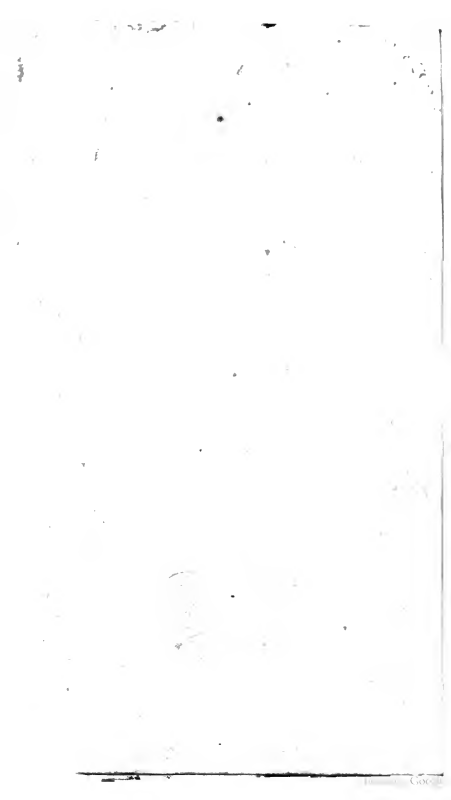


A P A R I S,

Chez GARNERY, Libraire, rue
Serpente, N^o. 17.

De l'Imprimerie de F I É V É E, même maison.

1791



EDUCATION

ELEMENTAIRE.

SECTION PREMIERE.

De l'Education Elementaire.

LES opinions sont partagées sur le temps où doit commencer l'éducation. Beaucoup de personnes prétendent qu'on la commence d'ordinaire trop tôt. Pour résoudre solidement cette question, il faut s'attacher à découvrir les divers degrés d'extension, dont sont susceptibles les différens esprits, même dans l'âge le plus tendre. Il est un principe constant, c'est que les impressions, faites dans la jeunesse, sont les plus durables : d'après cela, je pense que ce qui est à la portée de l'esprit d'un enfant, doit lui être appris d'aussi bonne-heure qu'il est possible ; c'est d'ailleurs ménager un temps, que les connoissances qu'il a à acquérir rendent précieux.

L'action d'apprendre à lire, est certainement une chose difficile pour un jeune enfant ; cependant on en voit tous les jours

A

qui, à l'âge de cinq ou six ans, ont surmonté cette difficulté. Quand, vers cette époque, ils ne possèdent point cette première notion, la peine pour l'acquiescer croît avec les années. Beaucoup d'enfans, qui avoient été négligés à cet âge, ont appris à bien écrire, ont même avancé un peu dans la grammaire latine, avant d'être en état de lire couramment. Leur ignorance sur cet objet les a découragés, en les rendant l'objet des railleries de leurs camarades, plus jeunes qu'eux ; de là leur dégoût précoce pour les livres ; de là la dissipation et l'oisiveté dans laquelle ils se sont jetés. L'infériorité qu'ils ont éprouvée dans le principe, a été d'une fatale influence sur les suites de leur avancement.

• L'éducation doit commencer dès le berceau. La mère et la nourrice sont, dans ce premier période de la vie, les meilleurs instituteurs. Apprendre l'alphabet à un enfant, est une tâche trop pénible pour un homme instruit. Cependant il n'est point extraordinaire aujourd'hui de voir des gens riches solliciter les soins des personnes de mérite, pour enseigner les premières notions ; la raison qu'on en donne, est qu'un enfant contracté, avec sa gouvernante, qui est ordinairement chargée de cet emploi, une espèce d'accent, une monotonie de langage,

rien moins qu'agréable. La chose , je l'avoue , arrive souvent ; mais les femmes , qui sont toujours avec un enfant , qui sont accoutumées à le manier , pour ainsi dire , et qui peuvent se plier à sa foiblesse , lui apprendront plus rapidement à lire qu'un maître instruit , pour qui la besogne doit être fastidieuse , et d'après cela souvent mal remplie ; et c'est une raison suffisante pour se conformer , durant les premiers mois de l'éducation , à un vieil usage , à une méthode qu'on a trouvée établie.

Une mère d'esprit , et qui a reçu une bonne éducation , est , à tous égards , la personne la plus propre à instruire son fils , jusqu'à ce qu'il sache lire assez bien , pour étudier la grammaire latine. J'ai toujours remarqué que les enfans qui lisoient le mieux , en commençant l'étude du latin , devoient cette qualité aux soins maternels. Il ne faut pas croire que la chose soit peu importante. Les enfans ainsi élevés , ont rarement un accent vulgaire , ils lisent avec une pureté , avec une aisance peu commune. D'ailleurs ceux qui ont appris à lire de personnes peu instruites , comme de leurs nourrices , de leurs vieilles gouvernantes , et qui ont contracté avec elles un accent désagréable , le perdent bientôt en recevant de meilleures instructions , et en écoutant de

meilleurs modèles. Ceux qui ont su lire de bonne heure , ont toujours fait plus de progrès dans la grammaire , et dans le reste de leurs études , que les enfans que des parens , ont eu la foiblesse de tenir dans l'oisiveté , de peur qu'une application prématurée ne leur fit tort , ou qu'ils n'adoptassent la prononciation commune d'une femme ignorante.

Un enfant doit donc apprendre à lire , aussi-tôt que son esprit laisse appercevoir le plus petit développement. Son attention extrêmement active , se porte sur une foule d'objets. Que son livre soit un de ces objets , et non pas le seul. Pour le fixer sur sa leçon , les reprimandes et la sévérité seroient déplacées. Avec de la douceur , à un âge aussi tendre , il apprendra un peu ; ce peu le conduira à d'autres progrès , et bientôt , sans beaucoup de peines pour lui-même , ou pour les autres , il saura lire ; cette acquisition , considérée dans ses difficultés et dans ses conséquences , est vraiment importante. Celui , au contraire , dont les parens ont retardé l'instruction , par des principes fondés sur une spécieuse théorie et est resté dans l'ignorance jusqu'à l'âge de sept ou huit ans , a une tâche pénible à commencer , lorsqu'il a contracté l'habitude de la paresse , et qu'il devoit être initié dans l'étude de la grammaire et des auteurs classiques.

Il est à regretter que, dans les classes de la société les plus élevées, les mères, qui ont toutes les qualités nécessaires pour cet effet, aient rarement le temps ou la volonté de prendre beaucoup de part à l'éducation élémentaire de leurs propres enfans. Il résulteroit les plus heureuses conséquences de leur surveillance immédiate. Mais il faut avouer que cet emploi, quoique la tendresse maternelle et le sentiment du devoir en allègent le fardeau, n'est rien moins qu'agréable ; si ce n'est toutefois dans les cas particuliers d'une docilité rare et de dispositions heureuses dans l'enfant. Mais ce n'est point une chose pénible que de surveiller les progrès que fait un enfant, sous une gouvernante ou sous toute autre espèce de domestique.

Pour faciliter les moyens d'apprendre à lire, diverses méthodes ont été inventées. Des lettres on a fait des joujoux, et toute l'étude de la lecture a été convertie en une espèce de jeu. Cette idée est louable et ingénieuse ; mais je n'ai jamais remarqué qu'elle produisît de grands succès. Les lettres détachées, taillées en ivoire, sont susceptibles d'être dérangées, et, par-là même, d'embrouiller les idées d'un enfant, par les différentes figures qu'elles représentent, suivant les diverses positions où elles se trou-

vent. La lecture, si l'on en fait un jeu, est toujours celui qui plaît le moins à un enfant ; c'est un jeu auquel il ne s'amuseroit jamais s'il le pouvoit. Je ne crois pas qu'il soit très-bien avisé d'apprendre à un enfant, qu'il n'a d'autre chose à faire qu'à s'amuser. Qu'il comprenne qu'il a une besogne sérieuse à remplir ; et, en y donnant une attention périodique, qu'il contracte l'habitude de l'application. Une attention instantanée, donnée à un objet nullement pénible, nullement ennuyeux, mais qu'en même temps il ne regarde point comme un amusement, rendra ses plaisirs plus vifs. Le changement est nécessaire pour donner du piquant aux plaisirs. Ils deviennent une véritable peine, une monotonie insupportable, lorsqu'ils se succèdent sans aucune variété. Nous entrons dans le monde pour y remplir plusieurs devoirs, et pour y essayer bien des difficultés ; et plutôt l'esprit s'essaie à en supporter une partie, moins sans doute il foiblira sous les fardeaux dont un jour il se trouvera chargé. Donner à croire à un enfant, qu'il n'a d'autre occupation à avoir que celle des plaisirs, c'est lui faire prendre un degré de légèreté, une tournure de dissipation, qui sera un obstacle invincible à son avancement, et sera capable de causer sa ruine.

Il est bon de secouer ces plans bizarres d'instruction, qui en ménageant la foiblesse d'un enfant, lui font un tort réel. Mais ce qui seroit impardonnable, ce seroit de ne point allier l'agréable à l'utile, lorsque cette union peut s'effectuer. Il faut donc choisir les livres écrits à l'usage des enfans, et les présenter d'une manière agréable aux yeux et à l'imagination. Qu'ils soient ornés d'estampes, de dorures et de toutes sortes de peintures séduisantes. Les sujets qu'ils renferment, doivent non seulement être à la portée de leur foible intelligence, mais encore être de nature à les intéresser. On les tire assez généralement de la fable, et c'est avec beaucoup de succès. Il n'est pas besoin de connoître tous les différens ouvrages écrits dans notre langue, à l'usage des enfans. Les livres ordinaires d'alphabet, dont l'ensemble ne présente rien de merveilleux, sont même suffisamment bien composés pour apprendre à lire, et tels qu'ils sont, ils ont servi, pour cet usage, à une grande partie de la nation. Une femme, poète de notre siècle, distinguée par son génie et par un goût délicat, n'a pas dédaigné de composer, sur les élémens de la lecture, quelques écrits qui paroissent bien propres à conduire au but louable qu'elle s'est proposé.

La grande objection que l'on fait contre l'éducation précoce que je recommande , est que , mal dirigée , elle peut blesser le cœur d'un jeune enfant. Mais il faut sans doute la diriger de manière qu'elle ne porte aucune atteinte au cœur , et qu'elle n'étouffe pas ce vif enjouement qui est l'apanage et l'ornement du printemps de la vie. Toute punition corporelle , tout excès de contrainte , doivent être prohibés. Les éloges , les caresses , les récompenses , sont les motifs les plus propres à les porter à l'application. Si ces moyens sont insuffisans , il faut pour un temps renoncer à son plan. Les ménagemens ameneront bientôt un temps plus favorable. Ces moyens , cependant , sont rarement sans effet , lorsqu'ils sont mis en usage par les parens , ou par des personnes qui , pleines de zèle pour le véritable intérêt de l'enfant , ont assez de probité et d'activité pour s'en occuper sérieusement. De telles qualités sont sans contredit plus à désirer dans les premiers maîtres , que le savoir et un mérite brillant.

SECTION II.

Sur la manière de découvrir s'il existe ou non dans les enfans un penchant naturel pour les sciences , et de le diriger vers les objets auxquels il paroît destiné.

ON s'est beaucoup étendu sur la nécessité d'étudier les penchans naturels des enfans, et de les diriger vers les études, pour lesquelles la nature paroît les avoir particulièrement destinés. On a reproché aux maîtres d'enseigner sans aucun discernement, et de faire servir à un grand nombre d'enfans, de constitution et de qualités différentes, absolument la même méthode. Ce reproche est souvent injuste; car il arrive rarement que l'opinion du maître ait aucune influence sur la fixation de l'état futur d'un enfant, ou sur la manière particulière de l'y préparer. Un père, par exemple, qui a des amis dans le clergé ou dans l'état civil, envoie son fils à une

école latine , où on le forme pour l'université. Le hasard peut-être , ou le caprice de l'enfant , ou l'idée qu'en suivant toute autre route , il ne fera pas aussi bien son chemin , détermine un père à lui faire parcourir la carrière ecclésiastique , ou celle des sciences ; un maître le reçoit dans sa pension. Il peut rarement l'avoir à l'essai avant de l'y admettre. Refuser de l'accueillir , même dans le cas où il désespéreroit qu'il fit des progrès chez lui , seroit peut-être , sous plusieurs rapports , une chose imprudente ; et sans doute , si l'école est un établissement fondé , le procédé ne trouveroit point d'excuses. Dans cette école , on est dans l'usage , et cela doit être , de suivre un plan uniforme d'étude. Suivant ce plan , tous les écoliers , du moins pour la plupart , peuvent avancer. Il n'est pas possible d'adopter autant de méthodes différentes d'éducation , qu'il y a d'esprits différens parmi les individus nombreux qui composent une école. Un père est ordinairement instruit de l'uniformité de ce plan , et il n'est pas aisé de lui persuader que son fils est moins capable qu'un autre d'y être façonné. Enfin , l'idée que cet homme s'est formée d'avance , qu'il pourra obtenir quelque prérogative qui lui vaille un bénéfice simple dans la robe ou dans l'église , le

rend indifférent sur ses progrès dans les études , pourvu que quelques succès superficiels le mettent à même de passer de l'école à l'université , et de prendre les différens grades , sans lesquels il ne peut obtenir l'emploi lucratif dont il a besoin pour être reçu.

Tel autre père n'a point de vues d'intérêt ; mais sans aucune expérience , sans examen , il dicte le plan général d'étude , suivant lequel il veut que son fils soit élevé ; et il se trouveroit très-offensé , si un maître refusoit de l'agréer , ou s'il s'avisait de renvoyer de son école l'enfant confié à ses soins. Dans l'état actuel des choses , les maîtres sont malheureusement forcés de se voir dépendre des parens ; et conséquemment d'étouffer ou de plier leur propre opinion , lorsqu'elle ne s'accorde pas avec l'autorité paternelle.

Mais je suppose que les maîtres soient consultés , et qu'on s'en rapporte à leur opinion , sur les dispositions bonnes ou mauvaises d'un enfant pour les sciences , et sur l'indication des moyens les plus propres à le faire réussir dans cette carrière ; tellement que , après un long essai , ils soient assez désintéressés pour instruire un père de l'inaptitude de son fils ; cette décision importante a encore de grands inconvé-

niens ; car quoique les maîtres, et par leur expérience générale , et par la connoissance particulière qu'ils ont des enfans placés sous leur inspection , soient , sans contredit , les juges les plus compétens en cette matière ; cependant , par la nature des choses , ils peuvent souvent se tromper. Les apparences , d'après lesquelles on juge, peuvent induire en erreur. Tel enfant , durant trois ou quatre ans passés à l'école , paroît stupide , et ne fait que peu de progrès. Prenez-le une autre année , et peut-être les facultés de son esprit se sont-elles développées avec une soudaine énergie ; son émulation est fortement excitée , les progrès sont pour lui une jouissance , et bientôt il devance ceux que n'aguères il voyoit devant lui. Cette révolution arrive souvent. D'un autre côté , celui qu'on a vanté comme un petit prodige d'esprit , s'abrutit quelquefois , il contracte de l'aversion pour les sciences , et finit par ne faire aucuns progrès solides. Les facultés de l'esprit , dans les divers tempéramens, se développent ou plutôt , ou plus tard , suivant la disposition intérieure des organes, qu'il est aussi difficile à la sagacité humaine d'observer que d'expliquer. Qu'un père donc n'écoute , pour diriger son fils , que les règles du sens commun et de la prudence ,

et qu'il abandonne le reste à la providence. Supposé qu'il soit dépouillé de toute partialité paternelle, il ne peut asseoir sur son fils, à cette époque première à laquelle son état futur est souvent fixé, aucun jugement sur lequel on puisse pleinement se reposer. Mais il peut facilement connoître le but qu'il lui seroit le plus avantageux d'atteindre; il peut, dans l'éducation de son fils, suivre les méthodes en usage, avec constance, avec assiduité, avec industrie, de manière à suppléer en quelque sorte aux défauts de la nature, s'il en a quelques-uns. Telle est, malgré tout ce qu'ont dit, tout ce que diront encore des gens dont la sagesse n'est fondée que sur une vaine théorie, que n'a point rectifié l'expérience, telle est, dis-je, la conduite la plus sage sur la nécessité et la possibilité de découvrir dans l'enfance les défauts ou les qualités dominantes qui décèlent l'intention de la nature.

Tout homme, j'en excepte celui qui est dans un état réel de stupidité, est capable d'acquérir quelques connoissances, et il est un point jusqu'où il peut aller. La stupidité, et tout ce qui en approche, est facile à saisir, même par les observateurs les moins exercés; on pourroit soupçonner d'être lui-même dans cet état, celui qui, ayant un fils dans cette position malheu-

reuse, le destineroit aux sciences. Il n'y a pas de bonne raison qui empêche de donner une éducation suivie , à ceux que la nature a doués d'une portion ordinaire de sens et de jugement. De toute manière , il est à présumer qu'ils feront quelques progrès ; il est possible qu'ils en fassent de grands. Car personne ne peut savoir de quel degré d'étendue est susceptible cette portion d'esprit , lorsque ses ressorts secrets sont développés par les secours de l'art. Je souhaite pouvoir garantir les parens d'une erreur trop commune. Ils sont portés à regarder un petit babil , une vivacité précoce , comme des marques de génie , et par conséquent à n'épargner aucun soin , aucune peine. A l'exception des esprits absolument stupides , je ne désespérerois d'aucun. Mais je désespérerois plutôt d'un enfant vif et bouillant , que d'un autre , dont l'air réservé et silencieux est une preuve de stupidité , aux yeux d'observateurs peu pénétrants.

SECTION III.

Laquelle vaut mieux de l'éducation publique , ou de l'éducation particulière ?

Depuis le temps de Quintilien jusqu'à nos jours , on a , sans rien résoudre , agité une question dont le but est de savoir laquelle est plus utile à l'avancement , de l'éducation publique ou de l'éducation particulière.

Quintilien s'étoit déclaré pour l'éducation publique , et son opinion , il l'appuyoit , selon son ordinaire , sur des raisonnemens péremptoirs et irrésistibles. D'après les preuves qu'il en apporte. D'après les loix de l'expérience et de l'observation , je suis porté , non-seulement à préférer l'éducation publique , mais à désapprouver entièrement l'éducation privée , excepté dans les cas particuliers , dont je vais parler.

Quoique en général , je préfère l'éducation des écoles , cependant je sais qu'il s'y rencontre souvent beaucoup de liberti-

nage. Les mœurs dominantes du siècle et du monde en général, se glissent quelquefois dans les maisons d'éducation, qui, par le peu de rapport qu'elles ont avec le monde, sembleroient devoir être exemptes de sa corruption. Les écoliers l'y apportent souvent du dehors ; peut-être les maîtres eux mêmes finissent-ils par prendre le vernis dominant du siècle. Quellequ'en soit la source, il est certain que les écoles dégénèrent souvent comme tout le reste, et le mal s'attachant à un âge aussi tendre, aussi susceptible, contribue beaucoup à augmenter la dépravation générale.

L'ancienne discipline se relâche, on contracte l'habitude de la paresse et de la débauche, et un enfant n'emporte souvent de l'école que le cynisme et l'effronterie pour tout dédommagement de son ignorance. Lorsque je recommande les écoles publiques, je veux parler de celles, où l'intention du pieux fondateur n'est point totalement oubliée, et où les points les plus praticables de la discipline primitive sont encore observés. Il est possible sans doute d'en trouver, et de pareilles maisons d'éducation croîtront en nombre, lorsque les canaux de la dépravation générale, qui, il faut l'avouer, a étendu au loin ses ravages, auront été bouchés par la détresse publique,

publique, ou par quelque autre digue opposée par la divine providence.

Le danger que les mœurs courent, dit-on, dans les écoles, est une forte objection. Je pense comme Quintilien et comme beaucoup d'autres écrivains, que c'est un mauvais marché d'échanger l'innocence contre la science. Mais peut-être n'est-il pas vrai, que, dans une école bien disciplinée [et c'est la seule que je recommande] les mœurs soient plus exposées à se corrompre, que dans la maison paternelle. Je n'ignore point que le cœur humain se sent de bonne heure entraîné vers le vice, et je suis persuadé que les enfans contribuent beaucoup à se corrompre mutuellement. Mais je sais que l'enfant qui reste dans sa famille, ne peut être incessamment sous la surveillance immédiate de son pere, ou de son instituteur. Le hazard, la nécessité, ou la négligence fait, que souvent il se lie avec de mauvais domestiques, dont les exemples, surtout dans les maisons riches et opulentes, non-seulement lui retrécissent l'esprit, mais lui pervertissent, lui dégradent le cœur. Je suppose que ce commerce n'ait pas lieu ; les exemples dont il sera témoin dans le monde, les idées pernicieuses que lui donneront les entretiens des diverses sociétés, affecte-

ront son cœur et le feront soupirer avec impatience après le moment où il doit être délivré du joug qui lui est imposé jusqu'aux approches de la virilité. Alors ses passions, semblables aux eaux d'un torrent, longtemps retenues par une digue, s'échappent avec violence. Dans le cours de ma propre expérience, j'ai connu, à l'université, des jeunes gens, nouvellement perversis, qui attribuoient leur inconduite à la contrainte excessive de l'éducation domestique. Les douceurs de la liberté qu'ils n'avoient jamais goûtées auparavant, et les charmes du vice qui n'avoient point encore frappé leurs regards, ne peuvent trouver une résistance assez forte, à un âge où les passions sont fougueuses, la raison encore loin de sa maturité, et où l'expérience manque absolument.

Après cet état de retraite, cette contrainte de l'éducation domestique, un enfant finit par être envoyé à l'université. Là il trouve pour camarades des jeunes gens qui, pour la plupart, ont été dans les écoles; s'ils ont quelques vices, ses mœurs courront bien plus de risque, les atteintes qu'elles en recevront, auront des suites bien plus funestes, que si dès son bas âge, il n'eut point été séparé des enfans. Il paroîtra lourd et novice; il sera

négligé, pour ne pas dire méprisé. Son esprit, s'il en a, ne pourra se faire au mépris ; et il finira par imiter , et à la longue , par surpasser leurs désordres , afin d'en être bien accueilli. Je suis donc persuadé , qu'il arrive souvent que les enfans se jettent volontairement dans le vice , soit pour cette raison , ou dans des circonstances semblables. Cette conduite heureuse par laquelle on conserve et la pureté de ses mœurs et l'estime de ses camarades , sans aucune complaisance coupable , est autant le fruit de l'expérience et d'une longue sagesse que donne la connoissance du monde , que celui de l'honnêteté et de la droiture ; et cette sagesse est rarement le partage de celui qui a été élevé , pour ainsi dire , à huis-clos. Il ne suffit pas d'avoir meublé son esprit de maximes prudentes et d'avoir semé dans son coeur les principes les plus purs ; il faut encore que la raison se pourvoie de quelques règles de conduite , qui ne s'acquièrent que par un commerce direct avec des jeunes gens de son âge ; il faut qu'il possède cette force inébranlable , qui ne s'obtient peut-être que par des combats fréquens couronnés par la victoire.

Quant à l'avancement dans les sciences , je crois qu'un enfant qui a de l'esprit , profite davantage élevé dans une école , qu'a

s'il ne sort pas de la maison paternelle. Dans une école plusieurs circonstances concourent à mettre en mouvement les ressorts de son ame, à déployer toute son énergie, et les progrès qu'il a fait sont infiniment plus grands, que ceux où peuvent le conduire les leçons d'un gouverneur particulier.

Toutes les preuves qui viennent à l'appui de cette opinion doivent être communes, car leur vérité est sensible. Sans rivaux, point d'émulation ; et sans l'émulation, les leçons ne peuvent être que fastidieuses, et toute l'éducation, une gêne, un fardeau inutile. C'est elle qui échauffe les passions, et les dirige vers le bien ; elle étouffe le penchant au vice et à la paresse. L'enfant bien né, qui se trouve le premier de ses camarades, figure comme un héros, sur le petit théâtre de son école ; rarement ses sentimens sont moins élevés que le rang qu'il occupe. Il n'épargne aucune peine pour se maintenir dans son poste honorable, et ses antagonistes, s'ils ont de l'ame, ne mettront pas moins d'activité à le supplanter. La rigueur, la privation du jeu, la sévérité des menaces ne sont pas nécessaires. L'émulation est le motif le plus puissant pour opérer les meilleurs effets ; et en même temps elle fait éprouver à l'ame d'un enfant, un plai-

sir vraiment digne d'envie. Voyez-le sur son siège ! Avec quel empressement il feuillette son dictionnaire ! Puis jetez les yeux sur celui qui est élevé en particulier ; retiré dans son cabinet, il laisse tomber des regards languissans sur sa besogne, poison de sa gaieté et de ses plaisirs. Il n'a d'autre desir que de la laisser de côté, aussi-tôt qu'il pourra le faire impunément. Il est vrai que les éloges, dans la bouche d'un instituteur particulier, peuvent être d'une grande ressource ; mais qu'est-ce que des éloges privés , comparés à la gloire d'être élevé à un poste brillant et honorable , objet de l'envie et de l'admiration de toute l'école ?

L'enfant élevé à l'école , a une occasion favorable d'acquérir cette confiance , cet à-plomb nécessaire pour faire valoir ses talens. La défiance de ses propres forces , la pusillanimité et l'indolence mettent obstacle à toutes sortes de progrès , et détruisent l'effet des connoissances que l'en possède. Ces défauts sont affligeans pour ceux qui les ont ; le plus souvent ils font tort aux qualités réelles , et blessent vos intérêts. Dans les écoles publiques , il est une circonstance qui contribue à donner aux écoliers un degré convenable de confiance , déjà établie parmi eux par cette critique journalière de leur besogne , c'est un

jugement public ; outre cet examen qui , soutenu avec gloire , inspire du courage ; ils lisent encore eux-mêmes leur propre ouvrage devant un nombreux auditoire. C'est une chose très-utile pour vaincre cette timidité qui , au barreau et dans la chaire , a forcé au silence beaucoup d'hommes de mérite. La nécessité de paroître avantageusement dans les jours publics , fait qu'on donne beaucoup de soin à se perfectionner dans l'art de la déclamation ; cet art qui , pour n'avoir pas été cultivé de bonne-heure , a manqué entièrement à quelques-uns de nos meilleurs théologiens ; plusieurs d'entre eux ne furent jamais entendus avec plaisir par le commun de leurs auditeurs , en prêchant leurs discours , qui , rendus publics , ont été admirés à la lecture.

La facilité de former des liens qui peuvent contribuer dans la suite à votre avancement , de serrer les noeuds d'une amitié qui ne peut aisément se dissoudre , a toujours été un motif puissant , qui a déterminé à préférer les écoles publiques. De telles alliances , de telles amitiés ne sont pas sans exemples , et elles peuvent encore avoir lieu. Cet avantage des écoles publiques , est un nouveau motif de recommandation en leur faveur. Mais je ne puis m'empêcher de désapprouver la conduite de ceux qu

envoient leurs enfans à l'école , uniquement pour qu'ils contractent ces connoissances ; et voici la raison. C'est qu'un enfant , en pareil cas , a d'ordinaire été dressé chez lui à avoir une déférence servile pour ceux de ses camarades qui sont destinés à occuper un jour des postes élevés , ou à jouir d'une fortune brillante. Pour se plier à ces complaisances , il a contracté une bassesse de sentimens , tout-à-fait indigne d'un homme bien élevé. Il s'est plongé dans un esclavage volontaire , dans un avilissement et une dégradation dont aucun avantage ne peut dédommager ; et il n'est pas rare de le voir frustré dans son attente ; car souvent il arrive que l'asservissement qui flatte la vanité des grands , rend méprisable à leurs yeux celui qui s'est fait volontairement esclave de leurs caprices. Après plusieurs années de servitude , l'avidé ambitieux est souvent congédié , comme il le mérite , sans récompense. Mais supposé qu'il atteigne son but , cet avantage , à mon avis , est bien cher , qui s'achète au prix de la dignité d'une mâle indépendance. Ces amitiés formées dans les écoles , dont l'intérêt n'est point la base , mais qui sont fondées sur un rapport mutuel de goûts et de sentimens , conduisent certainement au bonheur , et peut-être même à la fortune. L'expérience prouve que ces in-

timités sont plus durables que quand elles se contractent dans un âge plus avancé.

Les fréquens exercices du corps, sont nécessaires aux enfans. La nature a pris soin de pourvoir à ce besoin, en mettant dans leur coeur l'amour du jeu. Mais ce n'est qu'avec des enfans qu'ils peuvent se livrer, comme il faut, aux plaisirs de l'enfance. Celui qui est dans l'école, a l'occasion favorable d'obéir au vœu de la nature, en faisant constamment de l'exercice, qui donne de la vigueur au corps, et à l'esprit de la vivacité.

Je puis ajouter à toutes ces raisons, en faveur des écoles d'éducation, que l'enfant y trouve son plaisir et des jouissances. Au milieu d'une petite société d'enfans de son âge, il trouve un vaste champ où il peut développer ses forces et se livrer à ses goûts. Il a constamment sous la main, des amis et des camarades de jeu, et la scène mouvante de tout ce qui se passe sous ses yeux, est pour lui une source intarissable de plaisirs.

L'enfant élevé chez lui, languit dans la solitude, privé de plusieurs de ces avantages, ou, s'il en jouit, c'est d'une manière imparfaite. Il ne sent que peu d'émulation, il devient timide; il fait peu d'amis, faute d'en avoir l'occasion; il est privé des exercices les plus salutaires à la santé; et sa plus

tendre jeunesse, cette saison charmante de la vie, il la passe dans une retraite triste et affligeante.

Il est cependant quelques circonstances où l'éducation privée est nécessaire ; c'est dans le cas d'une douceur de caractère peu commune, d'une foiblesse naturelle de jugement, d'une délicatesse de complexion, d'une difformité choquante, et lorsque la nature a refusé à un enfant l'usage d'un de ses sens. Alors il faut les traiter comme ces plantes délicates, qui, trop foibles pour supporter l'impression de l'air, sont placées sous des bocaux, et à l'ombre d'une serre. Mais le chêne pousse bien mieux, planté dans un lieu très-exposé et à découvert

SECTION IV.

Sur la grammaire et sur les livres qui traitent des élémens de la langue latine.

DE tous les livres , il n'en est point qui soient en plus grands nombre que les grammaires. Presque tous les maîtres instruit semblent avoir cru , qu'ils pouvoient perfectionner et rendre plus faciles les méthodes élémentaires de la langue latine. Plusieurs de ces ouvrages ont réellement du mérite , mais leur multiplicité est plutôt capable de retarder que de hâter les progrès.

Il est très - important pour le public , qu'une grammaire en particulier soit généralement adoptée dans les écoles ; c'est une vérité qui a été sentie par le roi Henri VIII , et par ses successeurs , qui ordonnèrent expressément l'usage universel de cette excellente compilation , qui se vend sous le nom de Lily , quoiqu'il n'en soit pas le seul auteur. Cette uniformité parut d'une conséquence si essentielle , et on prit tant de soins pour la maintenir , que les évêques , dans le cours de leurs visites , étoient obli-

gés , sous le règne d'Elizabeth , et depuis cette époque , de s'assurer si dans toutes les écoles de leurs diocèses respectifs , on enseignoit d'autre grammaire que celle qui avoit été présentée par Henri VIII , et avoit depuis continuée d'être en usage. Cependant , de temps à autre , on s'est servi d'autres grammaires du vivant de leurs auteurs , et dans l'école à l'usage de laquelle elles avoient été faites ; mais aucune n'a été suivie très long temps , ou n'a été adoptée généralement. Je recommanderai donc , avec assurance , de continuer à employer la grammaire de Lily , parce que l'expérience de plus de deux siècles a prouvé son utilité , et que je suis persuadé qu'il n'en est point de meilleure , de plus convenable pour les écoles. Le temps a prononcé sur cet objet , et il est souvent aussi injuste que présomptueux de contredire ses décisions.

Dans les vieilles éditions de la grammaire de Lily , il se trouve quelques erreurs ; cela prouve que rien ne commence et n'arrive tout-à-coup à son point de perfection. Cependant elles ne sont point de nature à égarer le jeune étudiant , dans des points très-essentiels. Mais comme chaque chose finit toujours par être perfectionnée par l'homme , autant qu'il est

en son pouvoir de le faire ; le savant Dr. Ward a publié très-à-propos une nouvelle édition , avec des notes et des corrections. Les enfans ne font pas souvent attention aux notes d'une grammaire ; ils se contentent ordinairement du texte. Cependant il est juste, que là où se trouvent des erreurs ou des omissions, on ajoute des notes pour corriger les unes, et remplir les autres. Elles peuvent être utiles, elles ne peuvent être nuisibles ; Je conseillerai donc l'usage général de l'édition de cette ancienne grammaire par Ward.

L'Eton introduction , est un abrégé utile , et peut être préférable en tout à l'original, qui est trop étendu. Rien ne s'oppose à ce qu'on l'adopte , excepté la nécessité de suivre une seule et même grammaire , et jusqu'ici celle de Lily a prévalu , non sans de grands succès. Pour la même raison je n'adopterois point les élémens de *Ruadiman* , ni aucune de ces diverses méthodes dont on se sert dans quelques séminaires. Sous aucun rapport je ne les blâme ; seulement je les regarde comme inutiles, et je les proscriis, pour conserver l'uniformité.

Cette uniformité n'est point fondée sur le caprice, mais sur plusieurs raisons solides. Par exemple, il arrive souvent qu'on

retire les enfans d'une école pour les placer dans une autre. S'ils ne reprennent point la même grammaire, ce changement leur fait le plus grand tort. Ils perdent infailliblement leur temps, heureux, s'il n'en résulte rien de pis ! Souvent leur esprit tombe dans une espèce de dégoût, d'apathie fatale à leur avancement. Un maître auroit nécessairement bien peu d'expérience, s'il ne connoissoit pas les mauvais effets du changement de grammaire.

Mais de quelque grammaire qu'on fasse usage, je ne serois pas d'avis, que les jeunes écoliers s'en occupassent pendant long-temps, exclusivement. Je voudrois, que, le plutôt possible, on commençât à leur faire expliquer quelque auteur latin, aisé à comprendre, afin de leur montrer, dans cette lecture, l'application des différentes règles que tous les jours ils apprendront par cœur. C'est le moyen non-seulement de les leur faire comprendre plus clairement, et de les mieux graver dans leur mémoire; mais aussi de rendre moins fastidieuse l'étude de la grammaire qui, pour des jeunes gens, est nécessairement sèche et aride. J'ai connu des enfans tout-à-fait fatigués et rebutés d'avoir, durant une année entière, étudié exclusivement la grammaire. Des enfans instruits de cette

manière, ne savent jamais aussi parfaitement leurs principes, que ceux qui ont eu l'avantage de faire l'application de leurs règles en lisant quelque auteur latin, aisé à entendre.

La grammaire n'est nullement à négliger, et l'étuden'en doit point être remise. Si l'on n'en jette de bonne-heure des fondemens profonds, ils ne pourront guères être assez solides, pour soutenir un grand édifice. Je m'explique plus clairement. Que tous les jours, à toute heure, les enfans étudient la grammaire; mais pour rendre cette étude plus utile et plus agréable, qu'on leur fasse lire en même temps l'auteur latin le plus aisé et le plus amusant que l'on puisse trouver. Cette lecture doit commencer aussi-tôt que les noms, les pronoms et les verbes sont parfaitement sus. Il est certain qu'un enfant avancera beaucoup plus rapidement de cette manière, qu'en restant uniformément appliqué au même sujet, jusqu'à ce qu'il ait parcouru la grammaire dans toutes ses parties; et cette dernière méthode n'est que trop commune.

On a souvent objecté contre les grammaires reçues, que les règles y étoient en latin. « C'est une absurdité, a-t-on dit, de commencer, pour ainsi dire, par la fin, et d'apprendre le latin par des règles

qui supposent une connoissance du latin déjà acquise ». Cette objection paroît plausible à ceux qui ne connoissent rien à la question. Mais il faut se souvenir qu'à la fin de la grammaire latine , est jointe une traduction littérale , et que , en apprenant les règles en latin , l'écolier découvre la signification de plusieurs mots , qui lui auroit été inconnue , s'il les avoit apprises en anglais seulement ; que par là il fait , pour ainsi dire , le premier pas dans l'étude de la traduction ; et pour dire tout en peu de mots , que cette méthode forme de meilleurs écoliers que toutes les autres , dont les auteurs ou les partisans n'ont pu être en général que des esprits vains ou des visionnaires.(1) La longue durée , l'universalité , la sagesse et les succès de la méthode d'apprendre les règles en latin , se conserveront sûrement sans altération , malgré les attaques de ceux dont les idées n'ont d'autre fondement qu'une vaine théorie.

Des parens qui eux-mêmes n'ont point été élevés dans les écoles publiques , qui

(1) Le jugement de l'auteur est un peu dur , pour ne pas dire injuste. Les différentes méthodes latines ont besoin d'être refaites sur nouveaux frais , et il ne faut pas joindre à la difficulté de faire entrer des notions métaphisiques dans la tête des enfans celle , non moins grande , de les apprendre dans une langue dont ils ignorent les premiers principes.

n'ont aucune idée des vrais moyens par lesquels elles procurent de si grands avantages, et qui ignorent peut-être jusqu'à la nature de ces avantages, voudroient en voir tout-à-coup paroître des effets. L'impatience les tourmente. Lorsqu'un enfant commence à apprendre le latin, ils s'attendent aussi-tôt à le voir obtenir quelque supériorité marquée sur les autres, dans les différens exercices de son âge ; mais quelquefois il leur paroît inférieur. L'application qu'il donne à sa grammaire, lui fait peut-être négliger, pour un temps, des études moins importantes, mais plus brillantes. Ce qu'il apprend n'a rien qui paroisse au dehors. C'est un mérite que ne peut apercevoir l'œil de l'homme superficiel ; il est, suivant la remarque de Quintilien, comme les fondemens d'un édifice, qui, quoique la partie la plus importante, restent cachés dans la terre. Les parens ne doivent point espérer la récolte, dans la saison des semailles. Il en est de cela, comme des végétaux ; ceux qui sortent de terre, et poussent des fleurs avant le terme ordinaire, ont rarement la beauté et le goût qu'on pourroit désirer ; ils se gâtent facilement. Ceux au contraire qui poussent à peine aux approches du printemps, durant leur inaction apparente, jettent au loin

loin des racines profondes, afin de produire beaucoup de fruits dans la saison de la maturité.

Dans les grandes écoles, où l'on montre la grammaire, on ne fait point attention à l'impatience peu judicieuse des parens. On y trouve d'ordinaire établi un plan régulier d'étude, qui, dès le commencement a eu beaucoup de succès. Le grand, le premier principe de ce plan, est de fortifier les enfans dans la grammaire, d'en jeter des fondemens solides et durables. J'espère que ni condescendance pour les parens, ni relâchement de discipline, ne seront capables de faire négliger une étude peu brillante, mais indispensablement nécessaire. Lorsque la grammaire est apprise sans exactitude, le jeune homme, dans toutes les autres autres études, s'il les poursuit toutes, apportera la même inexactitude; et il n'en résultera que des succès imparfaits et superficiels. L'exercice de l'esprit, et le développement certain, qui en est une suite, sont une partie des effets précieux que produit l'étude soignée, longue et sérieuse de la grammaire, dans l'enfance. A cet âge, ce genre de travail doit être difficile; mais cette difficulté chaque jour s'applanit, et une fois surmontée, elle donne un nouveau degré de force et de

courage , et elle facilite pour la suite d'autres victoires et de nouveaux triomphes,

SECTION V.

Sur les livres classiques , les dictionnaires , etc,

DANS les écoles les plus célèbres , on a fait un choix des meilleurs livres ; et ce choix est dû au bon jugement , aux lumières des maîtres actuels , ou de ceux qui y ont vécu. Mais comme je veux embrasser tout ce qui paroît utile , j'oserai hasarder quelques remarques sur les livres classiques et sur les éditions les plus propres à hâter les progrès des jeunes élèves.

Le choix d'un dictionnaire n'est point une chose indifférente. Je n'ai pas besoin de dire que Ainsworth , et the Abridgment (abrégé) sont les seuls dictionnaires dont on puisse se servir dans les hautes classes ; mais il est certain qu'une de leurs qualités , leur étendue , est une raison qui s'oppose à leur emploi dans les basses classes ; quand un enfant quitte les élémens de la grammaire , pour expliquer le latin de l'ancien

testament, il est obligé de chercher presque tous les mots dans un dictionnaire. Il feuillette Ainsvorth, livre qui , même abrégé, est , vu sa grosseur , très-incommode pour un jeune enfant ; et après beaucoup de peine et de perte de temps , il trouve le mot latin qu'il cherchoit. Au dessous , il voit vingt sens différens du même mot , sans compter les phrases et les citations. Il les lit tous du mieux qu'il peut ; et lorsqu'il a fini , il est aussi avancé qu'en commençant. Pour lever cet obstacle vraiment funeste à l'avancement , je recommande avec soin, pour les deux ou trois premières années, l'usage d'un petit dictionnaire portatif , rédigé par Entick. Une fois corrigé et augmenté dans une seconde édition , il sera pour les jeunes écoliers , vu sa brièveté et la petitesse de son format , le meilleur de tous les livres de cette espèce. Je repète donc que c'est là le seul dictionnaire qui doive être adopté durant les deux ou trois premières années , et qu'Ainsvorth est le meilleur pour les écoliers un peu avancés. L'abrégé d'Ainsvorth est sans doute plus utile pour les écoles , que l'original. S'il en est qui préfèrent Young , ou Cole , on ne peut rien objecter contre cet usage, quoique peut-être cette préférence ne soit appuyée sur aucune bonne raison.

Le lexicon de Schrevelius est employé par-tout avec grand succès. Il est particulièrement destiné à l'intelligence d'Homère et du texte grec du testament. Il est également bon , et pour les commençans , et pour les élèves déjà avancés dans la langue grecque. Il faut cependant avoir toujours de précaution le dictionnaire d'Hederic , à l'usage de tous les écoliers , qui étudient cette langue ; car il arrive quelquefois de rencontrer un mot qui ne se trouve pas dans Schrevelius. Le lexicon de Scapula est , avec raison, hors d'usage dans les écoles, parce que sa méthode ne peut qu'embarrasser un étudiant, quoique d'ailleurs son livre soit excellent.

Je voudrois qu'on proscrivît toute nomenclature , avec table et abrégé , la clef d'Homère, la clef de Virgile. Un dictionnaire , une grammaire , un maître , toujours sous la main ; tels sont les seuls secours qu'on doit employer. Toute autre invention, en général, ne sert qu'à mettre de la confusion dans les idées , qu'à encourager et accroître la paresse d'un écolier. Les restaurateurs des sciences , sans jamais avoir eu aucun de ces secours , n'ont jamais été surpassés dans la connoissance des langues anciennes.

J'ai déjà parlé de la grammaire la plus

généralement approuvée ; j'ai préféré l'introduction de Clarke pour les commençans, parce que le latin se trouve à côté de l'anglais ; c'est peut-être une raison pour ne pas l'employer dans les hautes classes ; alors qu'on lui substitue les *exempla moralia d'Eton*, ou les *wylimot's Particles*.

Quant au choix des auteurs grecs et latins, à mettre dans les mains des écoliers, suivant la différence des âges et des classes, un maître judicieux, et qui a de l'expérience, n'a pas besoin de conseils étrangers. Mais comme la chose est assez importante, j'oserai offrir mes réflexions sur ce sujet.

Supposons une école divisée, comme il arrive souvent, en huit classes. Dans la première, c'est-à-dire, dans la plus basse, on verroit seulement la grammaire ; dans la seconde, les entretiens de Cordier, et le testament en latin ; dans la troisième, Cornelius Nepos, Phèdre, et la dernière partie de Cordier ; dans la quatrième, les épîtres d'Ovide, les dialogues d'Erasme, et le supplément de Phèdre ; dans la cinquième, les fastes et les métamorphoses d'Ovide, Virgile et César ; dans la sixième, l'étude du grec, et le texte grec du testament, Virgile et les lettres de Cicéron ; dans la septième, le testament en grec, Lucien, Virgile, Cicéron de *Officiis* ; dans la huitième,

tième , Homère , Démosthènes , Xénophon , Virgile , Horace , Juvénal , les harangues de Cicéron , et ses excellens traités sur l'amitié et sur la vieillesse. Ces auteurs ne sont point exclusifs ; ils peuvent sans doute être changés à propos ; il faut s'en rapporter là-dessus au jugement et au goût du maître. J'ai fait cette énumération , uniquement , parce que je crois devoir , comme je l'ai dit ailleurs , descendre dans tous les détails , dans un traité-pratique.

Les déplacemens doivent avoir lieu tous les six mois par toute l'école. Les meilleurs écoliers , doivent passer à une classe au dessus , et les autres y rester l'autre moitié de l'année. Le cercle des livres destinés pour chaque classe doit être parcouru avec exactitude , avec les égards les plus scrupuleux pour la méthode et la régularité.

Les éditions des livres classiques , *ad usum Delphini* : sont les plus généralement reçues. J'avoue que je ne les approuve pas. Je sais qu'on fait toujours plus attention aux commentaires qu'au texte. Une page bigarrée d'explications et de notes , trouble les yeux et l'esprit d'un jeune écolier. Que le maître aie devant lui un commentaire , pour s'épargner de la peine et faciliter l'explication , à la bonne heure ; mais je voudrois que les élèves eussent des éditions sans notes ou

avec très-peu de notes. Le caractère, le papier n'en sauroient être trop beaux. Cette qualité charme et captive les yeux. De telles éditions dans ses mains, qu'un enfant cherche et apprenne le sens de sa leçon, *proprio Marte*, par ses propres forces, et avec le secours de son dictionnaire. La chose sera difficile dans le commencement. Le maître aura un surcroît de peine. Mais en tirant ses secours de lui-même, un enfant donne de l'énergie, de la force à son esprit, ses progrès seront infailliblement plus rapides, ils se conserveront plus solidement que s'il empruntoit le secours de ces méthodes, qui, quoique destinés à faciliter et à diriger les premiers pas d'un enfant dans la carrière des sciences, ne servent jamais qu'à favoriser la nonchalance.

Je ne finirai point ce chapitre, sans déclarer que, désignant les livres ou les éditions, je ne prétends nullement dicter des arrêts, ni favoriser les intérêts de quelqu'éditeur. J'écris ce que je pense, je donne des renseignemens, superflus il est vrai, pour des gens instruits, mais capables de suggérer quelques idées utiles à un maître peu expérimenté.

SECTION VI.

Sur l'exercice de la composition.

POUR que les progrès d'un enfant soient solides et durables , il ne suffit pas qu'il écoute d'une manière passive les instructions du maître. Il faut le mettre dans le cas de déployer son petit savoir. Il faut lui apprendre à réduire la théorie en pratique , à faire l'application de ses règles ; il faut l'exercer à penser. Qu'ils s'accoutume à une étude tranquille et particulière , qu'il contracte l'habitude d'une vie laborieuse et consacrée aux sciences.

C'est pour toutes ces raisons , que nos meilleures écoles ont pour principes de donner aux écoliers quelques sujets à composer qu'ils doivent présenter tous les matins à leur entrée en classe. Avec des réglemens sages , et exactement suivis et par le maître et par les élèves , cette pratique a produit les effets les plus utiles et les plus avantageux. Je recommande l'usage universel de cette méthode , aussi-tôt qu'un enfant sera capable d'écrire d'une manière aisée et lisible.

Depuis l'âge de huit ans jusqu'à dix , l'ouvrage le plus convenable qu'on puisse leur mettre entre les mains , est *l'Introduction* de Clarke. Je crois qu'il seroit superflu de leur faire parcourir ce livre dans tout son entier ; et même il seroit beaucoup plus utile de ne leur faire voir qu'une page ou deux de chaque chapitre , pour l'application des règles de la syntaxe ; et de les répéter trois , quatre , ou cinq fois , suivant la capacité des enfans , et leur degré d'avancement. Cette méthode , j'en suis convaincu par l'expérience , donne à l'écoplier une idée plus claire de sa besogne , que l'étude régulière et pénible de tout l'ouvrage , dans l'ordre qu'a suivi l'auteur. Il faut avoir bien soin de lire les règles énoncées au titre de chaque chapitre , et de les expliquer à fond avant de l'entamer. Avec ce genre de travail habituel , suivi régulièrement et dès le principe , les enfans font le double de progrès , parce que cette méthode met de la netteté dans leurs idées.

A dix ans , quand ils sont avancés proportionnellement à leur âge , je suis d'avis qu'ils commencent à composer des vers latins , sans être astreints à y mettre le sens. Cette exercice , entrepris de bonne heure , leur apprend insensiblement , et

en très peu de temps la quantité des mots latins , connoissance indispensable pour lire le latin comme il faut. Il n'est cependant pas nécessaire que cette besogne ait lieu tous les jours. Il suffit qu'ils s'en occupent alternativement avec les autres exercices proportionnés à leur âge , et aux connoissances qu'ils ont acquises. L'introduction de Clarke , ou tout autre livre de cette espèce , doit faire un sujet d'étude , une ou deux fois la semaine. Mais ils ne doivent l'abandonner entièrement , que lorsqu'ils sont très avancés dans l'intelligence du latin.

A l'âge de treize ans , quand les enfans ont profité des leçons qu'ils ont reçues , il faut leur apprendre par degrés à composer en anglais. Pourquoi ne pas le faire plutôt , dira quelqu'un ? Je réponds qu'un enfant , doué de beaucoup d'esprit , peut commencer dès dix ans ; mais , généralement parlant , il est de fait que les enfans n'ont point une collection d'idées et d'expressions suffisante , pour rien écrire avant l'âge de douze à treize ans ; qu'ils débutent par traduire de mémoire d'une manière littérale , et selon l'ordre de la grammaire , quelques fables d'Esope ; quand ils commencent à s'en occuper passablement bien , qu'ils s'exercent une ou deux fois la semaine à écrire sur un sujet familier ,

à leur pere , à leur frere , à leur soeur , ou à une personne de leur connoissance.

A quatorze ans , et long-temps avant cette époque , suivant l'esprit de l'enfant , il peut commencer à faire des thèmes anglais ; mais pour lui faciliter cette besogne et lui meubler l'esprit d'une collection d'idées et d'expressions suffisante , il faut lui donner à lire chaque jour , dans ses momens de loisir , l'histoire romaine , les vies de Plutarque , le spectateur , et autres livres de cette espèce successivement. Mais je commencerois par ceux que je viens de nommer , parce qu'ils me paroissent d'une utilité particulière ; il ne faut pas souffrir le plagiat , et pour l'empêcher , le meilleur moyen , à mon avis , est de ne point mettre trop de rigidité à relever et à punir les fautes , mêmes grossières , qui se trouvent dans leurs premiers essais. Quand un enfant voit qu'on ne lui pardonne aucune erreur , il est tenté de faire aux auteurs quelques larcins , pour éviter d'être puni , et lorsqu'il aura contracté cette habitude , jamais il n'apprendra à composer en anglais , quelques soient les peines et les soins du maître ; car l'esprit étant naturellement porté à l'inaction , un enfant ne se donne point la peine d'inventer , lorsqu'il croit pouvoir avec impunité épargner

ce travail , et qu'il s'expose à être puni en mettant sous les yeux du maître ses propres productions qui , toutes mauvaises qu'elles sont , lui coûtent bien des peines.

Depuis quatorze , jusqu'à dix huit à dix neuf ans , époque avant laquelle un écolier qui veut faire des progrès solides dans les sciences , ne doit point selon moi , quitter l'école , voici comment la semaine doit être employée : le lundi soir , thème latin ; le mardi soir , vers latins : le mercredi soir , lettres anglaises ou latines : le jeudi soir , vers anglais : le vendredi soir , vers latins ou traduction d'un morceau d'anglais en latin : et depuis le samedi jusqu'au lundi , thème latin ou anglais. Les jours et les exercices peuvent être changés au gré d'un maître judicieux ; et si je trace ce plan d'étude , c'est uniquement par amour de l'exactitude et de l'uniformité. Je le répète ; dans un traité pratique , tel que celui-ci , il est à propos de descendre dans toutes ces particularités , sans qu'il y ait de ma part la moindre intention de dicter des lois.

Il faut se souvenir , que les livres que l'on étudie en particulier , et ceux qui sont choisis pour être lus publiquement dans les écoles , doivent avoir tous un rapport immédiat avec les exercices dont on s'oc-

cupé en tout temps. Les enfans doivent avoir sous les yeux les meilleurs modèles de stile et de composition, mais plus particulièrement lorsque toute sa besogne consiste dans l'imitation ; et imiter bien un Virgile, un Cicéron, un Pope, un Addison, est le sceau d'un esprit qui s'est rendu propre une portion du génie de ces grands hommes. Pour obtenir ce trésor précieux, il n'est point de meilleur moyen que de travailler sans relache dans les exercices de sa jeunesse, à saisir, tant soit peu, les nuances de leurs idées, et la couleur de leur stile.

Ce genre d'exercice assidu et continu, sera aux yeux des gens superficiels, une tâche trop grande, une entreprise trop difficile, trop hardie : je dirai à ces gens là, que, s'ils refusent d'y astreindre leurs enfans, ou leurs élèves, ils ne doivent pas attendre de grands, de solides effets de ce qu'on appelle communément *bonne éducation*. Combien peu en voit-on rapporter de l'école une connoissance des langues anciennes, assez étendue, assez profonde, pour être utile jusqu'à un certain point, ou même pour être conservée pendant toute la vie ? Qu'elle en est la cause ? c'est sans contredit leur négligence, leur paresse et un excès d'in-

dulgeuce de la part de leurs maîtres ou de leurs parens , qui leur ont épargné toute espèce d'application pénible. C'est une vérité reconnue et appuyée par tous les siècles : telle est la nature des choses humaines , qu'aucun objet réellement précieux et durable ne peut s'acquérir sans peine et sans difficulté ; c'est là le prix auquel la providence a voulu qu'on achetât le plaisir et les avantages attachés à un mérite supérieur et extraordinaire.

Mais le travail de la composition n'est pas toujours pénible : j'ai connu des enfans pour qui c'étoit une véritable jouissance de composer des thèmes et des vers. Le plaisir attaché naturellement à l'invention , la certitude d'augmenter les forces de son esprit , allègent les fatigues du travail ; les éloges, les encouragemens que reçoit un enfant bien né , embrâsent son ame et lui font éprouver des douceurs qu'il ne peut trouver dans aucuns de ses divertissemens habituels. Lorsqu'une fois un enfant sent du plaisir à exceller dans ses petites productions , son émulation est le garant de son avancement et de ses succès.

SECTION VII.

Sur la composition des vers latins.

QUELQUES écrivains , en traitant de l'éducation , ont parlé , contre l'usage généralement reçu de composer dans les écoles des vers latins , avec une aigreur qui a fait conclure à leurs lecteurs , qu'ils étoient eux-mêmes très-ignorans dans cet art , et sans aucun goût pour ses beautés. Moi , je croirois aussi , que quelques-uns d'eux n'ont jamais reçu , dans les écoles publiques , une éducation vraiment scholastique , ou qu'ils ne sont pas membres d'une des universités d'Angleterre. ; car nos écoles , nos universités sont souvent en but aux traits de leurs atyre, lancés d'une manière oblique.

Au reste , que ce soit pour obéir à leur humeur chagrine et bilieuse , ou bien pour soutenir leurs intérêts privés , qu'ils ont censuré généralement les méthodes suivies dans les écoles publiques , il est certain qu'ils ont agi en celà de mauvaise foi , et contredit l'expérience. M. Burch , est un des écrivains qui ont attaqué , avec violence ,

le plan des écoles publiques. J'ai le plus profond respect pour ce nom , comme étant celui d'un homme plein d'esprit et de mérite personnel , et qui a relevé la cause de la vertu , en présentant le modèle de la nature humaine dans sa perfection. Mais je pense , qu'en censurant la méthode de composer des vers latins et de la prose latine , il fait voir qu'il n'est pas exempt de l'impres-
 sion du préjugé. Ses argumens , il est vrai , paroissent victorieux ; ils sont présentés sous un jour séduisant et capable d'éblouir certaine classe de lecteurs. Il n'est pas difficile de refuter ce qu'il a avancé ; mais je veux seulement ramener les prosélytes qu'il a faits , aux décisions d'une longue expérience. Qu'ils lisent les jardins d'Athènes et la biographie britannique. Ils verront que les hommes , qui ont été l'honneur de notre nation , des lettres et du genre humain , ont été élevés suivant ces principes ; qu'ils les ont puisés de bonne-heure dans les classes , qu'ils ont suivi l'usage de composer la prose latine et des vers latins , et que des écoles ils ont passé dans les universités. Ils seront forcés de conclure , d'après ces exemples , et d'après plusieurs autres encore existans , que le plan d'instruction adopté dans les écoles publiques , est l'établissement le plus favorable à l'avancement et aux progrès ,
 dans

dans les différentes branches de la littérature. La science , proprement dite , peut ensuite être étudiée avec fruit. L'éducation classique vous en ouvre le chemin, elle conduit dans tous les sentiers du savoir et des connoissances ; et celui qui s'y engage sans cette précaution , trouvera bien des obstacles sur son passage. Je crois pour moi n'être aveuglé par aucun préjugé , quand je soutiens que jamais je n'ai connu d'écrivain dont le style fut un mérite réel et solide, et qui fut bien accueilli des personnes d'un goût épuré et reconnu , quels qu'en fussent d'ailleurs les charmes et la profondeur , quand il étoit dépourvu de cette solidité qu'on puise dans les écoles. Un auteur de cette espèce peut écrire un livre utile ; mais rarement un livre agréable à la lecture.

D'après l'observation et le témoignage de faits réels , il paroît certain que les méthodes établies depuis long-temps dans les écoles publiques , ont formé les talens les plus distingués. Il n'y a donc pas de raison de supposer qu'elles ne puissent en former encore. Quand je vois , parmi les grands et parmi ceux qui ont été élevés suivant le nouveau système , beaucoup de gens afficher l'ignorance de la littérature ancienne , et conserver à peine une

teinture des connoissances supperficielles qu'ils tenoient des maîtres innovateurs, je suis porté à attribuer une grande partie de la légèreté, qui fait le partage de ce siècle, à la préférence accordée par ceux dont le rang élevé rend l'exemple séduisant, à une éducation tout-à-fait opposée aux principes des écoles.

On peut, presque toujours, adopter avec la plus grande confiance, les méthodes établies, en ne rejetant que les abus évidens qu'elles renferment. Comme l'usage d'apprendre aux enfans à composer des vers latins, fait partie des méthodes établies, je desirerois qu'il fut conservé. Je conviens avec M. Clarke, M. Burgh, et tous leurs partisans, que, quand un enfant est destiné au commerce ou à quelque art mécanique, c'est lui faire perdre un tems précieux que de l'occuper de versification latine. L'étude de la littérature ancienne n'est utile qu'à ceux qui sont pour entrer dans les charges, ou pour jouir d'une fortune brillante.

C'est à ces personnes, c'est à elles qu'il importe de recevoir une éducation suivie, que je recommande fortement l'étude de la versification latine. Je ne suis pas assez dénué de sens, pour recommander cette méthode, uniquement à cause de l'an-

cienneté de son établissement ; mais j'avoue que c'est de son établissement ancien que je tire une des preuves de sa sagesse, de son excellence, et j'ajouterai que l'expérience m'a convaincu qu'il n'y a rien de plus sage que de former le goût à un jeune étudiant, dans les connoissances anciennes. La nécessité de composer des vers latins, le rend plus soigneux, plus attentif dans l'observation et dans le choix des beautés de cette langue, qu'il ne le seroit, s'il se contentoit de lire un Horace, un Virgile, sans chercher à les imiter.

Ceux qui sont d'un avis contraire peuvent être de bonne foi, mais ils me paroissent être dans l'erreur. Je crois que le plus grand nombre de ceux qui ont reçu une éducation solide et régulière, pensent comme moi sur ce sujet. J'ai remarqué cependant que, dans quelques-unes de nos écoles les plus fréquentées, l'étude de la versification latine étoit entreprise de trop bonne heure ; qu'elle étoit suivie trop constamment, trop indistinctement. Par desir de remporter des prix, et pour d'autres raisons moins plausibles, on en a fait l'objet principal, ce qui certainement ne doit pas être. Les enfans qui par hasard n'ont point de goût pour ce genre d'occupation, quoiqu'avancés d'ailleurs,

et instruits sous un autre rapport, ne reçoivent dans ces écoles aucun encouragement. Mais je ne veux pas m'étendre sur un sujet tant débattu ; je vais tracer le plan que je juge le plus propre à faciliter l'acquisition de cette connoissance brillante, mais secondaire et subordonnée aux autres.

La méthode commune est de permettre dans le principe, aux enfans, de composer des vers formés de mots combinés, sans exiger qu'ils y mettent du sens, sans égard à la construction grammaticale, mais en même tems selon les règles strictes de la prosodie. Quoique cette méthode ne soit pas généralement approuvée, il est certain qu'elle contribue à applanir la route que l'on se propose de suivre. Il ne faut cependant pas s'en occuper trop long-tems. Mais c'est une manière excellente d'introduire dans un art, qui, il faut l'avouer, n'est pas sans difficultés.

Doit-on mettre entre les mains des enfans un *gradus ad parnassum* ? C'est une question sur laquelle les maîtres ne sont nullement d'accord. Je suis du nombre de ceux qui pensent que toutes ces méthodes, dont le but est de faciliter l'étude de telle ou telle connoissance, ne servent souvent qu'à retarder les progrès en fa-

vorisant la paresse. Mais une chose certaine, c'est que, si vous défendez l'usage du *gradus*, dans un lieu d'éducation, cette défense est inutile; on s'en procure secrètement. C'est un livre qu'il est aisé d'avoir, et il ne manque jamais dans les hautes classes. Je l'ai vu permettre; j'ai connu des enfans qui s'en servoient avec discernement, et avec beaucoup de succès. Un enfant, doué de beaucoup d'esprit, n'a pas besoin de ce secours, pour monter au parnasse. J'ai lu d'excellens vers latins, composés par de jeunes élèves, qui jamais, du moins publiquement, n'avoient fait usage du *gradus*; et je crois que les progrès faits de cette manière, sont beaucoup plus solides, beaucoup plus durables. Le malheur est que cet art paroît si difficile dans le principe, qu'on expose la plupart des enfans à se fatiguer, à se dégoûter, en leur refusant ce secours.

Lorsque la quantité est passablement bien sue, j'ai reconnu qu'il étoit utile de déranger les mots, et par conséquent la mesure de quelqu'épigramme de Martial, ou de quelque beau passage d'un poète latin, et d'exiger des élèves de remettre les vers sur leurs pieds. Quelquefois aussi je traduisois un morceau d'un poète latin, de manière que chaque ligne anglaise cor-

respondoit à une ligne du poète, et je le donnois à mettre en vers latins. La besogne finie, l'original étoit lu et comparé à l'ouvrage des enfans.

Mais je n'ai pas une haute idée d'un travail qui ne consiste qu'en transpositions de mots. Il vaut bien mieux exercer les enfans à la composition. Aussi-tôt donc qu'ils savent faire des vers examètres et pentamètres, qu'on leur donne un sujet à traiter ; qu'ils apprennent à connoître l'épigramme, qu'ils sachent qu'elle consiste dans une seule pensée. La recherche de cette pensée entraîne nécessairement avec elle plusieurs avantages. Pour la trouver, souvent, l'esprit d'un enfant parcourt le monde moral et le monde physique. Les hommes, les mœurs, les choses, tout ce qu'il a lu, tout ce qu'il a vu ou entendu, passe en revue devant ses yeux. Cet exercice est un moyen puissant de tendre les ressorts de l'ame ; il donne l'habitude de la réflexion, il fortifie, il étend la sphère des connoissances déjà acquises. Qu'on examine avec impartialité les *Lusus Westminsterienses* ; les *Musæ Etonenses*, et plusieurs autres ouvrages de cette espèce, tant imprimés que manuscrits, et on reconnoitra la justesse de mes observations. L'ode, l'épigramme, tous les divers genres

de poème sont alternativement des sujets d'étude dans les hautes classes. L'abondance, la justesse de l'invention, la profondeur des pensées, l'élégance du style, et beaucoup d'autres avantages, tels sont les fruits de l'usage qu'ont les jeunes étudiants de l'exercer sur toutes sortes de sujets. J'en ai été moi-même le témoin; ainsi, je ne puis faire le sacrifice de mon opinion aux déclamations des gens que leur défaut d'éducation rend des juges non compétens dans cette matière. Je continuerai toujours à recommander d'exercer les enfans dans la poésie, en dépit de cette maxime usée, qui dit que c'est la nature, et non l'art qui fait les poètes. Personne ne peut connoître le génie d'un enfant, s'il ne l'a mis à l'épreuve. L'esprit, qui promet le moins, peut devenir merveilleux, électrisé par d'heureuses circonstances, ou par la nécessité.

SECTION VIII.

Sur l'usage d'écrire en prose latine.

ENTR'AUTRES pratiques établies dans les écoles publiques, et dont les innovateurs desirent l'abolition, on cite celle de composer de la prose latine. Quand ils assurent qu'ils n'en connoissent point l'utilité, on peut les en croire sur leur parole ; car de telles innovations ont d'ordinaire pour auteurs des gens ou qui n'ont point eu l'avantage d'une éducation vraiment honnête, ou qui, par paresse, ou par défaut d'intelligence, n'ont point su profiter de tout ce qu'elle a d'utile ! Dans ce cas, ils ne peuvent se former une idée juste de l'utilité de l'éducation scholastique, dans tous ses points, dans toutes ses conséquences. Leurs idées sont d'ordinaire resserrées et bornées à des objets de commerce, ou à d'autres occupations qui n'exigent point une intelligence bien raffinée, bien supérieure. Toute connoissance qui ne tend point directement à quelque but d'intérêt, ou qui ne figure point d'une manière brillante dans le monde politique, est une chose inintelligible pour

ceux, une chose digne de leur mépris.

Mais l'usage d'écrire en prose latine, considéré purement comme exercice, sert à accroître, à affermir, à graver profondément la connoissance de la langue. Quand on sait écrire dans une langue, rarement on se trouve en défaut à la lecture des auteurs. On apprend à connoître les beautés, la délicatesse du langage; lorsqu'on en considère les mots en particulier, et d'une manière isolée, et qu'on réfléchit sur la construction des phrases. Les expressions et les idées, en passant directement sous la plume, se présentent d'une manière plus distincte et se retiennent plus sûrement, que quand on se contente de les parcourir dans un livre.

D'ailleurs, l'avantage de pouvoir écrire en latin, donne à un étudiant la faculté d'être en correspondance avec les savans de tous les pays. Le latin a été pendant longtemps la langue universelle des sciences; les livres, qui par l'importance de leur matière, semblent intéresser l'univers entier, ont été écrits en latin. Dans ce siècle-ci, cette méthode n'est pas aussi commune; circonstance qui prouve clairement qu'aujourd'hui on s'occupe bien moins de cette langue savante, qu'on ne le faisoit à la renaissance des lettres. Cependant les matières de toute

espece, qui tiennent aux sciences, se traitent souvent encore en latin; et il est indécent, pour un homme élevé dans les écoles, de ne pouvoir exprimer ses idées dans une langue dans laquelle les étrangers instruits savent non-seulement écrire, mais même converser familièrement.

Ajoutez a cette considération, qu'un étudiant qui passe dans une de nos universités d'Angleterre, et qui desire paroître et être réellement un écolier, et non pas simplement un homme de plaisir, doit contracter l'habitude de composer en latin. Là on exige sans cesse des étudiants, qu'ils fassent des thèmes latins, des discours latins, des lectures latines. Il est vrai que le paresseux et le jeune homme à la mode, comme il se qualifie lui-même, obtiennent toujours cette besogne de la complaisance de leurs amis, où la puisent dans des livres, où dans des collections de vieilles compositions; par ces subterfuges, ils se conforment en apparence aux lois de l'université; mais ils ne peuvent acquérir aucune considération; et ils ne se tirent pas d'affaire comme ils le desiroient. Cependant, s'ils veulent passer maîtres ès arts dans une de nos universités, ils s'engagent par serment à prononcer publiquement dans les écoles, un discours latin de leur composition.

L'usage de faire composer en latin dans les universités, est fondé non sur d'antiques préjugés, non sur un excès d'attachement pour les vieilles coutumes, mais sur des avantages réels tels qu'il en produit, tels qu'il en doit produire. Il tient l'attention fixée sur les auteurs classiques, et par conséquent, sur toute la littérature ancienne. Beaucoup de jeunes gens négligeroient l'étude du latin, s'ils ne voyoient que cette négligence les exposeroit au mépris et à la honte, en les rendant incapables de soutenir ces exercices publics, nécessaires pour atteindre aux honneurs académiques. Bien des membres de l'université ont soin de conserver, par une application constante, l'habitude de lire et d'imiter les auteurs les plus parfaits, parcequ'il se trouve des occasions où ils sont obligés de parler latin en public. Si ces exercices n'avoient lieu qu'en Angleterre, je suis bien sûr que l'étude et la connoissance de la langue latine iroient beaucoup en déclinant. Tous ceux qui veulent innover dans cette partie, proposent de faire de l'université un lieu d'éducation purement pour des gens du monde, et d'en bannir les muses, pour n'y laisser régner que les graces; il est certain cependant, que sans les muses, les graces perdroient beaucoup de leur beauté. Tout étudiant y de-

vrait être de qualité ; et dans un écolier qui n'est point instruit jusqu'à un certain point , je ne puis voir un vrai gentilhomme , mot par lequel j'entends un homme d'esprit et qui possède des connoissances.

Un autre argument en faveur des exercices latins que l'on exige dans les séminaires , c'est qu'ils conduisent naturellement à bien écrire l'anglais. Celui qui a été accoutumé à prendre Cicéron pour modèle , finit par se rendre propres quelques-unes de ses beautés , en quelque langue qu'il compose avec facilité. Le style correct, l'arrangement symétrique des expressions , que l'on rencontre dans les auteurs latins , étendent insensiblement leurs bons effets sur toutes vos productions. L'habitude d'écrire en latin dès sa jeunesse , est un apprentissage de plusieurs professions , qui exigent indispensablement des travaux d'esprit. Elle doit donc être conservée dans nos écoles ; mais elle ne peut guères être utile , si l'enfant n'en fait une étude longue , et soignée , et s'il n'est dirigé par un maître judicieux. Une longue habitude , un travail assidu , sont nécessaires pour donner de la facilité et une espece de supériorité.

Les raisons alléguées contre cette pratique , sont toutes fondées sur l'aversion dominante pour les difficultés en tout genre ;

imputation qui est injurieuse à la société en général, et qui en particulier fait le plus grand tort aux jeunes gens dans le cours de l'éducation. Mais en insistant sur tous les avantages que procure cette méthode, je dois avouer que les enfans à qui l'on ne veut donner qu'une connoissance superficielle, et qui doivent sortir de bonne heure de leurs séminaires pour entrer dans un magasin ou dans un bureau, ou pour embrasser toute autre profession active, incompatible avec l'étude et la méditation, que ces enfans, dis-je, ne pourront acquérir le talent d'écrire le latin avec facilité ; et même la chose n'est pas nécessaire.

Dans les tems de la renaissance des lettres, tous les étudians apprenoient à composer en latin ; et exceller en cette partie, étoit un des premiers objets de leur ambition. Il existe plusieurs monumens honorables du zele infatigable de ces élèves ; et je crois que, si l'on voyoit naître le goût pour les moeurs, et les exercices de ce siècle, ce seroit une époque également favorable et à la vertu et aux lettres. La simplicité des moeurs, la passion de l'étude et des sciences, est un préservatif contre beaucoup de vices, et contre bien des passions funestes.

A l'égard du style qui demande en par-

ticulier une sérieuse imitation , je n'hésiterai point à proposer Cicéron pour *modele*. L'imitation de cet auteur a souvent été portée à un excès ridicule ; et un écolier qui manque de jugement , peut quelquefois lui ressembler , sans rien faire de supérieur. Ce qu'il y a d'asiatique et de trop diffus dans son style , n'est point à copier ; mais le style de ses lettres , celui de ses offices , de ses entretiens philosophiques , de son livre sur l'orateur , de ses traités sur l'amitié et la vieillesse , et de quelques-unes de ses harangues , fourmille de beautés , dont un esprit industrieux peut , avec honneur , faire son profit. Je sais que quelques gens de lettres , fatigués de l'uniformité et de la symétrie des périodes cicéroniennes , ont pris eux-mêmes et donné pour *modeles* le style de Quintilien et de Tacite. Ces auteurs sont excellens dans leur genre , mais ils n'ont point les graces , la douceur de Cicéron ; ils charment , ils entraînent un goût mur et formé , mais ils ne sont point de nature à plaire à un jeune homme , qui travailleroit à les imiter.

L'usage de nos anciennes écoles et universités de donner aux élèves des sujets de morale et d'histoire à traduire , ou à traiter , est très-important , très utile ; j'espère qu'il sera généralement reçu dans les lieux d'é-

ducation vraiment estimables. Plusieurs écoles modernes donnent et font profession de donner beaucoup de soin à l'étude de la langue anglaise. Je puis, sans trop de présomption, assurer ces maîtres et ces instituteurs de la jeunesse, qu'une étude judicieuse du latin, est singulièrement utile pour acquérir un style pur et élégant, et une connoissance profonde de l'anglais. Je crois pouvoir dire, au risque d'offenser les chefs des académies anglaises, qu'un homme qui n'entend point le latin, ne peut entendre l'anglais. Presque tous les mots de plusieurs syllabes qui se trouvent dans notre langue, sont tirés du latin ou du grec. Les beautés antiques, tirant leur source des auteurs fameux de la Grece et de Rome, se mêlent pour ainsi dire, et se confondent dans les langues de l'Europe septentrionale, adroitement dirigées par un étudiant, qui s'est appliqué à imiter les anciens, et dont les idées se sentent fortement du sol sur lequel elles se sont développées. Ainsi les progrès de la langue anglaise, aussi bien que ceux de l'écolier, dépendent beaucoup de l'exercice scholastique, de l'étude continuelle du latin.

SECTION IX.

Sur l'usage des traductions.

AU jugement de plusieurs personnes , c'est peut-être un paradoxe d'assurer que la plupart des méthodes qui ont été inventées, pour faciliter l'acquisition de la science, ont beaucoup contribué à la retarder. Cependant des preuves, et en très-grand nombre, viennent à l'appui de cette opinion. Il faut l'avouer, il n'y avoit qu'un très petit nombre de livres auxiliaires, à la renaissance des lettres; mais aussi les écoliers, d'alors, pour l'activité et pour l'étendue des connoissances, n'ont-ils point eu d'égaux dans les âges suivans. A cette époque, les avantages remportés dans la carrière des sciences, ne s'obtenoient qu'à travers beaucoup de difficultés; mais le degré de force que l'on acquéroit à cette lutte, serroit à étendre les conquêtes, et en assurer la possession.

On peut remarquer, dans le commun de la vie, que la fortune qui vient par héritage ou qui a été acquise par des voies faciles, se dissipe d'ordinaire beaucoup plus rapidement

dement que celle qui est le fruit d'une laborieuse industrie. Il en est de même de la science. Les idées recueillies sans grands efforts, ne font qu'une impression légères sur la mémoire ou sur l'imagination ; persuadé qu'elles peuvent être rappellées sans travail et à volonté, on se met peu en peine de les conserver. Mais le souvenir, que telle connoissance nous a coûté bien cher à acquérir, en hausse le prix à nos yeux ; nous prenons toutes sortes de précautions pour en prévenir la perte. On peut comparer les connoissances acquises par le secours merveilleux de nos modernes et ingénieuses méthodes, aux végétaux produits dans les serres chaudes ; quelle que soit la grosseur et la beauté qu'ils atteignent en peu de tems, jamais ils n'acquièrent cette solidité, ce point de perfection qui en prolonge la durée, et qui n'est dû qu'à la marche lente et progressive de la nature, abandonnée à elle-même.

D'après toutes ces raisons, appuyées sur l'expérience, je suis porté à désapprouver les traductions, dont on se sert dans plusieurs écoles. C'est, selon moi, un des plus grands obstacles aux progrès des jeunes gens ; l'esprit humain est naturellement porté à l'inaction, et surtout à l'âge où commence l'éducation. En tout tems il est ennemi de

tout travail non indispensable, il aime à voir aplani le chemin qui le conduit à ses fins. Lors donc qu'une traduction s'offre aux regards d'un enfant à côté du texte original, il n'est pas probable que, pour l'amour d'un avantage éloigné, il dédaignera une ressource présente qui lui épargne des peines; qu'il détournera les yeux de dessus le sens et l'explication, pour aller les chercher péniblement dans le labyrinthe de son dictionnaire. Un enfant, pour entendre sa leçon, consulte l'anglais qui se trouve à côté; toute son étude est de s'en ressouvenir l'espace d'une demie heure, seulement jusqu'à ce qu'il l'ait récitée à son maître; après cela, il ne songe qu'à la dissipation, persuadé que sa traduction lui sera du même secours pour sa besogne du lendemain, sans avoir à craindre de punition, sans se donner la peine de charger sa mémoire. Je crois pouvoir avancer, avec assez de fondement, que les traductions ont souvent servi à favoriser la paresse, ou à voiler l'ignorance du maître.

J'ai connu des enfans, (et ces exemples ne sont pas rares), qui sortoient d'écoles où l'on faisoit usage de traductions, et qui par ce moyen, étoient montés jusques dans les hautes classes; mais, privés de ce secours, ils ignoroient totalement les regles de la

construction, et pour faire des progrès solides, ils étoient obligés de recommencer l'étude des premiers élémens de la langue latine. S'ils n'ont point eu le bonheur d'être arrachés à des écoles aussi peu judicieuses, ils ont entièrement trompé l'attente de leurs amis; et toujours ils ont eu l'étude de la grammaire en aversion. La connoissance qu'ils ont acquise des ouvrages latins, n'a été que légère et superficielle, rarement suffisante pour les mettre à même de goûter les beautés des auteurs anciens, et jamais assez étendue, assez profonde, pour les rendre capables de remplir une place un peu importante. Comme ils n'en ont goûté ni les douceurs, ni les avantages, il n'est pas étonnant qu'étudiants ignares, ils aient condamné généralement l'éducation classique, que leur négligence a rendu inutile pour eux.

Les efforts et l'exercice d'esprit qu'exige la recherche du sens d'un morceau que l'on a à expliquer sans le secours de la traduction, sont un des avantages les plus grands de ce genre de travail. Ils font naître l'habitude de la réflexion; ils produisent l'esprit de conjecture; ils donnent insensiblement de la pénétration, et le trésor précieux d'une constance infatigable dans l'étude des sciences. Quelques difficultés

qui se présentent , doué de ces qualités , un enfant saura les surmonter. Mais celui qui n'en possède aucune , ne fera jamais de grands progrès , qu'il ait ou non le secours des traductions. Elles lui servent à charmer les ennuis du tems , mais aussi n'en retire-t-il que du désagrément.

L'usage des traductions n'est cependant pas dépourvu de partisans. M. Clarck , auteur de l'introduction à l'étude du latin , en est un des plus chauds défenseurs. Je suis persuadé que son zèle à les soutenir , vient d'un motif louable , et non du desir d'augmenter le débit des traductions , dont il a publié un très grand nombre. Peut-être est-il sincèrement convaincu de leur utilité ; car M. Clarck est un des premiers qui en ait recommandé l'usage général. Et l'auteur d'une innovation quelconque , est d'ordinaire enthousiaste dans l'éloge qu'il en fait ; il n'épargne rien pour l'établir. Les raisonnemens de M. Clarck , quoique serrés et exprimés avec force , renferment , au fond , peu de solidité , et sont amplement refutés par l'expérience.

On ne peut disconvenir que les bons écoliers en grec sont rarement aussi nombreux qu'en latin. Quelle en est la cause ? Les élémens de la première de ces deux langues , ne sont pas plus difficiles que ceux

de la seconde ; ses auteurs ont autant et peut-être plus d'attraits. On en commence l'étude plus tard que celle du latin, à un âge où l'esprit a assez de force pour surmonter toutes les difficultés de la grammaire. Rien n'a empêché, depuis quelque tems du moins, que les écoliers n'avancassent également dans l'étude de la langue grecque, si ce n'est la méthode générale de publier tous les auteurs grecs, avec une traduction latine. Quelques éditeurs de bonne foi ont bien senti cette vérité, et souvent ils ont paru ne donner des traductions qu'avec regret. Mais ils ont cédé à une espece d'argument, auquel, en pareille occasion, on ne résiste pas. Ils ont sacrifié leur opinion à des vues mercantiles. Le libraire a soutenu avec beaucoup de vérité, que sans la traduction placée à côté du texte, les livres grecs ne peuvent avoir un grand débit. Comme les jeunes gens, étudiant le grec, sont rares en Europe, un petit nombre de traductions nous dirigent dans les élémens de cette langue ; delà l'origine d'une coutume, difficile à abolir, quelque fatale qu'elle soit à la littérature grecque, et par une suite nécessaire à l'établissement du bon goût. Les poètes et même les philosophes et les historiens grecs, ont été lus et critiqués par des gens qui ne les connois-

soient que d'après le style tronqué d'une traduction littérale, et qui jugeoient de l'original, par une aussi pitoyable copie ; ils auroient sans doute étudié le grec, et seroient parvenus à l'entendre, s'ils n'avoient été égarés dans leur jeunesse par l'invention la plus favorable à la paresse, les traductions collatérales. C'est à l'usage des traductions et aux différentes méthodes, destinées à aider les enfans dans leurs études, que je crois devoir attribuer la décadence des connoissances utiles, et de ce goût épuré que les modeles anciens tendoient à établir. Je voudrois aussi qu'il fut possible de bannir ces éditions, où l'ordre de la construction se trouve à chaque page à côté du texte. Je suis bien persuadé que les enfans donnent toute leur attention à cet ordre seul ; et que par conséquent, l'admirable symétrie, la disposition élégante des mots, une des beautés les plus frappantes des auteurs classiques, ne fixent aucunement leurs regards. Cette méthode tend aussi à énerver l'esprit, en le dispensant de faire aucun effort. Le moyen le moins pernicieux de faciliter l'intelligence des auteurs aux jeunes écoliers, est de mettre, comme il se pratique quelquefois, un vocabulaire à la fin du volume. Les notes mêmes qui se trouvent dans les éditions *in usum Delphini*, dont l'usage est généralement reçu,

ne servent , à mon avis , qu'à corrompre le style , et à gâter le goût , en détournant l'attention de dessus le style brillant de Virgile , pour la porter sur le mauvais latin d'un commentateur moderne.

On ne peut apprendre de trop bonne heure aux jeunes étudians , à faire usage de leurs propres forces , et à avoir une espece de confiance dans leurs facultés. C'est un moyen de fortifier les ressorts naturels de leur esprit , et de les mettre en état de déployer toute l'énergie dont il sera susceptible , dans les occasions nécessaires. Accoutumés à ne compter que sur eux-mêmes , ils acquerront ce degré de courage et de confiance , nécessaires pour faire briller le mérite , qui , dans des hommes trop timides , perd souvent de son prix , et devient absolument nul pour le monde. Le savoir médiocre et superficiel de ceux qui ont usé de ces inventions commodes , peut être comparé à une charpente momentanée , et construite pour un jour seulement ; mais les connoissances que l'on doit à un travail long et soutenu , ressemblent à ces édifices qui ont des fondemens solides et profonds , et dont on admire la beauté et la durée.

SECTION X.

Sur l'usage d'apprendre par coeur , les auteurs classiques.

IL est généralement reconnu qu'aucune faculté de l'esprit, n'est plus susceptible d'extension que la mémoire, et qu'aucune aussi ne court plus risque de se gâter par le manque d'exercice et de culture. Tout ce qui tend à la fortifier, mérite d'être encouragé et soutenu constamment. On ne peut donc trop applaudir à la sagesse de cette règle, établie depuis des siècles, et observée dans nos écoles de grammaires, laquelle oblige les écoliers d'apprendre par coeur une grande partie des meilleurs auteurs classiques.

Je vois avec regret que dans les éducatons particulières et dans quelques écoles, on néglige ce point essentiel, comme trop pénible. Si on y fait moins de progrès dans les études, c'est à cette négligence qu'il faut l'attribuer en grande partie. Elle prend sa source dans le relâchement général de la discipline, qui gagne tous les ordres, et fait autant de tort aux sciences qu'à la vertu.

C'est une tâche pénible, dit-on. Est-ce donc là une objection recevable ? Le travail fortifie l'esprit ; les connoissances acquises par le travail s'oublient difficilement ; l'impression qu'elles font est solide et durable, mais (il faut le dire), ce n'est point une chose aussi épineuse pour un enfant, qu'elle paroît l'être aux parens, ou à d'autres personnes qui n'ont à cet égard ni expérience, ni principes. Un enfant, accoutumé à ce genre de travail, apprend en une soirée, trente ou quarante lignes, avec la plus grande facilité, et avec un plaisir apparent. Cet exercice a lieu trois à quatre fois la semaine ; dans nos meilleures écoles.

Les enfans les plus spirituels, les plus intelligens, sont rarement disposés à réfléchir beaucoup sur ce qu'ils ont lu, à revoir avec attention les pensées et les expressions, ou à les graver profondément dans leur mémoire ; ils lisent un beau passage, ils l'entendent parfaitement ; ils en admirent, ils en sentent les beautés ; mais s'ils ne s'étudient à l'apprendre par cœur, il glisse sur leur esprit, comme l'ombre sur la terre, sans laisser de trace derrière lui.

Il y a dans les auteurs plusieurs passages qu'un bon écolier doit savoir par cœur, aussi parfaitement que son alphabet. Ils se retrouvent naturellement dans les conver-

sations entre camarades, ils sont utiles dans maintes circonstances; ils ont d'ailleurs une valeur intrinsèque, qui les rend dignes d'enrichir l'esprit. L'usage de citer des passages d'auteurs, n'est peut-être pas reçu dans ces cercles où regne une politesse insipide et maniérée, une molle délicatesse, naturellement ennemie de tout effort de mémoire ou d'imagination; mais parmi les gens de lettres, parmi les personnes qui ont reçu une bonne éducation, c'est un usage aussi commun qu'agréable.

Dans nos meilleures écoles, et à l'université, on a pour habitude de composer en vers latins et en prose latine. Cette méthode est infiniment utile, elle vous met en état d'écrire avec facilité sur toutes sortes de sujets, et dans toute espèce de langue. Supposons, pour un moment, qu'elle ne perfectionne point le goût, qu'elle n'enrichisse point l'imagination; l'ignorance totale en cette partie, est véritablement flétrissante pour ceux qui se proposent d'embrasser la profession d'homme de lettres. Or, pour savoir composer élégamment en prose ou en vers latins, il faut s'être fait une riche collection de mots et d'idées, et en avoir meublé sa mémoire. Pour cet effet, il ne suffit pas de lire les auteurs; il faut les apprendre par coeur à l'âge qui reçoit facile-

ment et garde long-tems toutes les impressions qui lui sont une fois communiquée à propos.

Tout ce qu'on a avancé contre cette méthode établie, est à mon avis dépourvu de poids et de solidité. Il n'est pas rare d'entendre réclamer contre l'usage de charger la mémoire. Et quel inconvénient y a-t-il à cela ! La mémoire des enfans est en général susceptible d'une grande extension. Si on ne la meuble de choses utiles et solides, elle se rétrécit, elle s'affaisse pour ainsi dire. Elle ne se remplit que de futilités, que de choses vaines, et peut-être vicieuses. Combien ne vaut-il pas mieux l'enrichir de pensées fines et délicates, d'expressions brillantes, tirées des plus célèbres auteurs que le monde ait jamais produits ! Le sentiment de l'honneur, l'esprit, la générosité s'acquièrent, en gravant dans sa mémoire les pensées et les expressions des héros et des hommes illustres qui se sont distingués en tous genres. Les effets de cette méthode sur le perfectionnement du goût, sont trop sensibles pour être mis en question. Un grand nombre d'hommes, tant morts que vivans, sont des preuves de son influence particulière pour embellir l'esprit, et lui donner cette grace qu'aucun autre ornement ne peut suppléer.

Aussi-tôt donc que la grammaire est parfaitement lue , il faut adopter la pratique de nos anciennes écoles. Que les passages des meilleurs auteurs , dont on s'est occupé pendant le jour , soient donnés le soir à apprendre par cœur. Par l'habitude , cette tâche deviendra aussi facile qu'elle est utile et avantageuse.

SECTION XI.

Sur l'accroissement de la mémoire.

LA grande utilité, les avantages sensibles de la mémoire ont fait imaginer à des hommes d'esprit des moyens artificiels pour en accroître l'étendue et la solidité. Le premier des orateurs romains, celui dont les opinions fondées sur un grand sens et sur une grande expérience, aussi bien que sur le génie, ont tant de poids dans des sujets didactiques, a parlé en faveur de ce qu'il appelle *memoria technica*, c'est-à-dire, de la mémoire artificielle. Mais malgré une autorité aussi imposante, malgré l'autorité de plusieurs autres écrivains du premier mérite, l'art doit être regardé plutôt comme une invention piquante, que comme une chose utile, et Quintilien le rejette absolument. Il en est peu qui en aient tiré un avantage réel, et beaucoup de jeunes gens qui ont entrepris de l'acquérir, n'ont fait que jeter des nuages et de la confusion dans leurs idées.

Cette méthode doit donc être totalement proscrite ; on peut la ranger parmi les in-

ventions fantastiques qui servent à amuser les esprits oisifs, les gens à spéculations, sans pouvoir être amenées à une utilité générale et pratique. Le seul moyen infail-
libile d'augmenter la force de cette faculté de l'esprit, est un exercice fréquent, régulier, et sagement conduit ; un exercice tel que celui qui a lieu communément dans les écoles où rarement une soirée se passe sans que les élèves aient une tâche fixée pour exercer leur mémoire.

Pour étendre les ressorts de la mémoire, il faut nécessairement avoir de la confiance en elle. On la rend lente et peu sûre en craignant de s'y fier ; et de cette crainte, il résulte une pratique réellement pernicieuse, quoiqu'utile en apparence, je veux dire de confier au papier toutes les remarques que l'on fait, et dont on désire se ressouvenir. Rien n'est plus commun que cet usage, et rien n'est réellement plus contraire aux progrès que l'on se propose de faire. Il vaut mieux laisser échapper plusieurs choses que de les déposer sur des tablettes, sans les confier à la mémoire. Comme un ami généreux, elle vous rend avec fidélité confidence pour confidence.

Il y a des personnes peu judicieuses et peu éclairées qui regardent la culture de la mémoire comme l'objet principal de l'édu-

cation ; elles croient qu'il faut la charger de dates chronologiques, et des traits d'histoire les plus minutieux ; elles ont mauvaise opinion d'un écolier qui ne peut rendre compte d'un fait, quelque peu important qu'il soit, et spécifier la date d'un événement, même la plus douteuse, la plus insignifiante. A chaque citation, ils demandent le chapitre et le verset, et préfèrent cette minutieuse et ridicule exactitude au récit d'un beau passage, ou d'une pensée frappante. Mais pour un enfant qui a de l'esprit et de la vivacité, c'est une tâche bien fastidieuse que celle d'apprendre par cœur des dates vuides de sens, et des passages dénués d'intérêt ; en suivant cette route pénible, il contracte bientôt du dégoût pour les lettres. C'est ne présenter que l'écorce de la science qui, vu sa sécheresse et sa dureté, n'est pour l'esprit ni agréable ni nourrissante. Que ce qu'il lit soit amusant et propre à le captiver, et la mémoire en retiendra assez pour assurer les succès de l'enfant, et hâter son avancement.

Il est une circonstance qui a contribué beaucoup à ralentir le soin de perfectionner la mémoire et de la rendre solide, c'est l'idée, assez généralement reçue, que la mémoire et le génie se trouvent rarement réunis dans la même personne. Tel homme

avoit-il une mémoire prodigieuse ? quelques-uns en ont conclu que le génie lui manquoit, et toutes les prétentions à la mémoire on les a sacrifiées sans peine à la réputation d'hommes d'esprit. Pope dit, que „ les rayons d'une imagination ardente dissoudent les impressions faites sur la mémoire. „ Dans cette persuasion, des personnes jalouses de passer pour avoir une imagination vive, ont négligé leur mémoire, afin d'avoir, pour ainsi dire, un symptôme de génie. Mais, à mon avis, cette remarque de l'incompatibilité d'un grand esprit et d'une grande mémoire n'est pas généralement vraie. Parmi les hommes célèbres qui ont existé, parmi ceux qui existent encore, il est des exemples qui déposent contre cette assertion. Cependant souvent l'événement la justifie, et l'opinion de Pope est appuyée sur celle d'Aristote.

On ne peut nier que la nature n'ait mis de la différence dans la dispensation des ressorts de la mémoire : si l'on en croit certaines histoires, elle a quelquefois formé des prodiges en ce genre. Muret rapporte qu'il récitoit jusqu'à trente six mille mots, quelques-uns sans aucun sens, à un jeune homme qui les répétoit tous à l'instant, depuis le commencement jusqu'à la fin, et depuis

depuis la fin jusqu'au commencement , dans le même ordre , sans un moment d'hésitation , ou sans la plus petite erreur. Ce fait est tout-à-fait étonnant , et même en apparence , incroyable ; Muret nous assure qu'il a eu des témoins sans nombre , et il cite les noms de plusieurs personnages respectables qui avoient été présens à cette répétition. On pourroit citer plusieurs autres exemples tirés d'auteurs d'une véracité reconnue ; mais ils diffèrent tellement de ceux que l'on a en général sous les yeux , que rarement on y ajoute foi. S'ils sont vrais , c'est un motif d'encouragement pour cultiver une faculté qui a été quelquefois portée à un si haut degré de perfection.

En donnant une grande attention à la culture de la mémoire , il faut bien prendre garde de la surcharger d'objets trop peu importans , chose tout-à-fait pernicieuse , surtout dans le cours de l'éducation ; il faut donc considérer qu'une bonne mémoire ressemble , suivant la comparaison d'Erasme , à un filet destiné à prendre de gros poissons ; ce filet laisse échapper tous ceux qui sont petits.

SECTION XII.

Sur l'étude du grec , et sur les livres élémentaires de cette langue.

IL n'est pas surprenant que des personnes qui n'ont point reçu une éducation bien suivie, n'aient pas une juste idée de son prix et de toute son étendue. L'écriture, l'arithmétique, un peu de français, beaucoup de danse, une teinture très légère des premiers élémens de la langue latine, seulement pour qu'un enfant puisse dire qu'il a autrefois appris le latin, telles sont les connoissances que les gens riches regardent comme entièrement suffisantes pour former l'éducation d'un honnête homme.

A l'égard du grec, on le regarde souvent comme totalement superflu. Le mot de grec présente communément l'idée de tout ce qu'il y a de fastidieux, de difficile, de repoussant, d'inutile, de pédantesque.

Par suite de cette ignorance et de ces préjugés, nous voyons des enfans de famille opulente, qui auroient pris du goût pour les sciences, et auroient consacré leur vie à l'étude des lettres, si, dès leur jeu-

nesse, ils n'avoient été éloignés de la connoissance d'une langue très-belle en elle-même, et la source des pensées les plus brillantes, les plus spirituelles.

Je conviens qu'une connoissance superficielle du grec, aussi bien qu'une connoissance superficielle du latin, et de toute autre langue, a peu de valeur, peu d'utilité. Mais pourquoi faut-il qu'un enfant n'en ait qu'une connoissance superficielle ? sans doute par une suite des notions frivoles du siècle, de l'ignorance des parens, de leurs idées fausses, de leurs préjugés. Les enfans naissent aujourd'hui avec les mêmes facultés que du tems où la littérature grecque étoit cultivée plus généralement et avec plus de succès.

J'ose assurer que la connoissance du grec est un ornement pour un homme du monde, en même tems qu'elle est essentielle dans un écolier ; elle le met à la source de tout. Elle le met en état de juger d'un ouvrage avec goût. Elle lui découvre, avec précision, le sens de beaucoup de mots anglais, que l'on employe tous les jours, et d'un beaucoup plus grand nombre de mots techniques dans tous les arts et dans toutes les sciences. Les auteurs grecs sont si célèbres, ils ont été lus si généralement, qu'on ne regarderoit pas comme homme de let-

tres, celui qui, avec du sens et de l'esprit, en négligeroit la lecture. On sait qu'Homere est regardé comme le plus fameux écrivain que le monde ait jamais produit. C'est se tromper beaucoup d'imaginer pouvoir retrouver, dans aucune traduction, son mérite transcendânt.

Je suis persuadé que l'étude des poètes et des philosophes grecs, est très propre à perfectionner l'esprit, à mettre de la noblesse dans l'ame, et à donner un goût exquis. Mais je sais aussi combien la paresse, l'ignorance et les préjugés mettent d'obstacles à la doctrine que je prêche. Le siècle présent est partisan des méthodes d'éducation succinctes qui se bornent à des notions étroites et superficielles ; et à moins qu'il ne s'opère une heureuse révolution, le siècle à venir aura encore plus de dégoût que celui-ci, pour les connoissances solides ; car, comme les sciences utiles sont de jour en jour moins généralement cultivées, elles seront aussi moins généralement estimées.

A l'égard des meilleures méthodes pour apprendre le grec, j'avoue que je suis prévenu en faveur de celle qui est adoptée dans nos premières écoles, et dont l'utilité a déjà été prouvée par une longue expérience. Ceux de nos compatriotes les plus savans dans la langue grecque, ont

été élevés d'après le plan établi, et dans les anciennes écoles de grammaire.

Cependant, quelques personnes ont voulu innover dans cette partie; elles ont prétendu que le grec devoit être appris avant le latin; d'autres ont soutenu que les grammaires grecques, écrites en latin, sont absurdes, en ce qu'elles ne font qu'augmenter la difficulté; mais cette objection tombe d'elle-même, si le latin est appris le premier.

Ceux qui veulent que l'étude du grec passe avant celle du latin, fondent un peu leur opinion sur celle d'Erasme. Malgré tout le respect que j'ai pour l'esprit et le jugement d'Erasme, je suis éloigné d'être en cela de son avis. La raison qui me fait insister pour que le latin soit appris en premier lieu, c'est que cette langue est sans contredit plus généralement utile que le grec; et que beaucoup d'enfans, qui ne restent dans les écoles que jusqu'à l'âge de treize à quatorze ans, peuvent emporter avec eux une connoissance du latin, qui, quoique très superficielle, peut cependant leur servir; au lieu que s'ils n'ont étudié que le grec, ils peuvent, il est vrai, y avoir fait quelques progrès, mais ils n'auroient aucune idée du latin; et je pense que leur grec, sans latin, seroit d'une

foible ressource. Tous les jeunes gens instruits en cette partie, seront de mon avis, et il n'y a pas à craindre que la méthode actuelle tombe en désuétude dans les écoles publiques, quand même elle seroit abandonnée dans les éducations particulières.

Il y a un grand nombre de grammaires, toutes fortement recommandées par les éditeurs, comme supérieures à celles qui ont paru avant. Moi, je préfère l'Eton, ou la grammaire publiée par Grant, et ensuite par Camden, à l'usage de l'école de Westminster. Le type et le papier de l'édition de Ward, ajoutent beaucoup à son mérite ; car la beauté de l'impression, dans les livres grecs destinés à l'usage des écoles, est regardée comme très avantageuse. Je choisis la grammaire d'Eton, pour plus d'uniformité, et parce qu'elle sert depuis long-tems avec succès. Beaucoup de maîtres préfèrent la grammaire grecque d'Holmes à toutes les autres ; mais, quoiqu'elle ait beaucoup de mérite, je ne vois pas de raison de rejeter les grammaires établies, par le secours desquelles les gens les plus sçavans de notre nation se sont élevés au degré de mérite qu'on leur connoît.

La première fois qu'on étudie la grammaire, il ne faut s'attacher qu'à ce qu'elle

renferme de principal. Lorsqu'on commence à apprendre les principes d'une langue quelconque, il faut négliger les choses peu importantes ; l'application qu'on y donneroit , seroit un obstacle au succès. Quand un écolier sait une fois décliner les noms et les pronoms , et conjuguer les verbes , je suis d'avis qu'il commence à lire un des chapitres de l'évangile selon St. Jean, dans le testament grec. Le style de cet évangéliste est d'une facilité remarquable , et je ne connois aucun livre aussi avantageux que le testament grec, pour initier un enfant dans cette langue. Je ne dis pas que le style en soit très pur , très élégant ; mais je crois qu'à cette époque où on ne lit le grec que pour voir l'application des règles de la grammaire, la pureté et l'élégance sont moins à rechercher que la clarté. Après avoir expliqué avec soin dix ou douze chapitres de cet auteur, l'étudiant doit commencer St. Luc, dont le grec est meilleur que celui de St. Jean. Alors je voudrois qu'il reprit sa grammaire, et qu'il la parcourut avec la plus grande exactitude ; tout ce qu'il y lira, il l'entendra parfaitement, il en connoitra fort bien l'usage. Une fois qu'il a parcouru St. Luc en grande partie, qu'il en a analysé la construction grammaticale et les expressions

particulières, il faut lui mettre en main quelques livres de Xenophon, sans cesser de lui faire répéter tous les matins un morceau de sa grammaire. C'est ainsi qu'il se frayera le chemin jusqu'à Démosthène et Homère. Lorsqu'il comprendra ces auteurs, ce qui, avec du travail et de l'intelligence, n'est pas un travail de longue haleine, il sera en état de pousser seul l'étude du grec aussi loin qu'il le désirera ; et je ne doute pas qu'il n'y consacre tous ses efforts, si son état dans le monde lui en laisse le loisir. Le plaisir qu'il éprouvera dans l'étude des auteurs fameux de l'ancienne Grèce, les lui feront préférer à tous les autres. il reconnoitra que la préférence qui leur a été donnée par les siècles précédens, n'est point l'effet d'un simple préjugé, comme le supposent ceux qui n'ont étudié le grec que d'une manière superficielle, et qui ne s'en sont jamais assez occupés pour être en état d'en sentir les beautés et le mérite transcendant.

La principale raison pour laquelle je recommande l'étude du grec, est appuyée sur l'excellence naturelle de cette langue, et sur les moyens qu'elle procure d'agrandir et d'embellir l'esprit humain, en donnant l'intelligence des philosophes, des poètes et des historiens grecs. Cependant

il n'est pas inutile d'ajouter pour ceux qui, dans une éducation soignée, ne cherchent que le profit, (suivant l'idée vulgaire attachée à ce mot,) que la connoissance du grec est très utile dans quelques professions lucratives. Je ne comprends pas comment il est possible à un physicien d'obtenir le moindre crédit, sans la connoissance des Grecs. Presque tous les termes dont il se sert sont des mots grecs, écrits en caractères romains. Le jeune élève en médecine trouveroient aussi cet art beaucoup plus aisé, beaucoup plus agréable ; il seroit enfin plus respectable à leurs yeux, s'il étoit instruit du sens des mots qu'il emploie tous les jours, et qu'il ne peut comprendre clairement sans connoître la langue d'où ils dérivent immédiatement, et sans altération.

Cependant quelques écrivains qui n'augures ont censuré les plans établis d'éducation, avec toute la morgue doctorale, avec le ton le plus décisif, le plus pédantesque, ont insinué que le grec est absolument inutile. Un d'eux nous apprend en termes clairs et précis, que cette langue n'est propre ni à enrichir l'esprit, ni à l'embellir. Il recommande à tous ceux qui ne sont ni devins, ni physiciens, de ne pas aller perdre un tems considérable, pas

même pour apprendre l'alphabet grec. Une telle doctrine sera souvent bien reçue, parce que la paresse et l'ignorance seront toujours prêtes à se déclarer en sa faveur. Ajoutez à cela, que beaucoup de gens, par goût pour la singularité, adoptent presque toutes les opinions nouvelles et spécieuses, lorsqu'elles sont avancées avec hardiesse et avec confiance. C'est au goût dominant pour des notions aussi fausses, qu'il faut attribuer en grande parties la légèreté et les connoissances superficielles qui deshonnorent ces classes de la société, qui sont initiées de bonne heure dans la sagesse des anciens, par le secours des langues sublimes de l'ancienne Athènes et de l'ancienne Rome.

Les ennemis du grec, et ceux qui veulent l'abolition des méthodes établies, ont rarement fait des études solides; quelques-uns même peuvent être soupçonnés d'un ridicule assez commun, celui de condamner ce qu'ils n'entendent point.

SECTION XIII.

Sur les progrès dans la langue grecque.

Ceux qui sont disposés à reconnoître l'excellence de la langue grecque, sont détournés de son étude par l'idée de ses difficultés. Ils assurent, et avec quelque vérité, que très-peu de personnes sont assez avancées dans le grec, pour en tirer tous les avantages qu'il peut apporter, et qu'il est rare de trouver dans le monde, des gens qui le lisent avec facilité, ou avec plaisir.

A l'égard de ses difficultés, on ne peut disconvenir qu'elle n'en ait. C'est une langue riche et abondante, qui demande une étude longue et variée, pour acquérir une connoissance suffisante des racines des mots. Mais aussi elle est remplie de termes composés et dérivatifs, dont le sens est facile à saisir, quand on connoît les mots simples et originaux. Avec un petit nombre de racines les plus utiles, et un peu de sagacité, on est en état de découvrir le sens de beaucoup de mots, dans un livre écrit sur un sujet facile et familier. Cette lecture grossit insensiblement la somme des mots primitifs, que

l'on connoît déjà ; on passe ensuite à un auteur moins aisé. La connoissance de la langue s'augmente par degrés, et on finit par en avoir une teinture solide, par y devenir savant ; mais il ne faut pas cesser de l'étudier, sans toutefois y donner une grande explication. Il faut choisir des auteurs qui vous amusent, qui vous intéressent à mesure que vous avancez ; c'est une compagnie agréable qui vous divertit durant le jour.

Je vais désigner un petit nombre d'auteurs, suivant l'ordre dans lequel ils peuvent être étudiés. Mais cet ordre, ces auteurs, un homme de plus de sens et de jugement que moi, peut les changer avec avantage. Ce n'est point une loi que je prétends dicter, mais, comme je l'ai déjà dit, dans un traité pratique, il faut descendre dans les plus grands détails.

Je suppose que des progrès ont été faits dans la grammaire grecque et dans le testament ; c'est à cette époque que je prends le jeune élève. Voici à-peu-près la marche qu'il peut suivre dans le choix alternatif des auteurs.

Les oeuvres de Xenophon sont en général remarquables par leur facilité. Les pensées en sont courtes, et les idées familières ; je ne m'étendrai point maintenant sur la

douceur de son style, et sur ses autres beautés. Je me contenterai de conseiller immédiatement après l'étude du testament grec, ou conjointement avec elle, la lecture soit de ses *Memorabilia*, de sa *Cyropédie*, de son *Anabasis*, soit de son élégant traité sur le caractère d'Agésilas, de la police de Sparte et d'Athènes.

Les dialogues de Lucien sont trop amusans, pour être omis. Le grec en est pur, mais aussi plus difficile que celui de Xenophon; il faut les lire, quand on commence à être familiarisé avec ce dernier. Mais, comme la morale est de la plus grande importance dans la jeunesse, et qu'on peut en puiser les leçons les plus pures, les plus salutaires dans les auteurs grecs, je ne voudrois pas qu'on donnât une attention bien particulière, bien longue aux dialogues de Lucien, quoiqu'il n'y ait rien à y désirer, ni pour l'esprit, ni pour le style. L'habitude de plaisanter sur toutes sortes d'objets sérieux, peut être pour l'avenir d'une influence dangereuse sur les mœurs d'un enfant. Je recommande Epictète, et les tables de Cebes, et toutes les pensées de Socrate rapportées par Platon et par Xenophon, dont on doit faire une étude plus sérieuse, plus suivie que des ouvrages des philosophes rieurs et enjoués.

Après une étude suffisante de ces auteurs, un écolier doit passer aussi-tôt à la haute littérature, à la lecture d'Homère, de Platon, de Démosthène, et des auteurs dramatiques, Sophocle et Euripide. Il ne suffit pas d'en parcourir quelques passages, il faut les étudier à fonds, leur donner une attention sérieuse et suivie, de manière à en recevoir une impression profonde qui vous porte à les relire encore, après être sorti du collège, et à en faire le compagnon de votre vie. Leur commerce aggrandit et orne l'esprit.

A l'école, il est impossible de parcourir en entier un auteur un peu volumineux ; et même c'est une chose que l'on n'exige pas. Le devoir des maisons d'éducation est de mettre un écolier en état de l'étudier par lui-même ; en conséquence, on a publié des morceaux choisis à l'usage des écoles. Mais j'observe avec regret que la connoissance de beaucoup de gens ne s'étend pas au-delà de ces pièces choisies. Ils jugent de Platon par l'édition de Forster ; de Lucien par Kent ; de Démosthène par Mouteney. Ces recueils peuvent être très-judicieux, et tout-à-fait suffisans pour les écoles ; mais je ne voudrois nullement qu'un écolier retint sa curiosité dans des bornes aussi étroites. Qu'il creuse la mine profondément, et il trouvera un trésor pré-

cieux. Qu'il s'élève le plus haut qu'il pourra, et il découvrira un point de vue aussi brillant qu'étendu.

Il est une grande réforme que je désirerois voir s'effectuer dans l'étude du grec ; mais on ne peut se flatter qu'elle ait lieu généralement. Je voudrois que les auteurs grecs dont on se sert dans les écoles, fussent sans traduction latine. Pour moi, je suis persuadé que la coutume adoptée depuis plusieurs siècles, de donner des traductions des auteurs grecs, est la principale raison pour laquelle le grec en général a été moins entendu que le latin. Non que quelques personnes n'y aient fait de grands progrès, malgré tous ces obstacles ; aujourd'hui, et dans notre propre pays, la connoissance du grec est portée assez loin.

Quelques écrivains vivans ont donné des preuves non équivoques de leur mérite en ce genre ; de ce nombre peut être cité avec honneur celui qui a corrigé Suidas. Si on jette ses regards en arrière, on trouve une suite nombreuse et brillante d'auteurs, qui font l'ornement des annales littéraires de notre nation, qui sont des modèles précieux, bien capables de piquer l'émulation des jeunes gens d'à-présent.

SECTION XIV.

De l'étude de la langue anglaise.

BEAUCOUP de parens s'imaginent que leurs enfans , en apprenant le latin , n'avancent aucunement dans la langue anglaise. Mais ils se trompent étrangement. Il est impossible d'apprendre la grammaire latine , sans acquérir une connoissance précieuse de la grammaire en générale , et conséquemment de la grammaire anglaise. Il faut avouer que cette dernière renferme beaucoup de particularités , qui ne peuvent être sues sans qu'on en ait fait une étude particulière ; et cette étude , il est certain qu'elle a été négligée dans les écoles mêmes les plus renommées.

L'anglais doit , sans contredit , entrer pour beaucoup dans l'éducation d'un jeune homme de famille honnête. Mais je pense aussi qu'un enfant , qui a fait des études solides , est en état de suppléer au défaut d'instruction particulière en ce point , s'il veut s'y appliquer. Avec de l'esprit , avec une société choisie , de bons livres et une connoissance de la grammaire en général , un jeune homme peut être son propre maître

maître dans l'étude de sa langue. Quelques-uns de nos meilleurs écrivains ont été élevés dans des écoles publiques, où je crois bien que la grammaire anglaise n'étoit point apprise ; et je présume que le Prélat , qui est l'auteur d'une excellente introduction à la grammaire anglaise, n'en a fait au collège aucune étude quelconque, ou du moins elle étoit volontaire, et ce n'étoit point une besogne imposée à l'école ; mais, comme les autres, il doit sans doute tout son savoir à une étude privée et postérieure.

Quand l'anglais est compris parmi les autres objets d'occupation, le plan d'éducation n'en est que plus complet. C'est une chose vraiment à désirer ; car j'ai connu des enfans qui, malgré qu'ils écrivissent correctement le latin, ne pouvoient absolument, faute de leçons particulières, écrire une lettre anglaise sur un sujet familier, avec exactitude, à plus forte raison avec élégance ; et même quelques écrivains assez célèbres ont fait des fautes graves contre la grammaire anglaise. Un écolier qui se borne à l'étude de l'anglais, court grand risque de faire une mauvaise application des mots dérivés du grec et du latin. Les fautes contre la grammaire et contre l'orthographe, sont autant de taches qui dé-

shonorent leur esprit et leurs connoissances.

Je n'ai pas besoin de désigner l'introduction qui est la meilleure. Tout le monde me prévient en choisissant celle de Lowth. Il s'y trouve des endroits qui sont nécessairement hors de la portée d'un enfant ; mais on y a fait , à l'usage de la jeunesse, quelques introductions dont on peut se servir quelquefois avec avantage : il vaudroit peut-être mieux négliger la grammaire anglaise , jusqu'à ce qu'un enfant eut acquis assez d'intelligence pour comprendre l'introduction de Lowth.

Telle est , à mon avis , la meilleure méthode d'apprendre la grammaire anglaise ; lorsque Lowth a été parcouru , il faut donner à lire à un des élèves un passage du *spectateur* d'Addisson ; ensuite il en feroit avec soin les parties , comme on analyse d'ordinaire une leçon de latin et de grec. Toutes les fois qu'un enfant pêche contre la grammaire , ou qu'il lui échappe des expressions triviales , des solécismes et des barbarismes , soit dans la conversation , soit dans les lettres familières qu'il écrit , il faut le reprendre et le redresser.

Pour rendre solides leurs succès dans l'étude de l'anglais , les enfans doivent composer dans cette langue , aussi-tôt que

leur esprit est capable d'invention. C'est une méthode établie dans les écoles publiques. Les avantages qu'elle procure, sont généralement sentis, non-seulement par les gens de lettres, mais même par la classe des marchands, par celle de la bourgeoisie. Parmi les enfans qui vont aux écoles publiques, il en est beaucoup qui sont destinés au commerce. Le peu de latin qu'ils apprennent jusqu'à l'âge de treize à quatorze ans, époque à laquelle le plus souvent ils quittent l'école pour passer dans un magasin, ne peut pas leur être d'une grande utilité ; mais l'habitude de composer en anglais, les mettra à portée d'écrire des lettres avec facilité, et d'une manière correcte ; qualité précieuse dont ils seront redevables à la maison où ils auront été élevés, et pour laquelle leur reconnaissance durera autant que leur vie ; qualité qui leur sera beaucoup plus avantageuse et plus honorable, que des connoissances de pur agrément.

Non contents d'apprendre l'anglais, je voudrois encore que les enfans s'appliquassent à composer en vers et en prose dans la même langue. Je leur expliquerois les diverses mesures ; je leur montrerois à les lire, de manière à en faire sentir la beauté et la mélodie.

Je vais plus loin. Dans les hautes classes, je voudrois donner aux élèves une connoissance non-seulement grammaticale, mais critique de la langue et des auteurs qui y ont écrit. Quand ils seroient un peu avancés, je leur ferois voir les beautés et les défauts de leur style. Je leur mettrois sous les yeux, je discuterois les opinions des judicieux critiques de nos poètes, historiens, orateurs et moralites. Ils apprendroient, non à lire tout ce qui leur tombe dans les mains, mais à faire un choix de livres judicieux et motivés. C'est par ce moyen qu'ils acquèreront une connoissance correcte de la langue, et même qu'ils se formeront le goût ; qualité qui sera pour eux, durant toute leur vie, la source d'un plaisir pur et délicat, outre la jouissance sublime qu'elle procure. En sentir le prix, est la marque d'un esprit vraiment noble, indépendamment de la fortune.

Comme l'anglais ne peut pas toujours être étudié suffisamment au milieu des exercices classiques, et durant les heures d'école, les enfans doivent s'en occuper en particulier, s'ils veulent en acquérir une connoissance parfaite. Pour perfectionner les connoissances de grammaire et de théorie, qu'il tient de son maître, un enfant doit lire les meilleurs ouvrages an-

glais. L'opinion publique saura les lui désigner. Mais de peur de se tromper, ce qui arrive quelquefois, il doit consulter son maître, et suivre son avis.

L'étude de sa langue maternelle est très-imposante sans contredit ; et même quelques instituteurs se sont efforcés de persuader à leurs compatriotes, qu'elle suffit pour tous les états de la vie ; cependant l'éducation d'un homme qui s'est bornée à cette étude, est bien défectueuse. On peut assurer avec vérité, que quelqu'attention suivie qu'il ait donnée à ce seul objet, jamais il ne le comprendra aussi bien, que celui qui est versé dans les langues anciennes. Un écolier qui ne s'occupe que de l'anglais, est souvent obligé de feuilleter son dictionnaire ; et après tout, il n'acquérera qu'une idée imparfaite de beaucoup de mots, qui découlent directement du latin ou du grec.

SECTION XV.

De la préparation à la vie commerçante.

UN grand homme de l'antiquité, non moins fameux par la beauté de son génie, et par sa connoissance du monde, que par ses talens poétiques, a critiqué le genre d'éducation qui se borne à l'arithmétique. Il soutient que l'esprit d'un enfant qui, dès son bas âge, s'occupe uniquement de calculs d'argent et de marchandises, contracte une espèce de rouille qui corrompt et détruit totalement le génie. Cette assertion n'est pas sans doute dénuée de toute vérité ; mais il faut considérer que notre pays diffère du sien en bien des points essentiels. Les armes et les arts faisoient, à Rome, les principaux objets de l'attention des citoyens ; mais la grande Bretagne, par sa position et par ses rapports politiques, est naturellement commerçante. L'état du commerçant y est honoré ; il ne l'étoit pas dans les tems anciens ; il ne l'est pas dans toutes les autres contrées de l'Europe. Ceux qui s'y sont trouvés engagés, lui ont donné un nouveau lustre, par la solidité de leur éducation, et

par la noblesse de leurs sentimens. Cet état leur a donné entrée dans des compagnies, avec lesquelles leur fortune les mettoit de niveau ; et ils ont paru dans le sénat et dans la société, avec éclat et avec une influence particulière.

Je me propose , dans cette section , de prouver que ceux qui sont destinés au commerce , ne doivent point consacrer exclusivement leur tems et leur attention à l'écriture et à l'arithmétique. A quelque degré de perfection que l'on porte ces connoissances , jamais elles n'élèveront , elles n'annobliront les sentimens ; jamais elles ne formeront l'honnête homme. Ce sont-là les qualités d'un écrivain mercenaire, et aujourd'hui elles sont le partage de beaucoup d'individus du plus bas étage.

Je m'explique afin d'être mieux entendu. Je connois tout le prix d'une bonne main , d'une belle écriture ; je fais grand cas de l'arithmétique , et comme science et comme connoissance utile et-pratique ; ces deux choses sont d'une nécessité indispensable pour le marchand ; elles sont d'une haute utilité pour toutes les autres classes. Mais je soutiens qu'elles ne peuvent former toute l'éducation , ni même la principale partie de l'éducation , de l'étudiant qui est destiné à la vie du commerce. Quel est le but du

commerce ? l'amas des richesses. Et quel est l'usage des richesses ? de contribuer aux jouissances de la vie. Mais est-il des jouissances pour un esprit étroit et dépourvu de lumières ? S'il en est, qu'elles doivent être ces jouissances ? Elles sont sans doute bien plates, bien mesquines. Un homme riche, mais sans esprit, sans aucune espèce de connoissances, est un être inutile au milieu de ceux au rang desquels il est élevé ; réflexion tout-à-fait affligeante, de penser qu'après toutes les fatigues et les embarras des affaires, après avoir entassé une fortune de prince, un homme doit être exclu de la société de gens de même condition que lui, mais qui lui sont supérieurs pour l'éducation, ou de n'y paroître qu'avec ridicule ; qu'il est incapable de remplir aucune charge civile, ou de magistrature, quoique l'argent y puisse donner entrée !

Je ne prétend pas ralentir le gout pour l'écriture ; je soulèverois avec raison, contre ma doctrine, un très grand nombre de gens qui ne manqueroient pas de jeter les hauts cris. Mais je crois que ceux qui se proposent d'embrasser une branche de commerce un peu élevée, doivent accorder du moins autant d'attention à la culture de leur esprit, qu'à des connoissances mécha-

niques, où qu'à celles qui conduisent à la surintendance d'un bureau.

Pour arriver à ces deux fins, le tems ne manque pas dans le cours d'une éducation bien dirigée et poussée assez loin. Dans nos meilleures, dans nos plus estimables écoles de grammaire, on trouve ordinairement toutes les ressources nécessaires pour se perfectionner dans l'écriture, et dans l'arithmétique. On peut citer beaucoup d'exemples, qui prouvent que les connoissances nécessaires et à l'homme de lettres, et à l'homme de commerce, y ont été cultivées avec un égal succès. Il est vrai que les exercices indispensables, qui ont eu lieu dans le cours des études, retardent les succès dans l'écriture; la main se forme difficilement, parceque d'ordinaire on écrit d'une manière peu soignée et à la hâte; mais peut-être est-il possible de faire autrement. Supposez que la chose soit impossible, certainement on céderoit quelque chose de la prétention d'écrire d'une manière brillante, pour acquérir des idées, pour se meubler l'esprit de pensées, justes, nobles et élevées. Est-ce un tems bien employé de renoncer à se former le goût, à s'enrichir l'esprit de connoissances, pour le plaisir de former un trait élégant dans une lettre, qui n'en est pas plus lisible pour cela; pour le plaisir de

se donner une habitude purement mécanique, dans laquelle, après tout, un écolier sera souvent surpassé par le plus mince apprentif, ou par le clerc le plus chétif de la plus pauvre étude ?

On me dira, sans doute, que les enfans qui sont destinés à un genre de commerce élevé, apprennent ordinairement le latin. Mais comment l'apprennent-ils le plus souvent ? On les met la plupart du tems dans des écoles où le maître ne le sait pas. Il s'annonce pour montrer l'écriture, l'arithmétique, et les mathématiques ; mais, afin de compléter son plan, il paye un suppléant pour enseigner le latin. La principale partie du tems, la plus grande attention est consacrée à l'écriture et à l'arithmétique. C'est l'intention des parens, il est naturel que le maître s'y conforme. Rarement un enfant apprend plus que les premiers élémens du latin, et encore est-ce d'une manière très superficielle. Il quitte son école à l'âge de quatorze ans, il peint en écrivant, il calcule à ravir. Son latin il l'oublie bientôt ; car jamais on ne le lui a présenté comme une chose importante, à laquelle il fallut donner une attention sérieuse ; et en général, ce qu'il en sait est si peu de chose, que rarement il vaut la peine qu'on s'en souviennne.

Quand il a amassé sa fortune , ce qu'il peut faire absolument sans d'autres connoissances que celle de l'addition et de la multiplication , il se vante d'avoir reçu une éducation honnête ; cependant il reconnoît qu'il a tiré peu d'avantages de ses études , et il en fait très-peu de cas. Il déclare que son fils étudiera particulièrement les quatre premières règles. Rarement ses vues s'étendent au-delà de la sphère étroite de son bureau , même lorsqu'il est admis dans la chambre du conseil, et il contribue, par ses discours et par son exemple , à discréditer le plan d'étude adopté dans les écoles. Il prétend avoir été élevé suivant les règles qui y sont établies , et il fonde ses prétentions sur le peu de grammaire latine qu'il y a appris imparfaitement , dans un espace de tems très-court , lorsque l'autorité paternelle et celle de son maître tenoient son attention presque exclusivement fixée sur une étude mécanique , et sur une seule science.

Je n'ai pas besoin d'employer de raisonnemens pour recommander l'étude du français et la géographie à un jeune homme qui se destine au commerce. Leur utilité est trop sensible , pour n'être pas généralement reconnue.

Personne n'ignore, et c'est une chose très-

fâcheux, tous les traits de satire et de ridicule qui ont été lancés avec succès contre les magistrats et contre d'autres officiers publics, à qui leurs charges devoient assurer le respect, C'est une chose malheureuse, qu'il faut attribuer entièrement à leur défaut d'éducation, que leurs richesses ne peuvent compenser. Ils ont beau être excellens pour le cabinet, ils ne peuvent pas toujours y rester. Il faut qu'ils cultivent de bonne heure leur esprit, de manière à acquérir des connoissances et un talent qui ne les quittent jamais, et qui décèlent un homme bien né, en quelque poste qu'il se trouve placé.

SECTION XVI.

De l'étude du français à l'école.

LA langue française fourmille d'écrivains élégans , spirituels , profonds , et d'auteurs classiques. C'est une étude dont un écolier , dans ce siècle , ne peut se dispenser. Négliger de s'en instruire , c'est se priver d'une source abondante de plaisir et d'instruction. Je n'ai pas besoin de m'étendre sur l'utilité dont elle est pour l'homme d'affaire , et sur le nouveau lustre qu'elle donne aux connoissances d'un homme bien né. Ses avantages , ses agrémens sont suffisamment sentis.

Mais je doute qu'il soit à propos que les enfans commencent à l'étudier d'aussi bonne heure qu'ils le font d'ordinaire. Il est inutile d'observer qu'il faut un laps de tems considérable à l'esprit , aussi bien qu'au corps , pour arriver à leur point de maturité. L'un et l'autre , dans leurs accroissemens , sont de bonne heure susceptibles de quelques efforts. Il faut donc commencer par l'objet le plus important ; il faut jeter de solides fondemens. La grammaire latine est, selon

moi, l'objet le plus important à cet âge ; c'est-là, pour ainsi-dire, le chemin qui conduit aux progrès dans les sciences. Un enfant doit donc s'abstenir de l'étude du français, jusqu'à ce qu'il ait fait des progrès dans la connoissance de la grammaire latine.

A l'âge de dix ou douze ans, et même plutôt, si un enfant a des dispositions, cette notion préliminaire doit être acquise en grande partie. La connoissance des mots latins de la grammaire, facilite celle du français.

Cette langue doit être apprise absolument par principes. Quand un élève n'a point étudié la grammaire latine, il doit commencer par les premiers élémens du français, et les parcourir avec attention, car il faut de toute nécessité avoir appris une grammaire quelconque avec soin. Mais s'il connoît les parties de l'oraison, et les principes généraux de la grammaire pour toutes les langues, qualité que donne l'étude de la grammaire latine, je ne vois pas la nécessité de rebattre les mêmes choses dans une méthode française ; c'est un usage qui cependant n'est pas rare ; il ne sert qu'à retarder les progrès d'un enfant, et qu'à jeter de la confusion dans ses idées.

Il faut donc s'en rapporter à l'avis du maître de français, pour choisir les endroits

de la grammaire qui sont absolument nécessaires. Ils ne laissent pas d'être encore en assez grand nombre.

Il ne doit pas omettre de faire lire à son élève quelque auteur aisé , aussi-tôt qu'il sait les noms , les pronoms et les verbes réguliers. Cet exercice , commencé de bonne heure , accélère ses progrès dans la langue française , ainsi que dans toutes les langues. La lecture d'un livre , sur-tout si le style en est amusant et en forme de récit , allège la peine attachée à l'étude d'une langue nouvelle. Mais quand un enfant est forcé de pâler douze fois sur les règles de la grammaire , il est naturel qu'il prenne du dégoût pour l'étude d'une langue qui ne lui offre que des peines et des fatigues. Mais la lecture d'un auteur facile , non-seulement rend l'étude amusante , mais même elle éclaire l'esprit , elle fixe les idées sur les règles de la grammaire.

Les parens , pour la plupart , désirent que leurs enfans apprennent le français ; ils veulent sur-tout qu'ils sachent le parler. Cette dernière connoissance a son mérite sans doute , mais à mon avis , le talent de lire et de sentir les beautés des écrivains français les plus célèbres , est aussi infiniment précieux. Si l'on peut se perfectionner dans ces deux points , on ne peut rien

desirer de plus. Mais j'ai remarqué que la conversation en français de beaucoup d'enfans , qui étoient sortis d'écoles célèbres , comme le sachant parfaitement parler , n'étoit qu'un jargon barbare. Pour apprendre à parler français réellement avec facilité et avec élégance , il faut nécessairement y donner beaucoup de tems , beaucoup d'attention , ou vivre pendant quelque tems au milieu des naturels du pays. Le lire , l'expliquer avec facilité , est une chose qui s'acquiert bientôt avec un peu d'application ; et c'est à tous égards un talent très-désirable.

Il n'est pas nécessaire de détailler les livres les plus propres à être lus dans le cours de l'étude de la langue française. Ceux qui sont communément en usage dans les maisons d'éducation , sont la plupart très-bien choisis ; tels sont *Gil Blas*, *Télémaque* , les *Variétés historiques* , et quelques autres livres aussi amusans que bien écrits. Je n'ai qu'un avis à donner , c'est de ne mettre entre les mains de la jeunesse aucun ouvrage de Voltaire. Un étudiant dont le jugement est formé , peut choisir les livres qui lui font plaisir , quels qu'ils soient ; mais qu'on se garde bien de gâter , d'empoisonner l'esprit d'un enfant , dès son entrée dans la vie , en fixant son attention

sur

sur les oeuvres d'un libertin, d'un sceptique.

Autrefois il n'y avoit que les étudiants les plus instruits , et les écrivains célèbres qui sussent le français ; mais aujourd'hui , il est si généralement étudié et entendu , que c'est véritablement une honte que de l'ignorer. Il faut le moins possible en négliger l'étude dans l'éducation. Pour un homme d'affaire , il est toujours utile et souvent nécessaire. Pour l'écolier , c'est une source de plaisir et de connoissances. Cependant cette étude ne doit pas être exclusive ; elle ne doit pas tenir lieu des autres objets dont on s'occupe dans les écoles de grammaire. Il est heureux que dans la plupart des séminaires originairement consacrés à l'étude des anciens auteurs seulement , on y trouve maintenant la facilité d'apprendre une langue moderne , aussi belle qu'utile.

SECTION XVII.

Des connoissances agréables.

IL n'est pas nécessaire de s'étendre sur le prix des talens qui concourent à la grace extérieure ; leur éclat est tel, qu'il frappe aisément les regards ; l'impression qu'ils font, à la première vue, prévient favorablement pour le mérite personnel et général de celui en qui ils se rencontrent, aussi sont-ils universellement recherchés ; et ils doivent l'être sans doute, mais avec quelque restriction.

Souvent les enfans, et même les parens les considèrent comme l'objet de la première importance, comme plus propres à faire réussir dans le monde, qu'un mérite réel et solide. La chose n'a pas toujours lieu certainement ; mais si elle a lieu quelquefois, c'est à tort, et la réforme doit commencer par la génération qui s'élève. Que les enfans apprennent donc à ne regarder les talens extérieurs que comme secondaires. Il faut bien prendre garde qu'ils ne les considèrent sous un point de vue si favorable, qu'ils leur paroissent pouvoir tenir lieu des qualités de l'esprit et du cœur.

Une trop haute estime des talens de pur agrément, est injurieuse, et pour l'individu, et pour la société. Elle inspire du dégoût pour les connoissances sérieuses et utiles, telles qu'elles sont nécessaires pour le bien être général; elle entraîne l'ignorance, le défaut de principes, la légèreté d'esprit, l'inconséquence dans la conduite, l'irréligion et la perversité.

Quand un enfant a une fois appris à estimer comme ils le méritent, la religion, les sciences, la vérité, la bienfaisance et les moyens de devenir utile à lui-même et aux autres; quand il sait apprécier des qualités qui honorent l'humanité et qui l'emportent sur tous les arts frivoles, propres à donner des graces extérieures, autant qu'un être raisonnable l'emporte sur la brute; alors, qu'il commence à étudier ces arts dont le but, dont le vrai usage est de donner à la vertu, qui est aimable par elle-même, de nouveaux charmes qui la rendent plus séduisante.

Fortifié de ces principes, qu'un enfant apprenne à danser; la danse est un exercice très-bon pour la santé et pour le développement de ses forces; elle donne au corps de l'homme que la nature semble avoir pris plaisir à embellir, les moyens de déployer sa beauté et ses proportions naturelles; elle fortifie ses membres et donne de

la grace à leurs mouvemens. Le talent de la danse, indépendamment des autres avantages, a celui de procurer aux jeunes gens une sorte de divertissement qui, dans une compagnie bien composée, est aussi honnête qu'agréable. Lors donc que les pères l'approuvent, je ne vois pas d'inconvénient à donner un maître de danse à un enfant. Je suis loin de désapprouver les méthodes généralement adoptées dans les écoles.

Les armes, comme art gymnastique, sont très-utiles, en ce qu'elles fortifient le corps. Dans plusieurs circonstances de la vie, elles sont indispensablement nécessaires. Mais je n'insisterai point sur cet art, puisqu'il n'est point généralement utile. Si un écolier a du goût pour lui, et qu'il ait les moyens de s'y livrer, qu'il ne le néglige pas, d'autant plus que c'est un excellent moyen d'exercer ses forces, après un travail d'esprit et une occupation sédentaire.

La science de l'exercice militaire, qui est maintenant très-répandue, est avantageuse sous plusieurs points de vue. Elle donne un air mâle, elle rend le corps droit, et les membres robustes; elle met la jeunesse en état de défendre avantageusement son pays, dans des rencontres imprévues. Elle a aussi une influence in-

directe sur le cœur, à qui elle inspire des sentimens mâles, et l'amour de l'ordre et de la discipline.

La musique est une source de plaisirs et de jouissances pour l'homme de lettres. Rarement les enfans l'étudient à l'école. On a bien raison de les laisser en cela suivre l'impulsion de leur génie ou de leur inclination ; sans le concours de ces deux qualités, il est impossible de faire des progrès réels, quelque soit l'instrument dont on fait son étude. De tous les arts, la musique est celui qu'il est le moins possible de poursuivre, avec indifférence, ou sans un goût naturel pour lui ; et pour y exceller, il faut consacrer beaucoup plus de tems et d'attention, que n'en peut donner celui qui s'occupe sérieusement de plusieurs autres objets. L'amateur de musique, qui a renoncé à toute autre étude, et qui n'a pas des talens supérieurs pour la musique, n'a d'autre talens que celui d'une oreille savante ; et ce talent, les moyens de l'acquérir sont très-communs dans un siècle, et chez un peuple aussi policé.

Le dessin est souvent appris dans les écoles, mais rarement avec beaucoup de succès. C'est cependant un talent aussi précieux qu'agréable ; et lorsqu'un enfant pa-

roit avoir des dispositions réelles, il ne faut rien épargner pour les cultiver. Mais comme le dessin est un amusement sédentaire, je ne le recommande point spécialement à un jeune homme qui s'occupe de littérature. Ses heures de loisir doivent être employées à des divertissemens actifs et bruyans.

En général, je conseille à un enfant, quelque soit la science d'agrément qu'il veut embrasser, d'avoir toujours présent à son souvenir, ce proverbe tant de fois répété avec soupir, que la vie est courte, et l'art très-long.

L'homme, dont la vie est resserrée dans des bornes étroites, ne doit pas donner un temps, une attention considérable à des objets qui n'apportent aucun plaisir raisonnable, aucune espèce d'avantage réel, ni à lui-même, ni à la société. Il vaut beaucoup mieux passer le temps à des occupations purement innocentes, que de se livrer au vice et à la méchanceté; or le bonheur vrai et constant, la tranquillité de l'ame, dépend entièrement d'une conduite honnête et sage, et d'une vie utilement occupée. Les talens, les connoissances d'agrément peuvent plaire pendant un court espace de la jeunesse; mais, hélas! le vieillard qui n'auroit d'autres qualités

pour soutien , pour recommandation , paroîtroit bien ridicule , bien méprisable , et même digne de pitié.

Les hommes , naturellement , ne portent point au loin leurs regards dans l'avenir ; ils ne songent point à cette époque de la vie , où l'homme , qui est dépourvu de connoissances solides et raisonnables , végète dans une stupide insensibilité , ou est plongé dans la misère.

Si la durée de la vie étoit la même qu'avant le déluge , de quel talent l'homme de génie n'ambitionneroit-il pas la possession ? Mais employer la plus grande portion d'une espace de soixante et dix ans , à des occupations frivoles et inutiles , c'est une folie digne de pitié.

SECTION XVIII.

*De la nécessité et de la méthode d'apprendre
la Géographie.*

RIEN ne contribue d'avantage à accélérer l'avancement d'un écolier, et à lui rendre agréables les progrès qu'il fait, que le soin scrupuleux de ne présenter à son esprit, que des idées claires et faciles à saisir. C'est un point auquel on n'a point assez d'égard. La plupart des choses que l'on enseigne aux enfans, ils les savent par routine, souvent sans en avoir aucune idée, et presque toujours n'en ayant qu'une idée confuse et imparfaite. Ils sont sujets à regarder l'objet de leur étude, comme une tâche pénible; ils n'y voient rien d'utile, rien d'important pour eux; et s'ils peuvent négliger leurs devoirs avec impunité, ils se mettent fort peu en peine des avantages qu'ils peuvent en retirer.

Entr'autres choses qui prouvent combien les idées des enfans sont confuses et imparfaites, on peut citer leur ignorance fréquente de la géographie, lors même qu'ils apprennent l'histoire. Dans beaucoup

d'écoles même du premier rang , on ne se met guères en peine d'enseigner la géographie , et sur-tout aux plus jeunes écoliers , qui , cependant , sont souvent occupés à lire Eutrope , Justin , César , et plusieurs autres historiens , anciens et modernes , latins et anglais.

L'obscurité et la confusion sont toujours pénibles pour l'esprit. Il n'est pas étonnant que les enfans , qui ne connoissent point la géographie , paroissent retirer peu de fruits des histoires amusantes , les plus remplies de traits intéressans ; ils marchent à travers les ténèbres. Ils ne voient autour d'eux aucun objet distinct ; et parvenus à la fin de leur journée , ils se trouvent n'avoir presque retiré de leur travail , que de la fatigue.

Je commencerois donc de très-bonne heure à donner à un enfant des notions de géographie. Je ne mettrois point entre ses mains un traité de géographie ; je ne distrairois point son attention ; je ne surchargerois point sa mémoire de détails trop grands , trop minutieux ; je lui donneroie d'abord la carte d'Europe , celles d'Angleterre , d'Italie et de la Grèce. Je les voudrois gravées d'une manière claire et distincte , et pas trop remplies de noms. Je lui expliquerois , je lui ferois entendre l'usage

des cartes ; et alors il seroit en état d'apprendre lui-même la situation des principaux lieux , et de ceux qui se rencontrent fréquemment dans la lecture des auteurs classiques et des historiens romains. Sa première attention se porteroit sur la géographie ancienne. Bientôt après on suivroit la même méthode , pour lui donner une idée générale de la moderne.

A mesure que l'enfant avance en âge , il doit porter plus loin ses recherches et son application. Mais alors même je pense que la méthode la meilleure , la plus aisée , est de leur montrer les lieux sur la carte , et de ne point leur embarasser la tête d'insipides traités de géographie.

Quand il est avancé dans l'étude de la grammaire et des auteurs anciens , il peut commencer Cellarius. Il ne faut pas cependant qu'un écolier s'attache scrupuleusement à toutes les parties de cet ouvrage. Il suffira , je crois , qu'il étudie la Grèce et l'Italie. La connoissance des autres pays , telle qu'elle est nécessaire à cette époque , peut s'acquérir en parcourant , plusieurs fois et avec attention , la carte qui les représentent , sans qu'il soit besoin de lire les fastidieux et longs catalogues de noms propres ; méthode qui n'est bonne qu'à semer des difficultés , qu'à répandre du

dégoût sur une étude qui, par elle-même, est amusante, et singulièrement facile.

Le peu de difficultés et les avantages qu'offre cette science, sont des motifs qui engageront les étudiants sensés et raisonnables, à en porter la connoissance le plus loin qu'ils pourront. En conséquence, ils étudieront la géographie moderne, avec encore plus de soin que l'ancienne. Qu'ils consultent souvent les cartes avec attention, ce sont des guides qui leur seront d'une grande utilité pour parcourir cette science dans toutes ses parties. Toutes les fois que le nom d'un lieu, qui leur est inconnu, se rencontre dans la lecture, qu'ils le marquent sur leurs tablettes, afin de le chercher à leur commodité. Il ne faut pas, selon moi, que l'occasion s'en présente ; ce seroit interrompre le cours de la lecture, détourner son attention de l'objet principal, et s'exposer à perdre quelque idée ou quelque autre avantage plus précieux, que la connoissance d'une position locale.

Nous avons une foule de traités sur cette science facile. La plupart sont d'inutiles compilations, publiées par la vanité, ou par l'appas du gain. Pour les jeunes écoliers, j'ai recommandé Cellarius comme le meilleur guide dans la géographie ancienne ; Guthrie est celui qu'il faut choisir pour la

géographie moderne. Cet ouvrage utile renferme une foule de particularités, non pas simplement géographiques, mais que tout homme doit connoître. La géographie de Danville est rarement employée dans les écoles; cependant il est bon d'apprendre aux étudiants, que ces cartes sont très-estimées. Leur cherté est seule cause qu'elles ne sont point généralement adoptées.

L'étude de la géographie mathématique, ou la partie de cette science, qui a rapport à l'astronomie, peut être différée jusqu'à ce que l'enfant soit arrivé à un âge mûr, à moins qu'il ne montre du penchant et des talens précoces pour les mathématiques. L'usage de dessiner des cartes, et autres opérations minutieuses dans l'étendue de la géographie, peuvent être utiles à une personne destinée à quelque emploi qui a du rapport à l'arpentage ou à la navigation; mais c'est une peine absolument superflue pour un enfant qui n'a d'autre but que d'étudier les lettres. Il lui suffit de consulter attentivement les cartes déjà tracées, et de savoir quelques détails historiques sur les différens pays.

A l'égard des mathématiques, et des connaissances qui en dépendent, je crois qu'elles ne peuvent guères être suivies dans les écoles, conjointement avec les autres études, im-

médiatement plus nécessaires dans la première jeunesse. Les élémens d'Euclide doivent faire partie d'une bonne éducation : mais peut-être l'étude en doit-elle être réservée pour l'université et non pour l'école. L'astronomie, la philosophie naturelle et expérimentale dans toutes ses branches, doivent aussi être plutôt comprises dans le plan des études académiques. Les leçons que l'on reçoit sur ces matières dans les universités, sont merveilleusement propres à perfectionner un jeune homme d'esprit dans ces sciences, non moins utiles que pleines de charmes. Dans ces maisons d'éducation, on a sous la main tous les objets, tous les instrumens nécessaires en abondance, et les professeurs y sont pour la plupart des hommes qui, sous un extérieur simple et modeste, cachent un grand fonds de mérite.

Cependant, si un enfant a un goût particulier pour les mathématiques, il peut commencer de bonne heure à les cultiver ; il en faut dire autant de toute passion dominante pour une science quelconque. Dans le cours de l'étude des classes, il se trouve des momens favorables que l'on peut consacrer à la connoissance des mathématiques ; et je recommande, comme un ou-

- vrage excellent , le livre du docteur Wells sur cette matière ; il est destiné à l'usage des jeunes gens de famille. Il est très-bon pour mettre un enfant en état de faire un jour des progrès à l'université.
-

SECTION XIX.

De l'étude de l'histoire dans le cours de l'éducation à l'école.

LE but le plus important de l'éducation, est d'ouvrir l'esprit et de le préparer à recevoir toutes les connoissances en général, et particulièrement celles qui sont nécessaires dans la sphère pour laquelle il est destiné. La besogne de l'école est d'ébaucher, et non de finir. Ceux qui prétendent enseigner les différentes sortes de connoissances nécessaires, et, pendant le peu de tems qu'un enfant est à l'école, perfectionner son esprit autant qu'il en sera jamais susceptible, sont, aux yeux des gens sensés, des imposteurs et des empiriques. Tout le devoir des instituteurs est de montrer à leurs pupiles, les diverses avenues qui conduisent aux sciences, de guider leurs pas un petit espace de chemin, et de les mettre ainsi en état de marcher seuls quand ils seront en âge de maturité. Autant on peut choisir d'avenues, sans gêner les progrès d'un enfant, autant il faut en offrir à sa vue, et l'y introduire.

Il ne faut donc pas omettre l'histoire ; mais l'histoire est un champ vaste et étendu.

Je voudrois qu'un enfant n'en parcourut qu'une partie, de peur que sa longueur, et son immensité, ne l'effrayassent, et n'abbâtissent son courage. Son attention doit se borner aux points les plus frappans de l'histoire ancienne, et à l'histoire de son propre pays; à l'égard de l'histoire ancienne, il est vrai qu'il a tous les jours pour leçons des passages de plusieurs historiens originaux. Mais s'il apprend à connoître la langue, il est rare qu'il en retire de grands avantages pour la connoissance de l'histoire: en voici la raison; c'est qu'il n'en parcourt point une assez grande partie; qu'il n'en étudie que des morceaux détachés, ou qu'il met, entre la lecture d'un passage et celle d'un autre, un intervalle trop long, qui lui fait perdre le fil de la narration. Il s'attache moins au sujet qu'au style, et il ne peut faire autrement; car il explique Eutrope, Cornélius, Justin, César, dans un tems où il n'a de la langue qu'une connoissance très imparfaite, et où son objet principal est d'apprendre le sens des mots latins, pris séparément et combinés dans une pensée. L'histoire est le vrai, le seul moyen d'arriver à ce but.

La meilleure méthode pour lui donner une connoissance claire et distincte de l'histoire ancienne, est de lui mettre dans
les

les mains quelque histoire bien écrite, en anglais ; le premier et le second volume de la traduction de Rollin , sont très propres pour cet effet. Quelques livres choisis de Plutarque , l'histoire de Rome par demandes et par réponses , celle de la Grece et de Rome , par Goldsmith ; tous ces différens ouvrages donneront à un enfant autant de connoissance de l'histoire ancienne , qu'il est susceptible d'en recevoir à l'école , au milieu de ses autres occupations. Mais je voudrois qu'il en lut une grande partie , en forme d'amusement , pendant ses heures de loisir. Il est difficile de s'en occuper à l'école , sans apporter du retard à des études très importantes ; à des études qui ne peuvent être , comme l'histoire , remises à un âge plus mûr.

Je recommande sur-tout une attention particulière à l'histoire grecque et romaine ; c'est une connoissance , non-seulement nécessaire et agréable , mais capable d'inspirer des sentimens nobles , mâles et généreux. Celui qui , de bonne heure , apprend à étudier et à respecter les caractères des sages , des héros , des hommes d'états et des philosophes , qui ornent les annales de la Grece et de Rome , s'enrichit nécessairement de leurs sentimens purs et sublimes. Il sent naître en lui-même une portion de ce gé-

néreux enthousiasme, qui enflammoit les cœurs, et dirigeoit la conduite de ces hommes, le bonheur et la gloire du genre humain.

Un écolier qui s'occupe du latin et du grec, ne doit pas ignorer les annales de son propre pays. Car alors il paroîtroit inférieur, aux yeux du commun des observateurs, à un grand nombre d'enfans dont l'éducation, sous les autres rapports, a été très bornée. Elles sont, par elles-mêmes, de nature à le dédommager amplement de son attention. L'étude particulière n'en est point, il est vrai, indispensable; elle peut fort bien être renvoyée à un âge plus avancé; mais une connoissance préliminaire est une chose desirable à l'école. Je ne connois point, pour cet effet, de meilleurs livres que ceux qui sont déjà adoptés dans les écoles; ils sont par demandes et par réponses, et ornés d'un grand nombre de figures.

Il faut aussi choisir une biographie anglaise; ce genre d'ouvrage est plus amusant, et peut-être plus utile qu'une longue histoire politique. Je ne connois pas de livre biographique, qui soit particulièrement destiné à l'usage des écoles. C'est, je crois, un ouvrage que nous avons à desirer; il en faudroit un écrit avec intelligence, et contenant en

grande partie, et non en totalité, les vies des savans.

Une connoissance de la fable, ou de la mythologie, est une chose absolument nécessaire dans le cours des études. Je ne recommande point le panthéon de Took; quoique ce livre soit très savant, quoiqu'il ait été généralement adopté pendant long-tems, il ne convient nullement à des enfans; il renferme une foule d'idées et d'expressions capables de corrompre également, et les mœurs et le goût des jeunes gens. Je lui substituerois l'abrégé de Spence Polymetes. Les particularités qu'il renferme ne sont point en aussi grand nombre, il est vrai, mais elles sont suffisantes, et le style en est brillant et délicat. L'histoire du Docteur King sur les dieux du Paganisme, est un ouvrage utile en lui-même; mais je n'approuve nullement la méthode de donner beaucoup de tems à de tels sujets. Le petit traité de Juventius est merveilleusement convenable à cet objet. Cette branche de connoissance est assurément nécessaire pour jetter du jour sur les anciens; mais je ne voudrois pas qu'on portât cette étude au-delà de ce qui est rigoureusement indispensable.

Un peu de chronologie est d'une haute utilité; c'est nécessairement une étude pé-

nible et rebutante. Il suffit pour un enfant d'en avoir d'abord une idée générale, et de connoître un petit nombre d'ères d'époques remarquables. Les tables chronologiques sont très multipliées, et en général elles sont assez correctes. On peut les consulter avec la même facilité qu'un almanach.

Chargé de l'éducation d'un enfant, l'expérience m'a appris que les abrégés suffisent à cet âge, pour servir d'introduction à l'histoire, à la mythologie, et à la chronologie. Quant à l'écolier déjà avancé dans les études, si j'osois donner mon avis, je lui conseillerois de choisir des traités longs et originaux. J'en pourrois citer un grand nombre dans notre propre langue, et dans plusieurs langues modernes. Mais la voix de la renommée et le propre jugement de l'étudiant, suffisent pour le diriger dans ce choix.

SECTION XX.

*Sur l'utilité d'apprendre à parler et à lire
comme il faut, et de réciter des morceaux
d'auteurs.*

ON s'est plaint long-tems et avec raison, que des hommes infiniment respectables par leurs talens, par leur mérite littéraire, fussent hors d'état de faire valoir leurs connoissances d'une manière vraiment utile, et pour eux mêmes, et pour les autres, et cela par défaut d'éloquence, ou par quelque vice dans la manière de s'exprimer.

C'est donc un point très important dans l'éducation, d'apprendre aux enfans à bien parler. Pour un enfant destiné à la chaire ou au barreau, la chose est absolument nécessaire. S'il n'est destiné pour aucune profession particulière, une prononciation claire et assurée est un talent nullement à mépriser. Une partie du tems que l'on passe à l'école, doit toujours être consacrée à cette acquisition aussi utile qu'agréable.

Examinons maintenant quel est le moyen

le plus propre pour l'obtenir. Je ne parlerai point des méthodes qui me paroissent mauvaises et incapables de produire de bons effets ; mais je prescrirai celles que je crois être les plus utiles au but que l'on se propose.

A l'âge de treize ans , pourvû qu'un enfant soit assez avancé dans ses classes , et en état de donner du tems et de l'attention à d'autres objets , il doit s'occuper de l'art de la parole. On a beaucoup écrit sur ce sujet ; il existe beaucoup de règles que l'on propose d'ordinaire à un écolier , comme pour servir de préparation à cette étude : mais , s'il faut absolument en faire usage , je conseille de ne le faire que lorsqu'il se sera , pendant quelque tems , occupé de ce genre d'exercice. Le bon sens , le goût naturel , une oreille juste , les organes de la langue bien formés , joignez à cela les conseils d'un maître judicieux et instruit , toutes ces ressources suffiront pour conduire au but qu'on se propose , sans le secours de ces règles arides et rebutantes qui demandent une attention pénible ; règles qui souvent prêtent l'apparence de la difficulté , à des choses qui par elles-mêmes sont faciles et amusantes.

Une fois par semaine , je voudrois donc que les élèves de l'âge , et avec les qualités

mentionnées ci-dessus, récitassent. en présence de tous les autres enfans de l'école, assemblés en forme d'auditoire, quelques passages fameux de Démosthène, de Platon, d'Homère, de Cicéron, de Tite-Live, de Virgile, de Milton, de Shakespearé, de Pope ou d'Adisson. Je conseille sur-tout de s'attacher scrupuleusement à ces écrivains originaux, ou du moins à ceux d'entre leurs successeurs dont la réputation est bien établie. Telle est la ligne de démarcation que je propose ; je n'admettrois absolument que ces auteurs ; ils réunissent tout ce que l'on peut désirer, et pour former le goût, et pour fournir des sujets propres à s'exercer dans le talent de la parole. Quand on met, entre les mains des jeunes élèves, des auteurs médiocres et obscurs, pour leur servir de modèles, il est à craindre que leur goût ne se gâte. Je sais qu'outre les auteurs que j'ai cités, il en existe beaucoup d'autres qui ont réellement un grand mérite. La lecture, à une époque plus reculée, peut en être très utile et très amusante ; mais je voudrois que l'attention de l'enfant, qui étudie l'art de la parole, se bornât aux auteurs ou grecs, ou latins, ou anglais, dont les ouvrages sont rangés parmi les livres classiques, ou du moins méritent de l'être ;

sur-tout lorsqu'il s'agit d'en apprendre des morceaux par cœur, comme dans le cas actuel. Je dois dire en passant, que, de savoir par mémoire les plus beaux passages des plus célèbres auteurs, est un avantage considérable, une très grande ressource pour celui qui étudie l'art de la parole.

Le premier objet dont il faut s'occuper, est d'accoutumer l'écolier à parler posément et d'une manière distincte. La plupart des enfans ont l'habitude d'articuler les mots avec précipitation et sans appuyer dessus. Tant qu'ils ont ce défaut, il ne faut pas espérer d'eux aucuns succès dans l'élocution. La pureté est à la prononciation, ce que la clarté est au style. Sans la première, l'élocution ne peut avoir de charmes, et sans la clarté, il ne peut y avoir de beauté dans le style. Il faut donc consacrer quelques mois pour obtenir ce premier point, ce point important, une prononciation posée et distincte. C'est un avantage précieux par lui-même. Un des meilleurs moyens que j'aie trouvé pour parvenir à ce but, est que l'instituteur fasse aller sa main comme le conducteur d'un orchestre, qui marque les tems de la musique ; qu'il désigne les pauses de l'élève, et la marche plus lente ou plus prompte de

sa prononciation. J'ai trouvé aussi, et c'est une remarque que d'autres ont pu faire aussi bien que moi, qu'il est à propos d'exiger dans cet exercice que toutes les syllabes, mais spécialement la dernière, frappe l'oreille d'une manière distincte et particulière. Les enfans sont sujets à glisser sur la dernière syllabe ; il ne faut pas cependant qu'il appuyent dessus trop long-tems. Il faut bien prendre garde que cette manière lente et distincte ne dégénère et pesanteur ; c'est une chose très rare à la vérité ; les enfans d'esprit ont en général trop de volubilité ; ils ont plus besoin de la bride que de l'éperon. Durant cet exercice, il faut relever avec soin et corriger toute monotonie, toute intonation désagréable quelle qu'elle soit. Car si on laisse prendre racine à ces défauts, il est très-difficile de les extirper ; et on ne sauroit exprimer combien il est ridicule et fastidieux, l'accens des enfans qui ont appris à lire de maîtres peu habiles, sans s'être corrigés depuis de leurs imperfections.

Quand un enfant est parvenu à prononcer les mots posément et d'une manière distincte, quand il a réformé ses intonations désagréables, l'objet de son attention doit être de s'exprimer avec graces. Ici je ne puis m'empêcher de remarquer que j'ai

vu peu d'enfans qui s'exprimassent d'une manière vraiment satisfaisante , quoique cependant ils eussent reçu des leçons sur ce sujet. Leurs maîtres leur avoient presque généralement appris un genre de prononciation hardi , affecté et théâtral ; ils avoient préféré une diction bruyante et déclamatoire , à un style de prononciation égal , naturel , facile , distinct et sagement cadencé. Qu'est-il résulté de là ? ils ont excité le rire et la pitié des hommes de goût.

La modestie, quoiqu'en disent des parens peu sages et peu judicieux , est la qualité qui sied le mieux à un enfant. Quand il parle en public , c'est la plus belle figure de rhétorique qu'il puisse employer. Les meilleurs auteurs qui ont écrit sur la rhétorique , ont prescrit un air modeste , même dans les hommes. Il n'est donc pas étonnant que le manque de cette qualité , (or , elle est absolument incompatible avec le geste , avec le ton théâtral) déplaie souverainement dans un enfant. Des transports furieux , une intonation violente révoltent à cet âge , à moins qu'il ne joue une pièce de théâtre. Mais comme on n'envoie guères les enfans à l'école pour les préparer à l'état de comédien , le genre théâtral doit , à mon avis , être banni des écoles. C'est le genre classique , pour ainsi dire ,

qu'il faut adopter dans tous les séminaires, consacrés à l'étude des anciens. En effet, si la littérature ancienne y est cultivée et étudiée avec succès, le goût ancien doit aussi prévaloir. Il ne faut donc pas, dans une école consacrée à ce genre de littérature, apprendre et encourager un genre d'élocution, qui ne plairoit point à une assemblée d'Athéniens.

Je pense que la plupart des maîtres insistent trop sur le geste. Beaucoup de déclamation exige un degré de confiance et de hardiesse qui ne sied point à un enfant. Cependant, sans cette hardiesse, la déclamation paroît gauche et pesante ; et si elle est pesante, la prononciation la plus brillante, le plus beau débit, paroissent ridicules. J'ai assisté plusieurs fois à des assemblées publiques où des enfans s'exerçoient au talent de la parole ; et jamais je n'en ai remarqué plus d'un ou de deux qui employassent les gestes sans s'exposer aux rires des spectateurs. Quelques personnes, par bonté, ne témoignent point le déplaisir qu'elles éprouvoient, mais il perçoit dans les autres. Si quelques-uns paroissent y applaudir, ce n'étoient que des gens peu instruits.

Il est d'usage, dans plusieurs écoles, de jouer des pièces anglaises. Il est possible que cet exercice soit de quelque utilité pour

la prononciation ; mais il renferme beaucoup d'inconvéniens. Les divers préparatifs qu'il exige , et les répétitions , consomment une grande partie du tems qui doit être employé à l'étude de la grammaire et des auteurs classiques ; et la perte du tems n'est pas le seul mal qu'il en résulte. L'attention de l'enfant se captive exclusivement sur un exercice qu'il doit remplir en présence d'une assemblée nombreuse. L'espérance des applaudissemens , le soin de son costume , l'embellissement du théâtre , tout conspire à fixer son attention , et à lui inspirer du dégoût pour sa grammaire et pour ses livres. Je ne sais pas si les mœurs n'ont pas quelque chose à craindre de plusieurs circonstances inévitables dans la représentation. Une déclamation théâtrale est rarement applaudie par des gens de goût ; il y a peut-être quelque utilité à jouer des pièces de Térence ou de Sophocle ; mais je doute qu'un enfant devienne plus habile qu'un histrion de grenier ; rarement le jeu d'un enfant vaut celui d'un malheureux comédien ambulant.

Il n'est point à désirer qu'il contracte la passion et l'habitude de la déclamation , pour l'étude de laquelle il faut fréquenter les clubs et les sociétés bruyantes. Si l'on en croit l'opinion publique , ou ne rapporte

guères de ces écoles qu'un coeur fourbe ; qu'un esprit d'insubordination ; car on ne peut pas supposer dans des associations aussi mal assorties , une grande pureté d'expression , de sentimens , ni de prononciation.

Après avoir condamné le style hardi , pompeux et déclamatoire , je dois expliquer ce que j'entends par le style classique ; j'entends une prononciation claire , distincte , noble , élégante , mais sans affectation. J'avoue qu'il est rare de voir toutes ces qualités réunies ; mais je suis sûr qu'une pareille prononciation doit plaire , doit charmer les spectateurs les plus difficiles. Un geste hardi et une voix forte paroissent souvent , à des auditeurs vulgaires et peu instruits , d'une éloquence bien plus vraie que la diction douce et séduisante d'un Athénien.

Le talent de la parole dépend beaucoup plus des qualités physiques que de celles de l'esprit. Quelque jugement , quelques connoissances qu'un enfant ait acquises , si la nature ne l'a pas formé avec les organes de la langue bien déliés , si elle ne l'a pas doué d'un physique robuste et de poumons vigoureux , rarement il deviendra un orateur distingué. Cependant l'art et les soins ont leur utilité ; et , comme je

J'ai déjà dit, une prononciation tranquille et claire est d'une grande ressource.

Pour devenir un orateur distingué, il ne suffit pas d'avoir les organes de la langue bien conformés. Il faut avoir reçu de la nature une sensibilité exquise. Cette qualité, cultivée avec soin par un maître, qui lui-même possède cette sensibilité, cette perfection d'organe, produira infailliblement ce talent sublime et précieux dont les charmes séduisent, entraînent l'univers entier, et qui ont produit plusieurs grands événemens, qui font époque dans les annales du monde.

Avant de finir cette section, je conseillerai sérieusement à tous ceux qui sont appelés à un ministère public, et destinés à enseigner à leurs semblables les grandes vérités de la morale et de la religion, de donner, dans leur jeunesse, une grande attention à l'art de la parole. La privation de ce talent jette dans le mépris les ministres de la religion, quelque bonne éducation qu'ils aient reçue; elle les ravalé à la classe du peuple, de ces êtres, qui, faute d'autres moyens de s'instruire, sont forcés d'avoir recours aux leçons de la chaire. L'art de la parole a été d'une grande ressource aux sectaires ou gens qui avoient reçu une éducation vicieuse;

ils n'épargnent aucune peine pour acquérir cette force d'éloquence victorieuse et entraînante , qui meut puissamment l'ame des dévots. Il en résulte un effet bien triste , mais naturel. Les temples sont méprisés , et les églises désertes.

Si l'on desiré avoir quelques livres , propres à diriger dans l'étude de cet art , les plus utiles , les plus généralement adoptés , sont ceux de Burgh et d'Enfield. On trouve de bons morceaux dans *l'art de la lecture* , par M. *Sheridan*. Mais ces ouvrages sont d'une foible ressource , sans le secours d'un maître judicieux , et sans des talens et un goût naturel pour l'élocution.

SECTION XXI

Sur le goût.

Il n'entre point dans mon plan d'entamer une discussion métaphysique sur les dispositions particulières de l'esprit , qui produisent cette qualité que l'on appelle bon goût. Tout mon devoir se borne à désigner , autant qu'il est en moi , les méthodes les plus propres à le faire germer dans l'esprit des jeunes gens.

Le goût est sans contredit une chose très-désirable en elle-même ; mais ce qui en augmente encore le prix , c'est lorsqu'il a de l'influence sur les vertus morales. Cette faculté délicate , qui est affectée délicieusement par tout ce qui est beau et sublime , et qui ressent une aversion soudaine pour tout ce qui est défectueux , doit éprouver souvent les mêmes sensations dans le cours de la vie humaine ; et l'on peut , je crois , remarquer que les personnes qui possèdent un goût vraiment délicat , sont d'ordinaires humaines , franches , loyales et généreuses.

Lire sans goût , c'est parcourir une belle et fertile contrée , sans remarquer la richesse et la variété du site. Un tel voyage cause plus

plus de fatigue que de plaisir. Les auteurs classiques sont de vrais modèles de goût ; les lire, sans en goûter la beauté , c'est perdre son tems. J'en ai cependant connu beaucoup qui lisoient Virgile avec facilité, sans éprouver d'autre plaisir que celui que produisoit la série des événemens. Le fond historique avoit pour eux des charmes , mais le style et les pensées , leur délicatesse et leur sublimité , n'excitoient point leur admiration.

Comment expliquer ce phénomène ? Cette qualité précieuse peut-elle être le fruit de l'art , ou, comme les plus belles facultés de l'esprit humain , doit-elle absolument tirer son origine de la nature ? Je suis de l'avis d'un grand nombre de personnes , qui pensent que tous les hommes , qui ne sont pas sensiblement dépourvus d'intelligence, ont reçu de la nature une portion de discernement susceptible d'accroissement et d'étendue. L'étude et l'instruction ne sont pas inutiles. Ceux même qui ont reçu de la nature cette sagacité exquise , qui nous rend sensibles aux beautés et aux défauts d'un ouvrage , éprouvent que leur goût s'aggrandit et se perfectionne par la culture. Un enfant, né avec un grand fond de sagacité et de jugement , qui , par quelques circonstances malheureuses , se trouveroit

condamné, dans sa jeunesse, à de mauvais modèles, à des maîtres de peu de goût, parviendrait rarement à ce degré de perfection, pour lequel la nature l'avoit fait naître. Ainsi, l'art et les soins, non-seulement sont utiles, mais même nécessaires.

Je ne donnerai qu'une règle générale, qui se présente naturellement, et qui a moins besoin d'être désignée que d'être scrupuleusement suivie. La voici : depuis l'âge de neuf ou dix ans, un enfant ne doit lire, à l'exception des livres de piété, aucun ouvrage anglais, français, grec ou latin, qui ne soit généralement reconnu pour être écrit d'une manière épurée, et dans le goût des auteurs classiques. C'est là le moment de recommander une obéissance rigoureuse à cette loi ; car toutes personnes qui vivent au milieu des enfans, savent combien ils ont de penchant pour les mauvais livres. Ils font peu d'attention au genre et au style de l'ouvrage, pourvu qu'il intéresse et satisfasse leur curiosité. Dans l'enfance, le goût au moral, comme au physique, se porte naturellement vers le genre de nourriture qui est le plus contraire, et d'où il résulte plutôt de la maigreur que de l'embonpoint. Mais lorsque, pendant dix ans, dans l'époque où les impressions sont plus faciles à recevoir, un enfant n'a sous les

yeux que les meilleurs modèles, il doit se faire une idée de la beauté, et apprendre à l'admirer. Il lui est bien plus aisé cependant d'arriver à ce but, quand il a un maître qui lui-même sent tout le prix et le mérite de ce qu'il lui fait lire, et qui possède le talent de les lui peindre sous des couleurs vives et séduisantes. Quand même il n'aurait pas un jugement bien délicat, si l'enfant a de la vivacité et de la pénétration, il peut souvent atteindre le même but; car les beautés des auteurs classiques sont telles, qu'elles vont au devant des sensations, et savent trouver le chemin de l'ame. Il faut donc bien les sentir, et les avoir constamment sous les yeux, si l'on veut avoir un goût bien perfectionné.

Quelquefois les enfans, par effervescence d'imagination, aussi bien que par défaut de jugement, admirent avec trop d'enthousiasme le style fleuri d'un ouvrage. En voulant l'imiter, ils tombent d'ordinaire dans le gigantesque et dans le boursoufflé. Toutes les fois qu'on apperçoit ce défaut dans un de leurs devoirs, soit en prose, soit en vers, il faut, s'il est possible, leur lire quelque morceau sur le même sujet, tiré des oeuvres d'un Pope, d'un Adisson, ou de quelque autre écrivain justement admiré. Par le contraste de leur propre style avec celui

de ces auteurs , ils en sentiront bientôt tout le ridicule , toute la difformité. Mais il faut bien prendre garde , dans ce cas , de décourager un enfant ; car il ne pêche que par une redondance de génie. Un enfant lourd et pesant ne peut donner dans cette vicieuse élévation.

Qu'un enfant s'attache donc à une simplicité noble et touchante , mais symétrique , mais châtiée. Qu'il sache que le faux-brillant , que les vaines parures peuvent bien , pour un moment , captiver l'admiration de gens superficiels ; mais que la beauté solide et durable est fondée sur la vérité et la nature.

Le mauvais goût et l'affectation couvrent de ridicule celui qui en est entaché ; ils assurent sa ruine. Mais le bon goût , qui est le résultat d'une sagacité exquise , et d'un esprit cultivé , est la source de mille jouissances inconnues au vulgaire ; il donne un beau poli , et le dernier lustre à l'entendement humain. L'étude , sans le goût , est souvent un fardeau pénible ; avec le goût , elle fait éprouver un bonheur auquel la fortune bisarres ne sauroit porter atteinte , et qui est bien supérieur aux jouissances ordinaires des hommes.

SECTION XXII.

De l'étude de la poésie en général.

BEAUCOUP de parens regardent comme un malheur que leurs enfans aient un penchant naturel pour la poésie; ils croient que cette passion les détournera de toute occupation sérieuse, et les rendra le jouet des illusions de l'imagination. S'ils les destinent à un emploi laborieux ou au commerce, leur opinion et leurs craintes sont sans contredit bien fondées; mais aussi un enfant qui a du penchant et du talent pour la poésie, ne doit-il pas être jetté dans ce genre de vie, à moins que des circonstances particulières de convenance, ou d'avantage réel, n'en fassent une nécessité. Il faut lui faire embrasser un état où son goût et son génie puissent se déployer, et fixer sur lui les regards de l'admiration, ou du moins lui faire goûter les plaisirs les plus purs.

L'enfant qui est destiné pour une grande fortune, à laquelle ses amis sont jaloux qu'il fasse honneur, et celui qui est pour remplir une fonction quelconque, doivent également cultiver avec soin leurs talens

poétiques , si réellement la nature les a favorisés de ce côté. Quoiqu'il ne doive jamais tenir un rang bien distingué parmi les poètes , cependant cette étude , ce travail , dont il s'occupe durant le tems qu'il passe à l'école , lui forme , lui polit l'esprit , et le porte naturellement à donner une attention sérieuse aux beautés des poètes anciens ; ce ne sera point pour lui une tâche pénible. Cette étude sera ses plus chères délices.

Mais la méthode qui est adoptée dans quelques écoles , pour l'étude de la poésie , est certainement absurde et incapable de produire de bons effets. On y est dans l'usage de mettre entre les mains des enfans quelque traité superficiel , intitulé : l'Art de la Poésie. Ils se perdent dans les règles qu'ils entendent à peine , et qui leur présentent une suite d'idées stériles et fastidieuses , qui , si elles ne leur inspirent point un dégoût absolu pour ce genre de science , lui font consumer leur tems et leur attention à une étude purement inutile. Quels progrès peut-on espérer d'un génie naissant , dirigé par des mentors , tels que Bysh et Gildon ?

La méthode la plus utile , la plus avantageuse , la voici : qu'un maître , instruit et judicieux , choisisse de beaux passages des poètes les plus estimés , et qu'il com-

mence par les lire avec l'élève. Après cette instruction préliminaire , qui n'a pas besoin d'être continuée long-tems, il lui donnera les oeuvres de Milton , de Shakespeare , et de Pope. La lecture de ces auteurs lui fera faire plus de progrès que le maître le plus éclairé , et les préceptes les plus sages. Il n'a d'autre marche à suivre , que de borner , pendant un temps considérable , son attention à ces grands poètes. La raison pour laquelle je recommande l'étude exclusive de ces auteurs originaux , c'est que je suis convaincu que beaucoup de jeunes gens , d'un génie vraiment rare , se sont gâtés par la lecture de vaines et frivoles compositions , qui fourmillent dans un grand nombre de nos mélanges de littérature moderne.

Les poètes médiocres ne doivent point être lus , que le jugement ne soit entièrement formé. Il en est des lettres comme de la conduite de la vie ; les jeunes gens sont naturellement portés à copier les plus mauvais modèles. Il faut mettre sous les yeux du génie qui imite , ce qu'il y a de plus parfait en tout genre , et tirer le voile sur les objets défectueux.

SECTION XXIII.

*Il faut inspirer aux enfans l'amour des sciences,
et l'ambition de devenir hommes de lettres.*

LES hommes qui ont porté fort loin leurs connoissances dans un art, ou dans une profession quelconque, ont dû le plus souvent leur célébrité à une espèce d'enthousiasme qui a soutenu leurs efforts. Au milieu des vicissitudes du tems et de la fortune, ils n'ont jamais perdu de vue leur objet principal. Telle est la condition des choses humaines. Rarement on acquiert un talent supérieur, si l'on ne se sent une passion naturelle pour l'étude à laquelle on s'applique, et si l'on n'y consacre des soins longs et pénibles. On rencontre souvent dans le monde littéraire, des talens tout-à-fait rares, qui ne paroissent pas être le fruit d'une grande application ; mais ces exemples n'existent pas tous réellement, comme on se plaît à le répandre. Qui peut savoir à quel degré l'esprit d'un autre est occupé ? tel écrivain, par exemple, ne se tient pas renfermé dans la solitude de sa bibliothèque ; mais il paroît prendre part aux

affaires publiques et aux plaisirs du monde, tandis qu'il travaille à composer un ouvrage savant et profond. Nous le voyons, il est vrai, au milieu des sociétés ; mais nous ne voyons pas à quel point son esprit est occupé. Toutes ses facultés sont concentrées sur l'objet de son choix ; et tandis qu'il paroît oisif, il étudie réellement plus que celui qui lit toujours sans rien imaginer. D'autres, pour éviter la réputation de travailleurs, consacrent la nuit à l'étude, et le jour à la dissipation.

Une chose que l'on ne peut contester, c'est que nous réussissons beaucoup mieux dans les études qui sont de notre goût. Un pere, un instituteur doit s'attacher principalement à préparer l'esprit d'un enfant, et à l'amener au point de ne pas séparer ses plaisirs, sa gloire, son avantage, de l'étude de l'objet qui doit l'occuper toute la vie ; et ce but, il n'est pas difficile de l'atteindre, si la personne chargée de l'éducation du jeune élève, lui présente l'objet sous un beau point de vue, et si, en même tems, il veille avec le plus grand soin, à ce que l'impression qu'il lui a fait recevoir, ne soit pas effacée, par la fréquentation des domestiques, ou d'autres gens sans éducation. Un enfant doit soutenir le caractère d'un étudiant instruit et bien né, quelques

soient ses rapports dans la société. Que jamais l'idée de ses livres, n'entraîne celle d'un travail désagréable, qu'il se les représente comme une source d'amusement, d'avantages, de gloire et de jouissances. Il faut l'avouer, on a besoin de beaucoup de jugement et de prudence, d'une grande connoissance du coeur humain, d'une vigilance infatigable, d'une patience à toute épreuve, et d'un talent particulier, pour diriger l'esprit d'un enfant, à cette époque délicate, où les idées commencent à se lier avec le sentiment. Cette réunion de qualités précieuses est trop rare, pour qu'il soit aisé de la rencontrer souvent. L'enfant se forme donc des idées fausses, et un gouverneur n'est bientôt plus occupé qu'à remédier à des inconvéniens auxquels il n'avoit su parer.

A l'âge de dix ou douze ans, la besogne doit être plus aisée. L'esprit alors n'est pas purement passif, l'enfant peut se coaliser en quelque sorte avec son gouverneur, pour rejeter, d'après les lois du jugement, toutes les idées fausses et mal conçues, et pour accueillir celles qui méritent de l'être. Alors, je voudrois qu'on imprimât dans son esprit toutes les idées capables de lui faire aimer et estimer les sciences.

D'abord que ses foibles progrès soient pour lui la plus grande jouissance. Quand

il a bien fait, qu'il soit fêté et récompensé non-seulement par son tuteur ou son maître, mais pour tous ceux qui ont quelque rapport avec lui ; par sa mere, par ses soeurs, par toute sa famille ; si la nature l'a rendu sensible aux éloges, aux applaudissemens, la besogne est à moitié faite. Que le pere se réjouisse, il n'a d'autre soin à avoir, que de distribuer à propos les récompenses. Le jeune coeur de l'élève, tressaille et brûle de la recevoir ; pour la mériter, il tend tous les ressorts de ses facultés.

Les conversations que l'on tient en sa présence, doivent rouler communément sur les hommes savans les plus célèbres. Il faut ne les citer qu'avec le plus profond respect. Leurs imperfections, les calomnies que l'envie s'est plu à inventer contre eux, et qui sont indignes de leur mérite, doivent être passées sous silence. D'un autre côté, il faut témoigner un profond mépris, ou du moins de l'indifférence, de la froideur pour ces esprits forts, et pour ces philosophes qui ne manquent point d'admirateurs, malgré leur ignorance, malgré la fausseté de leur jugement, et leur caractère immoral. Ce sont les conversations familières, et non pas seulement des regies et des principes, qui doivent apprendre à un enfant à regarder la grandeur de l'esprit, comme la

seule vraie grandeur, et les connoissances comme le plus bel ornement, et le trésor le plus précieux. Non seulement le pere de l'enfant, mais toutes les femmes de la famille, pourvu qu'elles aient de l'esprit, peuvent concourir à graver, dans son esprit, une haute idée des sciences; il n'arrive que trop souvent que, sans le vouloir, elles détruisent tout le fruit des peines d'un instituteur vigilant et zélé. La passion pour le jeu, pour la parure, pour la mode, en un mot pour tous les spectacles, dont les personnes engagées dans le monde ne peuvent aisément éviter d'être témoins, non-seulement étouffe dans l'esprit d'un enfant toutes les idées saines, toutes les semences de vertu qui y avoient germées, mais souvent elle en rend la culture tout-à-fait impossible et infrustrueuse. Si l'idée du beau, de la louange, du bonheur se joint dans un enfant à celle de la vanité, ce vice le suivra dans le monde.

Un autre moyen excellent d'inspirer aux enfans l'ambition d'exceller dans les lettres, est de les accoutumer à lire la biographie. Il n'est pas besoin de dire que, pour le but qu'on se propose, il faut choisir les vies des hommes savans. Les vies de nos écrivains fameux de toutes les classes, poètes, théologiens, historiens, seront souvent dans

leurs mains. Les éloges qui leur y sont donnés, et qu'ils méritent, allument dans le coeur d'un enfant un desir ardent de marcher sur leurs traces.

Si l'on peut procurer de bonne heure à un enfant, la connoissance de quelqu'homme de lettres célèbre, cette société contribuera beaucoup à échauffer, et à soutenir son émulation. Il apprendroit à apprécier l'honneur d'une telle compagnie, et à regarder comme une distinction peu commune, l'intérêt qu'un tel personnage prendroit à lui. A la renaissance des lettres, il est étonnant avec quel empressement les jeunes étudians recherchoient jusqu'à la vue d'un homme d'un grand savoir. Du plus loin qu'ils l'appercevoient, ils se précipitoient dans la foule, pour se trouver à sa rencontre ; et le plaisir qu'ils éprouvoient, étoit vraiment digne d'envie. Que résulloit-il delà ? le jeune homme appliqué à l'étude des sciences, s'y livroit avec une ardeur, avec une persévérance qui font l'étonnement de notre siècle, du siècle de la mollesse et de l'oisiveté. C'étoit le respect et la considération dont jouissoient les hommes d'un profond savoir, qui allumoient et répandoient la noble passion des lettres, et produisoient des effets surprenans. Si ce respect et ces égards ne sont prodigués qu'au rang et à l'o-

pulence, quelque soit d'ailleurs l'ignorance et la nullité de ceux qui les possèdent, il n'est pas étonnant de voir languir l'étude des lettres et des beaux arts. Lorsque les honneurs sont accaparés par le noble ignorant, lorsque les charges de magistrature sont des biens héréditaires, affectés à certaines familles, il n'est pas possible de recommander une étude laborieuse et suivie des lettres et des sciences, uniquement pour leurs propres charmes. Quelques grands qu'ils soient, ils ne peuvent être utiles qu'à un petit nombre d'hommes, si on les compare à la masse du monde.

Quand une fois on a atteint le point important, celui d'inspirer à son élève l'amour des lettres, et le désir de s'y faire une réputation, ses progrès sont assurés. Il marchera seule dans la route qu'on lui a indiqué, y trouvât-il des obstacles; mais soutenu par des encouragemens, par des secours, et par toutes sortes de facilités, il ne peut guères manquer de s'élever à un point que peu de personnes atteignent, à un mérite distingué.

SECTION XXIV.

De la nécessité du travail , même pour le génie.

DEPUIS la renaissance des lettres, jusqu'à nos jours , le travail et l'esprit ont enfanté tout ce qui peut être imaginé pour faciliter l'étude des sciences. Mais, malgré toutes les introductions , les abrégés , les traductions, les notes et les interprétations, je puis affirmer à l'étudiant que le travail, mais un travail long et constant, est absolument nécessaire pour assurer des succès solides et distingués. Un mérite superficiel peut s'acquérir, sans grands frais de tems et de peine ; mais un mérite superficiel ne procure ni honneur, ni avantage, ni jouissances.

Un père judicieux et libéral, donne à son enfant la meilleure école possible, les meilleurs maîtres , les meilleurs livres ; d'après ces avantages seuls, il se croit en droit d'espérer de lui des progrès extraordinaires ; mais tout cela est extérieur et étranger à lui. L'esprit d'un enfant doit contracter l'habitude de se plier au travail ;

quelquefois à un travail pénible. L'étudiant pauvre et solitaire , qui n'a jamais joui d'aucuns de ces avantages , ou que d'une manière étroite et resserrée , pour ainsi dire , parviendra , par sa propre application , à se faire un mérite , de la réputation et de la fortune , tandis que l'élève mou et paresseux , à qui on a appris à se reposer sur les secours que procure l'opulence , tombera dans la nullité. Son esprit s'accoutume à l'oisiveté ; l'oisiveté produit l'imbécillité et la sottise. Je le répète ; l'objet principal est d'acoutumer un enfant à travailler par lui-même , à réfléchir long-tems et avec patience sur le même objet , et à composer sur toutes sortes de sujets , tant en prose qu'en vers. Il doit apprendre non-seulement à supporter , mais à chercher la solitude , quand elle est nécessaire. S'il s'accoutume de bonne heure à tous ces exercices , ils deviendront pour lui une source de plaisirs ; car les sensations les plus délicieuses , sont liées naturellement aux efforts , aux travaux de l'esprit.

Mais cette application , telle que je la demande , est-elle nécessaire au génie ? L'idée qu'elle n'est point nécessaire , produit les plus grands inconvéniens. Souvent on porte un faux jugement , en prononçant que tel est ou n'est pas doué par la nature
de

de cette qualité sublime. Un enfant qui a de la vivacité et du babil, passe souvent, dans l'esprit de ses parens, pour être un génie. On lui pardonne sa paresse, parce que c'est un génie, et qu'un génie n'a pas besoin d'application. Mais il arrive d'ordinaire que ces enfans, qui ont tant de babil, tant de vivacité, se trouvent n'être rien moins que des prodiges. Cette légèreté provient d'un défaut de cette sensibilité, de cette réflexion, qui, tout-à-la-fois, produisent la circonspection et constituent le génie. Il faut l'exercer, le plier au travail; car sans lui, la légèreté de son esprit et son défaut de raisonnement, l'empêcheront de faire jamais aucuns progrès solides et précieux. Les parens et les maîtres doivent bien se garder de le dispenser d'application, par l'idée qu'il possède un génie suffisant pour suppléer à ce défaut. Tous les hommes sont sujets à se tromper, en prononçant sur les talens naturels à un âge aussi tendre; mais les parens beaucoup plus que les autres, parce que la tendresse tient un bandeau étendu sur leurs yeux. Aucune raison ne doit donc les excuser d'un défaut d'application; si l'enfant a du génie, elle le perfectionnera, elle l'embellira; s'il n'en a pas, il est reconnu qu'elle est nécessaire pour suppléer à ce défaut. Ces pro-

diges de génie, qui n'ont pas besoin d'instructions, sont rarement des phénomènes. Nous lisons, nous entendons dire qu'il en existe; mais peu de nous en ont vu et connu. Qu'est-ce que le génie, sans les connoissances? Un homme naquit-il jamais avec des connoissances? Un homme, il est vrai, naît avec des meilleures dispositions qu'un autre, pour recevoir et conserver les idées qu'on lui imprime; mais ces idées qu'il reçoit avec facilité, il faut que son esprit les recueille, les sépare, et les arrange; et je suis persuadé que tel génie qui, aux yeux des observateurs vulgaires, paroît être tout-à-fait oisieux, est souvent très-actif, et très-laborieux.

Je recommande donc, comme une chose rigoureusement nécessaire, une application sérieuse et suivie. C'est de-là que dépendent tous les avantages de la science. D'ailleurs, le temps d'un enfant, d'un jeune homme, peut-il être mieux employé? Il ne peut l'être d'une manière plus agréable. En effet, je suis persuadé que le travail, en faisant passer sous les yeux une suite non interrompue d'objets différens, et en bannissant l'ennui de l'oisiveté, sème des fleurs sur toutes les époques de la vie, et principalement sur la saison brûlante de

la jeunesse. Il ne peut l'être d'une manière plus innocente : car les sciences ont un rapport naturel avec la vertu ; et ceux dont le temps est bien rempli, échappent à beaucoup de vices à beaucoup de maux. Il ne peut l'être plus utilement ; car celui qui meuble et enrichit son esprit de pensées, qui perfectionne les qualités qu'il a reçues de la nature, se dispose à devenir un membre utile dans la société, quelque soit le rang qu'il y tienne ; et il est capable d'y remplir une fonction importante. Avant de terminer ce chapitre, je recommanderai aux jeunes gens, qui aiment l'étude, de consacrer tous les matins à un travail sérieux et non interrompu. Je n'anticiperai point sur les événemens, en peignant d'avance les heureux effets qu'il en éprouvera bientôt.

SECTION XXV.

*De l'étude particulière durant les intervalles
de l'école.*

LE moyen de faire des progrès rapides et d'acquérir facilement des connoissances, est de consacrer les heures de loisir à une lecture particulière. A l'âge de douze ou treize ans, il faut mettre dans les mains de l'écolier quelques livres anglais, sur-tout qu'ils soient amusans, ou, au premier abord, ils ne fixeront point son attention. Que ce soit aussi des auteurs classiques, ou qu'ils tiennent à une connoissance réelle et solide ; autrement ils ne feront que distraire ses idées, et mettre obstacle à des études sérieuses. Il n'est point de bons livres, pourvu qu'il y trouve des charmes, qui ne puissent lui être utiles sous quelque rapports.

Le premier livre, le livre le plus convenable que je crois devoir recommander, est le *Spectateur*. Cet ouvrage est on ne peut plus amusant. On y trouve une foule d'idées sur les hommes, sur les mœurs et sur les sciences ; les principes de morale et

de religion qui y sont établis, sont très propres à inspirer à un jeune homme l'amour du beau, de l'utile et de l'honnête. Je voudrois qu'on lui en lût, qu'on lui en expliquât un morceau tous les jours, et je ne doute pas que bientôt il ne le lut lui-même par choix.

Je ne voudrois pas distraire son attention par un grand nombre de livres ; mais en même tems je dois observer que le moyen le plus puissant pour entretenir et augmenter le goût de la lecture, est de leur mettre quelquefois sous ses yeux des livres dont le récit soit piquant et romanesque. Quant aux autres livres qu'il peut lire, il faut s'en remettre pour le choix, à un maître judicieux ; les livres nouveaux et les ouvrages des écrivains contemporains ont je ne sais quels charmes particuliers qui attachent l'esprit.

Les livres d'histoire sont d'une haute utilité ; et, comme je l'ai déjà dit, je voudrois commencer par l'histoire ancienne. Celle de Rollin est sans contredit très bonne pour la jeunesse, mais elle est trop longue. Il faut en choisir les parties les plus importantes. Les vies de Plutarque ne seroient point omises. De tels modèles ne peuvent qu'inspirer aux jeunes gens des sentimens nobles et généreux ; l'histoire grecque et

romaine , lue à cet âge , ne s'oubliera jamais. Il faut bien se garder de mettre dans les mains de l'étudiant des livres dont le style ne soit pas pur. Je vois avec peine que plusieurs histoires anciennes, traduites dans notre langue, sont très-mal écrites. Telle est, par exemple, celle d'Echard : Stanian, quoiqu'un bon auteur, n'est pas beaucoup admiré pour la pureté de sa diction.

La lecture de la poésie est pareillement utile, à cet âge, où les sentimens et l'imagination sont pleins de feu. J'ai connu un grand nombre de bons écoliers, qui étoient restés à l'université jusqu'à l'âge de dix-huit ou dix-neuf ans, sans avoir lu les œuvres de Pope, de Dryden, et de nos autres poètes classiques ; négligence inexcusable, puisque l'étude de ces écrivains emporte avec elle les plus grands avantages, et qu'elle est réellement une source de plaisirs et de jouissances, plutôt qu'une besogne. Je ne sais pas comment un jeune homme peut supporter avec honneur le caractère d'un élève classique, sans une connoissance des meilleurs écrivains de notre pays, qui ne le cèdent point aux auteurs anciens les plus admirés. Mais cette lecture est incompatible avec des études plus immédiatement nécessaires, qui ont lieu à l'école et sous les yeux de l'instituteur. Ce doit être un

amusement dans les heures de loisir ; il faut les lire par goût. Ils seront lus par goût, lorsqu'une fois leurs beautés seront senties, et elles seront fortement senties par un esprit encore tendre, et plein de vivacité. Tout ce que peut faire un maître, un tuteur particulier, qui a du zèle et de l'intelligence, est de recommander une étude privée, et de désigner les auteurs les plus estimés.

Quand un enfant aura atteint l'âge de quinze ans, et que ses connoissances seront proportionnées à son âge, il sera très-avantageux pour lui de lire, en particulier, non-seulement des livres anglais, mais aussi quelques livres latins faciles à entendre. Avec le temps et l'habitude, il les lira avec autant de facilité que l'anglais. Ses progrès seront infiniment plus rapides qu'es'il se contentoit d'en expliquer à l'école, et avec son maître particulier. Le genre de lecture et d'application que je recommande, doit être pour lui un vrai amusement ; et je n'ai pas besoin de répéter que les études, que l'on embrasse par goût, sont celles où d'ordinaire on réussit le mieux.

Il faut apprendre à un enfant à être très-avare de son temps ; a-t-il cinq minutes, un quart-d'heure de loisir, qu'il prenne son livre qu'il doit toujours porter avec

lui. Ce doit être un auteur amusant et facile à entendre. Dans le commencement d'une étude volontaire, les difficultés dégoûtent un étudiant, et sont un obstacle à ses progrès. Trois qualités sont nécessaires aux auteurs latins que l'on choisit dans le principe. Un style pur, un sujet amusant, une diction claire. Un enfant a beau lire à l'école des auteurs profonds et élevés ; dans ses heures privées, je suis d'avis qu'il se borne aux plus faciles, pourvu qu'ils aient les trois qualités énoncées ci-dessus. Pour former son style, il n'est pas jusqu'aux colloques de Corderys qui ne soient utiles, lus avec attention et par amusement dans les heures de loisir. Les dialogues d'Erasme sont pleins d'agrément, pleins d'expressions et de tournures élégantes. La traduction de Clereck, du courtisan Castiglion, est un excellent livre dans ce genre, Phedre et Cornelius - Nepos sont aussi d'une grande utilité. Il faut parcourir ces auteurs en entier, et c'est pour cela que je les ai choisis faciles ; car si un enfant est obligé de recourir à son dictionnaire à chaque instant, si à chaque page il est arrêté par quelques difficultés, il ne tardera pas à renoncer à ce plan utile de l'étude particulière du latin. Il préférera employer son temps à lire des au-

teur anglais qui l'amuse, ou le consacrer entièrement à des bagatelles, à des jeux d'enfant; qu'on adopte donc sans préjugé les auteurs élégans que je recommande ici; qu'on ne les rejette point, sous prétexte qu'ils sont si faciles, si clairs, que quelques-uns d'eux sont lus d'ordinaire dans les basses classes.

Mais quand l'étudiant sera parvenu à lire le latin avec facilité, il s'élèvera de lui-même à la lecture de Cicéron, de Térence, de Tite-Live, et de tous ces écrivains, que depuis long-temps le monde se réunit à admirer; s'il éprouve du plaisir à étudier ces ouvrages, ses succès sont assurés. En quittant l'école, il emportera avec lui un trésor précieux d'événemens et de connoissances; effet vraiment désirable, mais tout-à-fait inconnu du plus grand nombre des écoliers qui ont passé plusieurs années à nos meilleurs séminaires. Je ne prétends nullement inculper les maîtres respectables de ces maisons d'éducation; la faute en est aux écoliers seuls à qui leur paresse et leur dissipation permettent rarement de donner une application sérieuse à la besogne de l'école, à plus forte raison à un travail volontaire et particulier; et c'est un point que je

regarde comme étant de la plus haute importance.

Après des progrès solides dans cet exercice, la poésie latine doit faire partie des études particulières. Il n'est pas besoin de donner des préceptes sur ce sujet ; le goût naturel des enfans leur indiquera les productions les plus célèbres en ce genre, quand une fois il aura les moyens de se les procurer. Outre les auteurs anciens, il lira Fracastorius, Bourne, et autres ouvrages modernes, très estimés, et tous très propres à perfectionner une bonne éducation.

Je conçois qu'il doit être rare de trouver de jeunes étudiants qui lisent du latin par amusement ; la raison est facile à donner. Il n'est guères possible de le lire avec assez peu de difficultés, pour qu'on puisse y trouver un véritable plaisir ; mais en employant des moyens convenables, on peut amener les jeunes gens au but que l'on se propose. La persuasion, les promesses, les récompenses, tout doit être mis en usage, pour engager un enfant à consacrer quelques-unes de ses heures de loisir, à une étude volontaire. S'il a des dispositions naturelles, si les lectures sont bien choisies, il en tirera beaucoup plus de fruit, que d'une instruction en forme.

Un point bien important, c'est de prohiber les romans et les livres de contes. J'ai connu des enfans d'esprit, dont les succès rapides dans leurs études, ont tout-à-coup été arrêtés par la lecture des contes. Elle leur a fait contracter du dégoût pour le grec et le latin, et jamais ils n'ont pu gagner sur eux-mêmes d'y donner une attention sérieuse. Quand un enfant est avancé dans les connoissances classiques, quant ses progrès sont certains, il peut lire un ou deux des meilleurs romans et des contes, afin de connoître ce genre d'écrit. Mais les oeuvres mêmes de Cervantes et de Fielding doivent être éloignés de lui, tant qu'on n'a point jetté des fondemens profonds et solides des sciences. La vraie histoire a peu de charmes pour un enfant qui a sous la main des livres fabuleux. Eloignez de lui la fable, et il aura du goût pour l'histoire.

Il est donc de la plus grande importance d'accoutumer un enfant à étudier en particulier, sans secours étranger, comme avec du secours; entre autres avantages que procure cette méthode, elle habitue l'esprit à travailler par lui-même, seul moyen de faire de grands, de solides progrès. Au milieu de cette foule d'inventions, destinées à faciliter l'étude, au milieu de ces divers secours prodigués par l'opulence, l'esprit

ne peut guère déployer ses propres forces, et son énergie naturelle. Trop souvent un enfant s'en remet de la peine de penser sur son instituteur. Qu'arrive-t-il ? beaucoup de jeunes gens qui recherchent les instructions publiques, et qui paient bien cher les secours de tous ceux qui font profession d'en donner, sont souvent, après tout, moins instruits que d'autres qui, privés de toutes ces ressources apparentes, mais soutenus par les forces naturelles de leur esprit, et par une ardeur infatigable, se sont, à travers mille obstacles, frayé un chemin jusqu'aux hautes connoissances.

SECTION XXVI.

Des personnes qui s'appliquent aux sciences dans un âge avancé, et de celles qui cherchent à recouvrer les connoissances acquises dans leur jeunesse.

LA passion des lettres perce à toutes sortes d'âges. Beaucoup de personnes qui avoient passé par toutes les classes de l'école, sans montrer de goût, de dispositions pour l'étude, ont ensuite paru avec distinction dans le monde littéraire. Les facultés de leur esprit se sont déployées à une époque plus tardive qu'il n'arrive d'ordinaire ; ou bien des circonstances particulières, offertes par le hasard, sont venues éveiller leurs talens et leur émulation.

D'autres n'ont jamais été placées dans une maison d'éducation ; jamais elles n'ont eu les ressources et les moyens nécessaires pour s'instruire, ou du moins elles n'en ont point profité : à peine l'expérience et l'observation ont-elles mûri leur jugement, qu'elles brûlent du desir d'acquérir les connoissances dignes de l'honnête homme, et

qu'elles n'épargnent aucune peine pour arriver à ce but. Souvent elles s'égarent dans leur entreprise ; mais c'est moins par défaut de persévérance et d'assiduité, que par ignorance du vrai chemin qu'il faut tenir.

La première, la plus grande faute que commettent les étudiants de cette espèce, c'est de lire indistinctement tout ce qui leur tombe sous la main. Ils commencent par des traités bien^s longs, bien étendus, au lieu de marcher pas à pas à l'aide de quelques introductions élémentaires. D'ordinaire, ils ne connoissent pas les meilleures éditions des livres dont ils ont besoin, et ils donnent beaucoup de tems et d'attention à telle édition qui, comparée à l'ouvrage original, se trouve très-altérée et défectueuse dans le style et dans les faits. Souvent ils bornent leur étude aux livres anglais, dans l'idée que les langues s'apprennent difficilement à un âge mûr. Que résulte-t-il de ce faux préjugé ? Leurs notions, quoique augmentées par la lecture, sont confuses et imparfaites ; et, quelque plaisir qu'ils y trouvent, ils n'en tirent guères d'avantages solides.

Quand on desire sérieusement acquérir des connoissances, et non pas seulement lire pour s'amuser, il faut se résoudre à

étudier méthodiquement. Aucune impatience ne doit interrompre le plan qu'on s'est proposé. Il ne faut pas s'abandonner aux écarts d'un amour naturel pour la nouveauté. Cette passion porte à donner une attention exclusive aux ouvrages nouveaux qui seuls, et quand on a n'a pas une éducation préparatoire, ne peuvent être très-utiles.

Il faut donc se dépouiller de ce préjugé vulgaire, qui présente, comme une difficulté insurmontable, les principes d'une langue, ou d'un art, ou d'une science, dans l'âge virile. Une pareille opinion seroit un obstacle à tout avancement. Qu'on se rappelle les exemples d'une foule de personnes qui ont fait de grands progrès dans les sciences, après avoir commencé à les cultiver vers le milieu de leur âge. L'histoire et la biographie fournissent plusieurs exemples de gens avancés en âge, qui ont commencé à étudier dans leur vieillesse, et qui cependant ont poussé très-loin leurs connoissances.

Je sens bien que les règles et le plan d'étude que je propose, ne sont plus de mode aujourd'hui ; mais je suis convaincu que, sans cela, un homme ne peut jamais acquérir des notions solides. Que tous les jours il consacre certaines heures, et je

suis d'avis qu'il en prenne une partie sur son repos du matin ; non-seulement parce qu'il peut alors étudier sans préjudice de ses autres occupations , mais parce qu'il est reconnu que le matin est l'époque de la journée la plus favorable aux muses. Il est de la prudence d'éviter les longues veilles , elles sont nuisibles à la santé , à la vue et à l'esprit. L'habitude de se lever matin entretient la santé et la gaité, et en même tems elle procure les instans les plus propres à l'étude.

Il n'est pas aisé d'assigner un plan d'étude, un cours de lecture qui soit applicable à toutes les circonstances : celui qui peut convenir du moins à un petit nombre , doit peut-être être accueilli. En général , il faut conseiller à l'étudiant de s'attacher à quelque ami , à un respectable ecclésiastique , ou à un directeur qui ait reçu une éducation régulière , et qui soit distingué par son jugement et par son savoir. Un tel personnage saura combiner l'âge , le genre et le degré de connoissances déjà acquises de son élève , les secours primitifs qu'il a reçus ; en un mot , ses qualités et ses dispositions. Il lui donnera un plan de conduite qui puisse s'adapter à chacune de ces circonstances en particulier , et à toutes prises en général. Je ne prétends

prétends pas l'ériger en pédagogue. Un étudiant déjà âgé, doit, presque en tout, être son propre instituteur, quand une fois il a été instruit du chemin qu'il doit suivre, par quelque ami judicieux et expérimenté. Un homme fait, ne peut guères se soumettre à un maître, et lui obéir avec cette docilité aveugle qui est nécessaire pour assurer le succès de l'éducation dans un enfant. Je crois donc qu'il vaut mieux se contenter de prendre conseil d'un homme éclairé, que de se livrer entièrement à un maître particulier. Il est des circonstances cependant, où un maître particulier est infiniment utile; mais, en général, on peut assurer qu'avec du goût et des dispositions, joints au conseil d'un homme sensé, l'étudiant d'un âge mûr peut marcher seul et aller très-loin dans la carrière des sciences. Quand l'esprit suit l'impulsion de ses propres penchans, il se sent une activité, il éprouve une sorte de bien-aise qui est d'une heureuse influence sur l'étude. En fait de sciences, les volontaires remportent toujours des victoires aussi honorables qu'utiles.

Il n'est pas rare de trouver des personnes qui, quoiqu'elles aient été des écoliers distingués dans leurs écoles, et qu'elles y aient eu de très-grands succès dans leur jeunesse, ont tout oublié au milieu des plaisirs et des

M

embarras de l'âge mûr. Lorsque la saison des affaires est passée, elles se rappellent les jouissances que leur procura autrefois l'étude des lettres, et elles desireront les goûter encore une fois. elles sont prêtes à sacrifier quelque chose pour remplir d'une manière agréable, le vide de tems employé n'aguères à des occupations sérieuses ; en conséquence, elles cherchent à rappeler les notions qu'elles ont acquises dans leur jeunesse.

Le meilleur avis peut-être que l'on puisse donner aux personnes qui se trouvent dans ce cas, est de suivre les méthodes les plus faciles, les plus agréables et les plus abrégées. Les difficultés rebutent et vous arrêtent dans votre marche. Le plaisir, l'amusement sont le but qu'on se propose ; et les moyens que l'on emploie pour y parvenir, doivent être eux-mêmes, s'il est possible, amusans. Comme ils ont déjà appris les élémens et les principes, ils se rappelleront tout ce qui est essentiel, sans beaucoup de difficulté. S'ils veulent, par exemple, reprendre le latin, je leur conseille de commencer par lire un auteur aisé, le testament latin de Beza, les colloques de Cordery, et de s'élever graduellement jusqu'aux auteurs les plus difficiles. S'ils ont des dispositions naturelles, cette méthode leur fera faire les progrès les plus rapides

Mais , en général , il vaudroit mieux peut-être , pour les hommes qui touchent presque à l'hiver de leur âge , de ne point entreprendre l'étude d'une connoissance nouvelle , où de celles qu'ils ont oubliées , dans le latin ou dans le grec. L'amusement est leur principal objet , et ils peuvent le trouver dans un nombre suffisamment varié de livres anglais. Mais ils doivent les lire avec quelque méthode , et non pas , comme il arrive d'ordinaire , parcourir les premiers qui viennent s'offrir , sans aucun choix , sans aucun goût. Quoi ! dira-t-on , peu importe la qualité des livres , pourvu qu'ils vous procurent un amusement honnête. Je suis bien éloigné d'être de cet avis. N'éprouve-t-on pas plus de plaisir à étudier et à sentir les beautés d'ouvrages excellens , qu'à lire d'une manière vague et indistinctement toutes sortes de livres. Il faut aussi considérer sa propre instruction , et certainement il y a plus d'avantages à retirer pour l'esprit et pour les mœurs , de livres bons et solides , que de compilations obscures , frivoles et peu judicieuses.

Je ne puis finir cet article sans recommander fortement à toutes les classes des citoyens , et même à celles des commerçans et artisans , de travailler à se donner du goût pour les lettres. Les marchands et

les commerçans , et parmi eux , ceux que des circonstances impérieuses ont fait négliger dans leur jeunesse , doivent s'efforcer d'acquérir l'amour des sciences. L'objet de leurs travaux , de leurs fatigues est une retraite paisible et honnête. Mais comment jouiroient-ils de cette retraite ? Ils se promettent le bonheur ; mais , hélas ! ils le trouvent rarement. Ils ne savent quel usage faire du tems , qui auparavant suffisoit à peine à leurs occupations. Ils ont recours à la bouteille et aux cartes. Ces deux ressources peuvent , pour un tems , étouffer la réflexion et écarter l'ennui ; mais souvent elles ne procurent aucun plaisir solide. De quel bonheur ils jouiroient au milieu de leur aisance et de leurs richesses , si l'étude tranquille de la littérature faisoit partie de leurs amusemens !

Le goût des lettres procure à la vieillesse une jouissance délicieuse. Cette considération doit , dans tous les rangs de la société , engager les pères à donner à leurs enfans une teinture des lettres et des sciences , à quelque état qu'ils les destinent. S'ils embrassent le commerce et qu'ils y réussissent , elles les mettront à même de jouir de la fortune , elles rempliront agréablement leur loisir , et leur feront soutenir , avec plus de dignité , le caractère de citoyen honnête , que l'opulence qui leur a valu ce titre.

SECTION XXVII.

De l'éducation littéraire des femmes.

IL existe beaucoup de préjugés contre la qualité de femme savante ; et peut-être que si toutes les dames étoient profondément instruites , il en résulteroit quelques inconvéniens ; mais j'avoue que je ne vois pas qu'une femme fut moins recevable dans le monde , où moins propre à remplir toutes les branches de ses devoirs , pour avoir travaillé depuis l'âge de six ans jusqu'à seize , à cultiver son esprit. Après quelques heures données chaque jour à la lecture , il reste assez de tems pour perfectionner les qualités physiques , et pour acquérir les talens de société. Quant à cette partie de l'éducation , je n'entreprendrai point d'en tracer le plan. Je ne veux point me mêler d'une chose qui n'est nullement de mon ressort. Les demoiselles et leurs instituteurs n'ont pas besoin de conseils pour ce qui regarde les talens extérieurs , dont le but est de plaire et de séduire. Les hommes , malgré leur arrogance , leurs prétentions de supériorité , accordent d'ordinaire aux femmes

un goût fin et délicat pour l'étude et pour le sentiment de toute espèce de beauté.

L'éducation littéraire des femmes doit être variée suivant leur fortune et le rang qu'elles doivent tenir. Un savoir étendu , un goût décidé pour les livres , seroient des qualités funestes pour celles qui , par des motifs de prudence , doivent s'occuper exclusivement d'économie. Peu de femmes sont exemptes de tous soins domestiques. Cependant les célibataires , et celles qui jouissent d'une grande fortune , ont toujours des momens de loisir , qu'elles peuvent consacrer à quelque espèce de lecture ; et sans contredit , cette lecture seroit mieux choisie , et elles y trouveroient beaucoup plus d'agrément et d'avantages , si leur jugement étoit formé par une culture primitive.

Je serois d'avis que cet ordre de femmes reçut une éducation vraiment classique. Que le lecteur ne s'effarouche point ; je ne prétends pas conseiller qu'elles soient initiées dans le grec et dans le latin ; mais seulement qu'elles étudient à fond et de bonne heure les auteurs classiques , tant anglais , que français.

Aussi-tôt qu'elles savent lire couramment , qu'elles commencent à apprendre la grammaire de Lowth , et en même tems

à lire quelques auteurs très-aisés et bien écrits , pour faire l'application des règles. Qu'elles étudient tous les matins un morceau de grammaire ; puis qu'elles expliquent leur auteur , absolument comme cela se pratique dans les écoles où l'on apprend le latin. Après un an d'étude ainsi employé, si leurs succès répondent au tems , elles peuvent passer au francais et étudier cette langue avec exactitude et en suivant la même marche dans la grammaire française; il n'est pas nécessaire de parcourir les particularités qui sont communes avec les grammaires de toutes les langues, et qui ont été apprises en étudiant l'anglais.

Ces principes élémentaires demandent plusieurs années d'étude ; lorsque l'élève connoît à fond l'ortographe et la grammaire , elle peut travailler à se former le goût. Milton , Addisson et Pope , doivent être les modèles dans l'anglais ; Boileau , Fénelon , Fontenelle et Vertot , dans le francais ; et je voudrois qu'on se bornât absolument à ces auteurs pendant un tems considérables. Il y a beaucoup d'inconvéniens à permettre à de jeunes élèves l'usage d'un trop grand nombre de livres. Quand ces écrivains ont été lus avec attention , quand leurs beautés ont été suffisamment analysées et observées judicieusement , on peut per-

mettre à l'étudiante de choisir , à son gré , quelques-uns des auteurs français et anglais les plus estimés ; elle sera en état d'en faire un choix judicieux , et elle jettera les fondemens de connoissances solides. Si son esprit a su profiter des richesses précieuses que lui offroit ce cours d'étude , il contractera une espèce de poli , de délicatesse , qui se répandra naturellement sur sa conversation , sur ses manières , sur toutes ses actions. C'est une vérité reconnue , les qualités de l'esprit sont très-favorables au perfectionnement des grâces extérieures. Selon moi , elles sont aussi d'une heureuse influence pour la vertu ; c'est un frein qui vous retient et vous empêche de commettre aucune action évidemment déplacée et peu délicate. Le dérèglement des femmes , la corruption de leurs mœurs proviennent en grande partie d'un fond de légèreté et d'inconséquence , occasionnés par le défaut d'une éducation solide. Celle qui n'a point de goût pour les ouvrages bien écrits , est souvent embarrassée sur l'emploi qu'elle doit faire du tems ; et les suites de cette incertitude sont trop fréquentes pour n'être point connues , et trop fatales pour qu'on ne cherche pas à les éviter.

Toutes les fois qu'une jeune demoiselle , née de parens riches , laisse appercevoir des

talens et du goût pour les sciences, je ne crains pas de le dire, il faut, si sa position, si les circonstances le permettent, lui faire apprendre de bonne heure les élémens du latin et du grec. Son esprit est certainement aussi susceptible de culture et d'instruction, que celui d'un enfant d'un autre sexe. Les exemples qui viennent à l'appui de ce fait, sont trop connus pour qu'il soit besoin de les citer, et le plan qu'il faut suivre est exactement le même que celui que l'on observe dans l'éducation particulière des garçons, lorsqu'elle est sagement dirigée.

Ici je ne puis m'empêcher d'ajouter que, malgré que je désapprouve, en général, l'éducation particulière pour les garçons, cependant, je la recommande avec le plus grand soin pour les filles, et cela, sans presque aucune distinction. Tous les gens d'esprit s'accordent à penser que dans les pensions publiques et nombreuses, quelque surveillées, quelque sagement dirigées qu'elles soient, les mœurs des jeunes demoiselles y courent le plus grand danger. Mais, me dira-t-on, pourquoi approuver pour les garçons, l'éducation publique que vous désapprouvez pour les filles? Le danger qui existe dans les grands séminaires n'est-il pas le même et pour les uns et pour les autres? Je réponds que la corruption des

personnes du sexe , a , en général , des suites plus fatales à la société , que celle des garçons ; et que les premières étant destinées à une vie privée et domestique , et ceux-ci à une vie publique , leur éducation doit se rapporter à leur destination respective. Le vice, et la vanité introduits par quelques individus au milieu d'une société nombreuse, répandent bientôt leur contagion, et leurs ravages s'étendent au loin avec une force irrésistible. Peut-il y avoir un plus sage mentor, un gardien plus fidèle, qu'une mère tendre et spirituelle ? où la pureté des mœurs, et l'innocence virginale peuvent-elles trouver un asile plus sûr, que sous le toit paternel, et au sein d'un père et d'une mère. Il n'en existe point de plus sacré sans doute ; si les parens ont de l'esprit et de la vertu ; s'ils ne reçoivent point chez eux des gens de mœurs équivoques ou dangereuses. Mais lorsque des pères sont jetés dans le tourbillon des plaisirs et des intrigues ; lorsqu'ils sont ignorans et vicieux ; lorsque leur maison est le rendez-vous perpétuel des gens à visites, et d'une société de jeunes libertins, il est indispensable alors de confier une jeune demoiselle aux soins de quelques unes de ces gouvernantes respectables, qui président à des écoles, soit dans la capitale, soit aux environs. Mais

souvent des parens ne retirent leurs filles de dessous leurs yeux , et ne les envoient aux pensions , que dans le dessein de leur faire lier des connoissances , et de leur donner des graces extérieures. Je laisse au coeur d'une mère sensible à juger , s'il n'y a pas de la cruauté à exposer à la corruption les moeurs de son enfant , par des motifs d'intérêt ou de vanité.

SECTION XXVIII.

Sur la crainte de paroître pédant.

DANS ce siècle, le vrai pédantisme n'est pas très commun. Les hommes de lettres ne travaillent pas seulement à étendre leurs connoissances ; ils s'appliquent ordinairement à revêtir, sinon les sentimens, du moins les manières extérieures de ceux avec lesquels ils ont des rapports journaliers. Ils sacrifient volontiers quelque chose de l'austérité de la sagesse, pour prendre cet air de gaité, qui, de tout tems, distingua les hommes du monde ; ils trouvent de l'avantage à échanger une partie de cette antique vénération, à laquelle ils pourroient avoir des titres légitimes, pour les plaisirs d'un commerce facile et familier.

C'est au ridicule jetté sur le caractère de pédant, qu'il faut attribuer cette révolution. Souvent la satire étoit juste ; mais les ignorans et les sots y ont gagné, et voilà l'injustice. Les sarcasmes ont attaqué l'homme de lettre modeste, qui, tout occupé de l'objet de son étude, ne peut guères se défendre de laisser échapper, dans la con-

versation, quelques-unes des idées, dont son imagination se nourrit. Un esprit vif et sensible, s'affecte d'être en but au mépris; et le nom de pédant, donné par un sot, à l'homme de mérite, a jeté du discrédit sur le vrai savoir.

Il est des hommes qui tombent dans une pédanterie vraiment ridicule; mais c'est une tache, une foiblesse, qui ne se remarque que dans un petit nombre. Il n'y a point de pédanterie à s'entretenir sur des sujets de littérature, au milieu d'une compagnie de gens honnêtes et bien élevés. Les sciences et les livres forment un sujet de conversation aussi amusant que raisonnable. C'est un plaisir bien naturel pour un étudiant, de parler quelquefois littérature. Du moins n'est-il pas plus coupable et plus ridicule, que le militaire, le marchand, l'artiste, qui tous aiment à s'étendre sur les objets qui font leur occupation journalière.

Cependant la crainte d'être taxé de pédanterie, a détourné bien des jeunes gens, non-seulement de déployer leurs connoissances, mais même d'en acquérir. Comme mon but est d'écarter tous les obstacles qui peuvent s'opposer aux progrès de l'étudiant zélé et spirituel, je dois l'exhorter à prendre sur lui-même de mépriser

les sarcasmes de gens dont l'estime seroit un outrage; de ces malheureux individus qui n'ayant de goût que pour les plaisirs grossiers et sensuels, sont assez méchans pour vouloir ravalier tous les autres à leur niveau.

Un homme qui se livre aux sciences, doit avoir le sentiment intérieur de son mérite; c'est donc une foiblesse condamnable, de ne pas prendre un certain degré de confiance modeste. C'est donner à l'ignorant, à l'homme superficiel, un avantage qu'ils ne peuvent mériter. La hardiesse, la présomption sont rarement ce qui leur manque; c'est leur apanage ordinaire; et pour peu qu'un homme d'esprit manque de fermeté, ils ne balancent pas à fouler aux pieds le génie, et à insulter au mérite modeste. Il ne faut point faire parade de science; je suis éloigné de donner un pareil conseil; je suppose que l'homme intruit ne manque point de bons sens, et que ses connoissances, l'éclairant sur les règles de la bienséance, l'empêchent de commettre aucune action réellement grossière.

A l'égard de la conduite extérieure, je conseille à l'étudiant, qui est jaloux de sa propre estime, d'être loyal et franc dans tous ses discours. Malgré tout ce qu'on

a dit sur l'art de plaire, la sincérité et la franchise, dans les paroles et dans les actions, finit par plaire à celui qui possède ces qualités, et aux personnes avec lesquelles il passe sa vie. Que l'étudiant fréquente une société honnête, où la délicatesse des sentimens, le bon sens, l'esprit et la vivacité se trouvent réunis; il y apprendra à repousser les traits envenimés de l'ignorant, de l'envieux, des insolens et des gens superficiels; et bientôt il prendra une confiance honnête et vraiment estimable. Qu'il sache s'apprécier lui-même, et prendre modestement son rang naturel, et il sera aimé et considéré, sans avoir jamais besoin de recourir à l'hypocrisie ou à la dissimulation. Toute espèce de déguisement décèle une ame basse, étroite et lâche. Tôt ou tard le masque tombe; la fourberie est découverte, et le mépris en est la récompense. Mais l'étudiant bien né, et tel que je me le présente, au milieu de la société, ne pense, ne dit, ne fait rien qui ne soit louable; rien qui ne puisse soutenir le grand jour, et gagner beaucoup à être connu. Qu'il laisse aux vils flatteurs des grands, et à ces êtres qui ne connoissent que le sordide intérêt, à sacrifier, pendant le cours rapide de la vie, les plus beaux privilèges des

mortels, l'usage libre de la raison, la dignité et les droits de l'homme.

Avant de finir ce chapitre, je recommanderai à l'étudiant de bien se garder de parler sciences à tout propos et hors de saison, et de vouloir se donner pour bel esprit. Je lui ai conseillé, il est vrai, de s'exercer à la composition ; mais aussi il doit se défendre de la démangeaison de griffonner, ou d'écrire sans se donner la peine de penser. Que jamais il ne prenne la plume, sans avoir long-tems et sérieusement médité sur son sujet. C'est au manque de ce travail, de cette méditation préliminaire, que nous devons les productions nombreuses qui déshonorent les lettres, et qui meurent presque aussitôt qu'elles ont vu le jour, semblables à ces herbes touffues, qui poussent sans culture au milieu des jardins ; inutiles et désagréables, elles ne servent qu'à empêcher l'accroissement de plantes salutaires, et de fleurs odorantes.

Dans les sciences, comme dans les arts, il y a des charlatans qui les déshonorent. Pour déployer ses talens, l'écolier judicieux et vraiment instruit, doit avoir égard au tems et aux lieux ; lorsque l'occasion s'en présente, c'est une timidité indigne d'un homme de les tenir cachés ; mais il est d'une arrogance ridicule, de faire parade
de

de ses connoissances devant des personnes ;
ou qui ne veulent point, ou qui ne savent
pas les apprécier. La modestie est le caractè-
re distinctif du vrai mérite ; elle est d'un
homme qui a le sentiment intérieur de sa
dignité. L'homme de sens se défie de lui-
même, mais, en même tems, il a la force et
l'énergie suffisantes, pour repousser les traits
insolens de l'ignorance et de l'envie.

SECTION XXIX.

De l'éducation particulière.

MON dessein n'est pas d'établir une comparaison entre les avantages de l'éducation privée, et ceux de l'éducation publique. Je me suis déjà déclaré hautement pour cette dernière ; mais comme il y a encore beaucoup de gens qui préfèrent l'éducation privée, et que, dans plusieurs circonstances, elle est nécessaire, je vais donner quelques observations sur le plan qu'on doit suivre.

L'objet principal, celui qu'il ne faut pas perdre de vue, est, autant qu'il est possible, d'y conserver les avantages de l'éducation publique, et d'en écarter les inconvénients. Je crois donc que le plan d'éducation publique, doit être suivi aussi scrupuleusement que le permet la différence des circonstances. Je sais bien que les maîtres particuliers adoptent une foule de méthodes de diverses espèces. Elles ont pour défenseurs zélés, et ceux qui en sont les auteurs, et ceux qui les suivent. Les uns et les autres sont sincères dans leur apologie ; car nous aimons

naturellement nos propres productions et les objets de notre adoption. La nouveauté d'ailleurs a je ne sais quel charme irrésistible, qui entraîne les parens et leur fait embrasser avec chaleur, pour leurs enfans, un plan qui a l'apparence de l'utilité et de la nouveauté. Mais comme l'éducation est une affaire de haute importance, je voudrois qu'aucun système ne fût suivi généralement, sans avoir reçu la sanction de l'expérience. Le bien de la société est en danger, lorsqu'il s'introduit un changement général dans la forme de l'éducation.

Il est à propos de se servir, dans l'éducation particulière, des mêmes grammaires, des livres, et des éditions d'auteurs, qui sont reçus dans les meilleures écoles. Les égards pour un éditeur, ou pour quelque méthode extraordinaire, qui paroît être plausible, mais qui n'a pas le sceau de l'expérience, ne doivent point faire adopter à un maître un livre ou un plan, dont il n'a jamais connu les effets. Si c'est un essai qu'il veut faire, il faut plaindre l'enfant dont les succès sont attachés au hasard d'un premier essai. Je suppose que j'eusse une ferme à cultiver, j'aimerois mieux prendre pour guide un fermier ignorant, mais expérimenté, et qui manie les terres avec succès, qu'un homme qui a écrit sur

l'agriculture , mais dont les connoissances , dans cet art , ont été puisées dans sa bibliothèque. Ainsi , je préférerois faire suivre à un enfant un sentier battu , par lequel des milliers de personnes sont arrivées au sommet de la science , que de le conduire par un sentier non frayé , quand même des gens habiles et instruits assureroient qu'il est et plus court , et plus agréable. Tous les gens à système , tous les faiseurs de projets obtiennent rarement la confiance des hommes prudents ; d'ordinaire ils se laissent entraîner , par une imagination ardente , au-delà des limites de la vérité et de la raison. Telle machine paroît , dans le modèle , répondre au but qu'on se propose , qui quelquefois , exécutée en grand , ne peut se mouvoir , et reste sans effet.

Il est une faute essentielle , dans laquelle on tombe , dans l'éducation privée , et que j'ai remarquée plusieurs fois. Les maîtres négligent souvent d'affermir les enfans dans les élémens de la grammaire latine. Tel écolier qui explique , sans beaucoup de peine , un auteur facile , se trouve souvent arrêté à une phrase dont la construction n'est pas ordinaire ; et il paroît ignorer totalement *Propria quæ maribus* , *As in præsentî* , et la syntaxe. Quelques instituteurs se font un mérite de ne point charger la mémoire

des enfans de règles latines ; je suis persuadé qu'ils trouvent leur méthode fort bonne. Mais, malgré tous les avantages qu'elle peut procurer, je puis dire que je n'ai jamais vu un écolier, ignorant ces règles, qui, dans la lecture des auteurs classiques, ne se trouvât souvent arrêté, et n'y commît beaucoup de fautes. Je conçois que l'action d'entendre sans cesse répéter des règles, n'étant pas la partie la plus agréable de sa besogne, un maître finit quelquefois par se persuader à lui-même que ce n'est point une chose de très-grande nécessité ; mais, si j'ose donner mon avis, il faut, durant les premières années, astreindre les enfans à apprendre, tous les soirs, un morceau de la grammaire, qu'ils reciteroient le matin, selon l'usage des écoles les plus fameuses. Je l'obligerois aussi à faire les parties du passage qu'il explique, et dans toutes leurs leçons, à faire l'application des règles de la grammaire. Cette méthode, peu amusante pour le maître, donnera à l'étudiant une clarté et une précision, qui sont infiniment essentielles pour assurer les succès dans les sciences.

Pour faire faire des progrès à un enfant, il n'est point d'exercices meilleurs que ceux qui sont connus, dans les grandes pensions, sous le nom de besogne du soir. Tels sont

les thèmes, les vers et les amplifications, tant en latin qu'en anglais. Il seroit obligé de présenter une copie de quelqu'un de ces différens genres de composition, tous les matins, ou deux à trois fois la semaine, suivant la longueur et la difficulté de la besogne. Dans tous ces exercices, on suivroit régulièrement les mêmes règles, les mêmes méthodes, telles qu'elles sont observées dans les écoles les mieux dirigées.

Le maître d'une éducation privée, a tous les avantages nécessaires et pour verser, dans le cœur de son élève, les principes de la morale et de la religion, et pour le garantir de la contagion du mauvais exemple. Je desire bien sincèrement que ces avantages ne soient pas négligés; et que les partisans de l'éducation particulière, puissent prouver l'exactitude de ce qu'ils ont avancé en sa faveur, qu'elle a le privilège de former, sinon des écoliers, du moins des hommes meilleurs qu'il n'en sort d'ordinaire des écoles publiques. Je le desire d'autant plus vivement, que les éducations privées semblent depuis peu se multiplier plus que jamais; mais, en même tems, il est prouvé que la corruption des mœurs n'a jamais été portée plus loin.

Pour réunir les avantages de l'éducation publique et ceux de l'éducation privée,

les gens riches ont imaginé de placer leurs enfans dans les écoles les plus célèbres, et en même tems sous l'inspection d'un maître privé, fixé dans l'école même, ou dans les environs. La besogne de cet instituteur, se borne souvent à faire le devoir de l'élève à sa place. Si les règles de l'école sont rigoureusement observées, il n'est pas besoin de secours étranger. On ne voit pas que les plus fameux étudiants, qui se soient distingués depuis un siècle, aient eu d'autres ressources que celles que leur a présentées une bonne école, et d'autre soutien que leur propre assuidité. Les enfans faibles et ineptes, ont besoin de lisières ou d'appui; mais l'enfant d'esprit, puise une nouvelle énergie dans l'habitude de ne se reposer que sur ses propres efforts. Un maître particulier, dont tout l'emploi consiste à écarter les obstacles qui se rencontrent dans l'éducation publique, favorise, sans le vouloir, la paresse, et conséquemment l'ignorance, le vice et la misère.

L'homme riche et opulent ambitionne les connoissances; et souvent il s'empreseroit de les acheter, si elles ne coûtoient aucunes peines, aucunes fatigues. Mais il n'en est pas ainsi; elles sont le fruit de pénibles efforts, d'un travail long et opiniâtre. L'abondance que procurent les ri-

chesses , est bien de quelque secours ; mais l'expérience prouve que les jeunes gens , qui marchent dans la carrière des sciences sans aucun appui étranger , ou du moins qui ne s'en étayent qu'autant qu'il est absolument nécessaire , sont ceux qui y font les progrès les plus rapides.

SECTION XXX.

De l'utilité des examens.

LES examens publics ont été depuis peu établis dans quelques collèges ; rien n'a paru plus propre à favoriser les succès dans les études. Cette méthode produiroit les mêmes avantages, pratiquée depuis l'âge le plus tendre, jusqu'à celui où un enfant entre à l'Université.

Un maître ne peut donner une attention particulière, et non interrompue, à tous les élèves d'un séminaire nombreux. Il est certain que les premiers élémens peuvent être beaucoup mieux enseignés par un homme d'un savoir et d'un génie médiocres, mais d'une exactitude scrupuleuse. La patience, l'activité et la douceur de caractère, sont des qualités indispensables pour montrer les principes de la grammaire. Il n'est pas besoin de grandes lumières ; le livre lui-même, ou le maître en chef, prescrivent le plan qu'il faut suivre. Mais, à mon avis, il est absolument nécessaire que le principal de la maison fasse une revue de toutes les classes, au moins une fois tous les quinze

jours. La certitude, qu'au bout d'un tems limité, il faudra rendre compte des progrès qui ont été faits, tient les écoliers et leurs surveillans en haleine, et redouble leur attention.

Les examens périodiques et fréquens, forcent l'esprit de conserver les impressions qu'il a reçues. L'esprit est naturellement porté à l'indolence, et il laisse échapper ce qui lui est confié, s'il n'est aiguillonné par la crainte ou par l'espérance. Mais la persuasion qu'il sera fait une recherche rigoureuse de ce qu'il aura acquis de connoissances, non-seulement lui fait retenir une infinité de choses qui lui eussent échappé, mais les lui font retenir d'une manière exacte. Ces examens sont encore utiles sous un autre point de vue; ils fournissent à l'élève l'occasion de déployer ses talens, et par conséquent allument dans son cœur le desir de s'y distinguer. Les éloges, les récompenses, les réprimandes et les punitions, donnés d'une manière imposante, dans une circonstance remarquable, et en présence de toute l'école assemblée, sont d'un tout autre effet que lorsqu'ils sont donnés en particulier, et, pour ainsi dire, à huis-clos. Quand un jeune homme apprend à répondre, sans y être préparé, à des questions inattendues, son esprit acquiert le

double talent et de recueillir rapidement ses idées, et de répondre avec précision et facilité.

Les avantages de cette heureuse méthode sont si multipliés, si précieux, que je ne puis me lasser d'en recommander généralement l'usage, comme très-propre à assurer et à augmenter les progrès de l'ecolier dans toutes parties et à toutes les époques de ses études, durant le tems qu'il passe, soit à l'école, soit à l'université.

SECTION XXXI.

Jeux des enfans.

*Lusus pueris proderunt.*QUINTILIEN.

ON a imaginé plusieurs méthodes ingénieuses pour rendre les jeux utiles à l'instruction des enfans ; je ne les ai pourtant jamais vu réussir. Tant que ces jeux ont pour eux l'attrait de la nouveauté , ils captivent leur attention ; mais l'artifice n'est pas plutôt découvert ; ils ne se sont pas plutôt apperçu que ces jeux sont un moyen d'instruction , qu'ils les regardent comme une tâche , et les abandonnent.

Il faut donc donner aux enfans une entière liberté pendant les heures de récréation. Ils auront plus d'ardeur et de courage pendant le tems de l'étude. Il faut leur laisser choisir , varier , cesser , reprendre leurs amusemens à leur volonté , n'appréhender rien d'un exercice violent ; il leur est nécessaire pour faciliter leur croissance ; et la vie sédentaire qu'ils mènent , le leur rend plus desi-

nable : s'ils courent quelques risques , ces risques leur font acquérir certain degré d'expérience et de courage qui leur est nécessaire.

La tendresse mal entendue de pères , les engage quelquefois à tenir leurs enfans dans une contrainte pénible , et à les priver des amusemens de leur âge , qui peuvent avoir quelques dangers ; mais ces enfans échappent à leurs précautions , et , quand ils le peuvent secrètement , ils ne se livrent à ces jeux qu'avec plus d'ardeur. Cette excessive sollicitude rend les enfans foibles et efféminés , et ils deviennent souvent ce qu'on appelle dans le monde de pauvres créatures.

Je pourrois citer plusieurs passages des anciens , qui prouvent la nécessité d'accoutumer les enfans à des fatigues et à des dangers ; mais la raison est toujours préférable à l'autorité : personne ne peut nier l'influence des exercices du corps sur la constitution physique , et il est rare qu'un enfant efféminé devienne véritablement un homme.

La santé , la force de corps et d'esprit , et la gaité d'un enfant , dépendent de l'exercice libre de ses facultés , et le gymnastique est une partie essentielle de l'éducation. Il faut seulement donner ses soins à éloigner les enfans de toute habitude

vicieuse , telle que celle de quereller et de faire des choses qui offrent un danger évident.

C'est quand les jeunes gens avancent en âge ; c'est à seize , à dix-huit ans , qu'il faut sur-tout leur permettre les exercices des hommes faits , tels que la chasse , la pêche , la paume. Le penchant aux plaisirs vicieux est souvent impétueux à cet âge , et ces amusemens sont propres à les en détourner , ou du moins à en diminuer l'influence.

SECTION XXXII.

Jours de congés et de fêtes.

LE plaisir et le repos sont nécessaires après le travail : ils rafraîchissent l'esprit, le rendent susceptible de nouvelle conception. Le maître a autant besoin que l'écolier de quelques jours de repos pour sa santé, ses plaisirs et ses affaires ; mais on ne peut s'empêcher d'observer que les congés sont souvent trop multipliés.

Il y a deux sortes de jours de repos qui méritent une considération particulière ; les vacances, et les jours de fêtes et de congé.

Les vacances sont nécessaires ; elles donnent aux pères les moyens de connoître le caractère de leurs enfans, en les gardant chez eux quelques semaines. Pendant ce tems, l'écolier apprend un peu à connoître le monde, en voyant sa famille et les amis de sa famille. Les vacances ont été adoptées dans toutes les grandes écoles, et sont une sage institution.

Ces vacances, au lieu d'être d'une si

longue durée, devraient être partagées en en deux époques, qui chacune dureroit un mois; à Noël et au mois de Juillet. Les trop longues vacances introduisent un peu de négligence et de paresse, et font perdre l'habitude et le goût du travail.

Je ne vois point de bonnes raisons pour exiger l'observation stricte et rigoureuse des jours de fêtes dans les écoles. Un écolier peut-il employer ces jours plus saintement qu'à se former le cœur et l'esprit? et faut-il que des jours précieux soient perdus pour l'instruction, parce qu'ils sont marqués en rouge sur l'almanach? La coutume de fermer les classes les jours de fêtes, est absolument ridicule : c'est un reste du papisme.

Il faut cependant quelques jours de récréation entre les grandes vacances; mais il me semble que voici la manière dont il faudroit les accorder. Lorsqu'un écolier a soutenu brillamment un exercice, qu'il a fait des progrès extraordinaires, ou enfin qu'ils s'est comporté de manière à mériter une distinction, accordez un jour de congé en son honneur, et que ce congé porte son nom. Ce moyen ne sauroit manquer d'exciter l'émulation.

Mais le travail des jours de fêtes doit être modéré; il doit être borné à quelques leçons
de

de grammaire, à quelque exercice de mémoire, à quelque composition où l'imagination puisse se déployer. Ce travail doit être assez long pour tenir l'esprit en haleine sans le rebuter.

SECTION XXXII.

*Conduite des parens envers les Ecoliers lorsqu'ils
sont chez eux.*

L'EXEMPLE des parens doit avoir plus d'influence que les leçons du maître, aussi ils doivent coopérer avec lui, par des préceptes et par des exemples, à faire tout ce qui peut inspirer à un enfant de la confiance et de la vénération pour son instituteur. Il faut chercher un instituteur qui soit digne de cette vénération, car il seroit difficile de forcer un enfant à aimer et à estimer un homme qui n'auroit aucune qualité aimable et estimable.

Lorsqu'on a trouvé cet instituteur, il faut lui accorder la plus grande confiance ; et se souvenir qu'un tel homme, par principes et par caractère, et non pas seulement par intérêt, sera toujours porté à s'acquitter de ce qu'il doit à un pupille confié à ses soins. S'il est chargé de le nourrir, sa table et son économie doivent être ouvertement approuvées par le père, si réellement elles méritent de l'être. Les enfans, par défaut de jugement, d'expérience, et de principes,

se plaignent souvent à leurs parens de mauvais traitemens. S'ils n'ont point de sujet pour se plaindre, ils ne se feront point de scrupule d'en inventer un. Si le père les écoute, ils ne garderont plus de mesure, et ne balanceront pas à répandre les plus choquantes calomnies contre leur instituteur. L'amour de la nouveauté les porte à désirer d'être remis dans un autre lieu d'éducation ; ou bien, pour se venger de quelque punition qui leur a été infligée à propos, ils n'épargnent aucune peine pour porter atteinte à l'intérêt de leur maître. J'ai vu, à ce sujet, les actes d'injustice les plus crians, commis par des parens à l'insigation de leurs fils. J'ai connu une tendre mere qui, avec la furie d'une Mégere, attaqua un digne instituteur, un homme plein de zèle, et distingué par ses sentimens, et qui vomit sur son caractère les injures les plus atroces, parce que son cher fils lui avoit fait de faux rapports sur sa conduite domestique. La fausseté en fut prouvée ; mais la fierté empêcha la mere de se rétracter ; elle mit même encore plus de fiel dans ses invectives. L'utile fonction d'instituteur, est ingrate, lorsqu'un père manque de jugement, de douceur et de reconnoissance.

La malheureuse conduite des pères mal prévenus, est très commune ; à peine y

a-t-il en Angleterre une école qui ne puisse en fournir des exemples. On s'est plaint de plusieurs chefs de maisons d'éducation, qui étoient remplis de mérite. On a troublé le repos des gens sensés qui s'étoient engagés dans les soins d'une éducation, et on a frayé à tel enfant de la plus grande espérance, le chemin de sa perte. Jamais un enfant ne restera dans une maison d'éducation, lorsque, dans un mouvement de déplaisir, il sera en son pouvoir d'en sortir, en inventant une calomnie mal fondée.

Mais les plaintes d'un enfant contre son maître, peuvent être bien fondées ; et, dans ce cas, je conseille à un père sensé, qui sait être maître de lui-même, d'examiner la suite de sa conduite. Lorsqu'il entend une plainte, qu'il ne laisse point appercevoir à l'enfant qu'il y prête beaucoup d'attention ; mais qu'en même tems, il la repasse dans son esprit, et s'il y trouve quelqu'apparence de probabilité, qu'il aille chez le maître, et qu'il lui parle à ce sujet en particulier. Si celui-ci ne se justifie point d'une manière satisfaisante, s'il ne peut prouver la fausseté de l'imputation, qu'il lui témoigne son mécontentement, comme il le juge à propos ; mais si le maître fait voir que la plainte est mal fondée, le père doit représenter à son fils combien sont fâcheuses,

pour son propre bonheur, les suites de sa méchanceté et de son penchant à mentir. Il doit aussi au maître de bien parler de lui, et de s'efforcer de détruire ces calomnies, que la perversité de son fils a semées çà et là, et trop loin pour qu'elles puissent être entièrement anéanties. Dans leur colère, peu de parens sont capables de faire cette réparation ; mais en agir autrement, est une cruauté, une injustice.

La meilleure place d'instituteur est fatigante et pénible, elle ne doit donc pas être encore grévée par le caprice et par l'injustice des pères. Les applaudissemens et les témoignages de satisfaction de leur part, sont souvent, pour un maître, une récompense plus précieuse que ses honoraires. Cependant j'ai entendu dire à un instituteur vieux et expérimenté, que tout l'embarras de conduire une école nombreuse, et de former des enfans aux sciences et à la vertu, n'étoit rien en comparaison des désagrémens qu'on éprouvoit de la part de parens fantasques, ignorans, et mécontents.

Mais laissons-là les égards dûs au maître, en dédommagement de ses peines. et considérons seulement ce qui concerne le bien-être de l'enfant. Bien des parens sont assez foibles pour représenter à leurs enfans,

bien plus pour s'imaginer eux-mêmes , qu'une école n'est qu'un lieu de peine , un lieu où les enfans , pour apprendre je ne sais quelles langues mortes , sont condamnés à faire pénitence , la plus grande partie de l'année. En conséquence de cette opinion , ils les chargent , les jours de fêtes , de toutes sortes de friandises ; ils leur prodiguent toutes sortes de douceurs , en forme de dédommagement. Qu'on lui donne tel bonheur et tel amusement , s'écrie le tendre père , car sûrement il est assez malheureux à l'école. Et alors suit peut-être un récit , contenant quelques détails sur les provisions et sur la table du maître , que l'enfant a racontés à sa bonne ou à sa mere , avec des circonstancés fausses ou exagérées. Bien choyé chez lui , et encouragé à dire du mal de sa maison d'éducation , il y retourne avec humeur , le coeur mécontent , et hors d'état d'être heureux et de faire aucuns progrès.

Cependant tous ces inconvéniens sont des bagatelles , en comparaison de ceux qui résultent de la négligence que l'on a pour un enfant quand il est à la maison paternelle , et de la conduite peu mesurée que l'on tient devant lui , durant les congés. Il est peu de maisons , où , par inadvertence , il ne se passe quelque chose , qui , quoiqu'in-

nocent en lui-même, corrompt un cœur jeune et sans expérience. Dans la conversation même de personnes prudentes et vertueuses, il échappe souvent des traits qui peuvent donner à un enfant des idées fausses et pernicieuses. C'est un inconvénient qu'il n'est pas, cependant, aisé d'éviter. Mais d'après cela, on peut juger combien il est dangereux pour un enfant d'être témoin d'exemples vicieux, et d'entendre des conversations peu mesurées dans la maison de son père. Tout ce qu'il y voit, tout ce qu'il y entend, agit puissamment sur lui, non-seulement à cause de l'attachement et du respect naturels qu'il porte à la maison de son père et à sa famille, mais aussi parce qu'il y mène une vie oisive. Les momens qui, à l'école, sont consacrés à des actes de piété et de vertu, sont, les jours de fêtes, quand il est en liberté, dévoués à la vanité; ce qui rend le passage dans le vice aisé et naturel.

Je pourrois, à cette occasion, citer diverses opinions des anciens, sur la grande réserve que l'on doit apporter dans la conduite et dans les conversations dont un enfant est témoin. Cette maxime de Juvenal, entr'autres, que *l'on doit de grands égards aux enfans*, est généralement connue. Mais comment la mettre en pratique dans une

famille nombreuse et opulente, où, supposé que le père et la mère soient en tout tems sur leurs gardes, les personnes qui viennent rendre des visites, et les domestiques savent rarement se contraindre? les enfans en général aiment à se lier avec les domestiques, et ceux-ci quelquefois, sans en avoir le dessein, trompent tous les soins du maître et des parens réunis.

Que faire alors? un enfant une fois placé dans une école, ne doit point être souffert à la maison paternelle plus qu'il n'est nécessaire. Il ne doit jamais y rester après la fin du congé. Tant qu'il y est, qu'il soit toujours à la compagnie de son père et de sa mère, ou de quelque personne sensée et prudente. S'il arrive que le père et la mère soient tellement occupés qu'ils ne puissent avoir leur fils auprès d'eux, qu'ils lui donnent, en leur absence, une tâche à remplir, quelque chose d'aisé et d'amusant, seulement pour empêcher qu'il ne contracte l'habitude de ne rien faire, qu'il ne cherche la compagnie des domestiques, et qu'il ne s'adonne au mal, uniquement pour s'occuper à quelque chose.

Des parens sensés et vertueux peuvent faire servir les jours de fête à un but utile et salutaire. L'autorité paternelle peut venir à l'appui des instructions du précepteur.

Ils peuvent insinuer à leurs enfans, des principes de morale et de religion, qui ne peuvent guères manquer d'être bien reçus de la part d'un père et d'une mère chéris. L'aisance, les graces, et la connoissance du monde peuvent s'acquérir en voyant les personnes qui viennent saluer votre famille. Mais qu'on se souviennne toujours qu'aucun talent ne peut compenser la perte des mœurs et des sentimens vertueux; acquis dans le cours des principes judicieux de l'école.

SECTION XXXIV.

Sur la douceur et la sévérité de la discipline.

L'HUMANITÉ est blessée de l'excès de sévérité dont on a usé souvent dans les écoles. Un enfant a plus à souffrir sous un maître sévère, qu'un criminel de la rigueur des loix, pour quelque attentat contre la société. La pitié seule doit porter tout homme, qui n'est point dépourvu de sensibilité, à prêter un appui à un âge foible et sans défense. La raison nous apprend aussi qu'une extrême rigueur est condamnable, non-seulement pour la cruauté, mais aussi parce qu'elle est souverainement inutile pour faire avancer vers le but de l'éducation, et que ses effets sont pernicioeux pour le caractère des enfans. Le tort qu'elle fait au cœur, ne peut être compensé par aucun progrès dans les sciences, quand même il seroit prouvé qu'elle y contribuât.

Dans les cas désespérés, par exemple, lorsqu'il s'agit du défaut de talens naturels, ou d'une méchanceté habituelle, il est heureux que les maîtres soient assez désintéressés, ou les parens assez impartiaux,

pour mettre à part toutes les idées des leçons prodiguées antérieurement, et pour diriger leurs soins vers quelque genre de travail qui n'exige que peu, ou point d'étude préparatoire. La difficulté consiste à déterminer le tems précis où cette épreuve doit finir; et cette difficulté n'est pas aisée à vaincre : car la tendresse paternelle ne se résoud pas facilement à désespérer de l'appétitude de son fils, et, il faut l'avouer, c'est une tâche pénible de convaincre un père d'une vérité aussi chagrinante. En pareil cas, ce sera un acte de douceur de la part du maître, de laisser l'enfant avancer aussi loin qu'il peut sans le chagriner, et de ne le point punir pour quelque omission involontaire, et pour des fautes naturelles. Dans son indulgence, il sera dirigé par les lois que dictent la justice et le sens commun, de ne point faire le mal où on ne peut faire le bien.

Les pères, quelquefois poussés par le désir de concourir à ce qu'ils jugent le bien-être de leurs enfans, font taire leur sensibilité, et exige qu'on use de rigueur. C'est une chose déraisonnable de la part d'un homme qui a reçu une honnête éducation, et dont les dispositions naturelles ont été perfectionnées par l'étude de l'humanité. Aucun avantage ne peut le dédommager de l'espèce

de dégradation qu'il éprouve en s'accoutumant à faire souffrir son semblable, dont l'âge tendre ne peut mériter une extrême rigueur.

L'écriture dit, il est vrai, que celui qui n'emploie pas la verge, gâte un enfant, et son autorité est trop respectable pour être révoquée en doute. Celui qui n'emploie point la verge, lorsque l'occasion le demande, fait tort, sans contredit, à celui qui a commis la faute, parce que l'impunité l'encourage à y retomber. Mais ce passage, comme beaucoup d'autres, ont été mal appliqué, et il est résulté plus de maux de l'usage trop fréquent de la verge, que de l'usage modéré.

La nature humaine, dans toutes les scènes de la vie, est portée au mal, et principalement dans un tems où la foiblesse du jugement et le défaut d'expérience donnent plus de prise à la corruption. La paresse est difficile à éviter dans un âge où les effets du travail sont inconnus, où trop éloignés pour que l'esprit y soit sensible. Un enfant reçoit ordre d'apprendre par coeur un passage de sa grammaire ; il trouve cette tâche pénible. Tout ce qui l'environne est autant d'attraits qui le porte à la négliger ; et l'avantage qu'il retireroit, en s'en acquittant, est éloigné, et tel qu'il ne peut le saisir. Les dispositions les plus belles, les plus heureuses, pour réussir

dans les sciences, sont peut-être, à ce période de la vie, une forte tentation pour la paresse, et leurs effets, des actions déplacées. Souffrir qu'un terrain fertile se couvre d'herbes sauvages, ou le laisser inculte, seroit une cruauté. Que faire alors ? Il faut imaginer une méthode qui puisse inspirer des espérances et des craintes, et l'accomoder aux divers caractères. Sur un caractère doux et tranquille, la plus légère marque de mécontentement ou d'approbation, produira beaucoup d'effet ; un regard, une parole sévère seront pour lui une espèce de châtiment beaucoup plus utile, que les étrivières infligées à un enfant méchant. Les éloges et la honte suffiront toujours envers un enfant vraiment spirituel. Quant à ceux qui tiennent le milieu, qui ne sont remarquables ni par la douceur de leurs mœurs, ni par la vivacité de leur esprit, et qui constituent le commun des enfans, le plus grand nombre d'entr'eux, c'est avec regret que je soutiens qu'il est quelquefois indispensablement nécessaire de leur infliger des punitions corporelles. Il n'est pas nouveau d'entendre se déchaîner contre ce moyen. Une longue et constante expérience a prononcé sur cette absolue nécessité. Les déclamations sur ce sujet, comme sur bien d'autres, méritent peu d'attention.

Cependant, il est quelques moyens qu'il faut essayer envers les méchans les plus endurcis, avant d'user d'une extrême sévérité. On peut leur interdire le jeu un jour de fête; les priver d'un repas; les faire monter dans leur chambre avant leurs compagnons, leur ôter leurs menus-plaisirs, ou leur donner un surcroît de travail. Cependant, l'usage trop fréquent de ces moyens en détruit l'effet; et, dans plusieurs cas, il est impossible de ne pas user de la verge. Les fautes graves, telles que des actions contre les mœurs, qui, par la corruption précoce du cœur humain, sont souvent très-fréquentes dans les écoles, doivent être punies avec sévérité. Ce châtiment imprime de la terreur et de l'infamie, lorsqu'il est infligé avec quelques formalités, qui quelquefois opèrent, tandis que la peine ne fait aucune sensation. Après tout, ceux qui vivent avec les enfans, savent qu'on trouve quelquefois des individus tellement endurcis par la nature et par l'habitude, qu'ils subissent toutes sortes de châtimens avec joie, et s'en font une gloire au milieu de leur honte. Pour de tels esprits, la seule ressource est de les embarquer.

La douceur, aimable en elle-même, a des effets cruels, lorsqu'elle est excessive et non motivée. Il est aisé d'en faire des éloges

outrées, et tout ce qu'on avance en sa faveur, est accueilli avec la plus grande vivacité. Mais lorsque la théorie est réduite en pratique, les sages décisions de l'expérience rabattent bien de ces brillantes déclamations. Les fleurs de la rhétorique peuvent embellir une qualité, donner du prix à une action ; mais rien ne peut avoir d'avantages solides et réels, ou inspirer de la confiance, s'il n'a été sanctionné par la mère de la sagesse, l'expérience. Un certain degré de sévérité est, et a toujours été adopté dans nos meilleurs séminaires ; et la punition corporelle est ordonnée par les statuts mêmes de nos universités ; elle n'est jamais, il est vrai, mise en usage aujourd'hui. On dit que Milton a été un des derniers qui ait subi un châtimement académique. Il est à présumer qu'un esprit aussi grand, ne pouvoit guères le mériter. Il est vrai que cette méthode est très-déplacée dans les universités. Mais dans les écoles, la pratique générale, aussi bien que la raison, peut la justifier. Car on ne peut supposer que tous les maîtres, qui ont présidé dans nos écoles publiques, ayent été peu judicieux ou inhumains.

Pour infliger un châtimement, il faut avoir une grande prudence, une grande modération ; de la prudence, pour propor-

tionner la sévérité au degré de sensibilité ou d'insensibilité; de la modération, pour que le résultat réfléchi des lois de la justice, ne paroisse pas l'effet de la colère et de la vengeance. N'être point assez fort pour maîtriser sa passion, c'est donner un mauvais exemple aux écoliers, et diminuer son autorité, par le spectacle de sa foiblesse. Car c'est une grande foiblesse dans un instituteur, de se laisser souvent entraîner à l'impulsion de la colère. Quand on n'en réprime point les transports, elle finit par devenir habituelle; et elle porte à des actes soudains de cruauté et d'injustice, dont on se repent aussitôt, sans qu'il soit possible de réparer aucunement le tort fait à un enfant innocent et injustement maltraité.

SECTION

SECTION XXXV.

Sur les passions et les vices des enfans.

QUICONQUE a vécu parmi les jeunes gens, aura remarqué toute la violence des penchans vicieux et de la nature humaine, et combien ils se développent de bonne heure. Les déraciner est une chose difficile, et peut-être impossible ; mais il faut les réprimer et les affoiblir, de manière à les rendre moins dangereux pour le bonheur à venir.

Il y a, parmi les enfans, plusieurs vices désastreux, sur lesquels on ne sauroit assez veiller. Tout ce qu'un maître peut faire est d'arrêter les causes qui y conduisent, lorsqu'il vient à les découvrir ; de punir tous les discours et toutes les actions qui peuvent y précipiter, et d'avoir soin d'épier son élève, lorsqu'il est seul, aussi secrettement que les circonstances le permettent. Quelques vices sont si grossiers, qu'on ne peut guères en parler. Mais lorsqu'il y a lieu de soupçonner un enfant de s'en souiller habituellement, la délicatesse ne doit point empêcher un maître d'en représenter les

conséquences, sous les couleurs les plus effrayantes. C'est une tâche bien difficile, et qui demande une grande adresse dans l'exécution. Je suis persuadé que la négligence sur ce point, est la source de beaucoup de maux répandus dans le monde. Quoique la chose soit pénible pour une ame délicate, il est cependant nécessaire, en donnant des conseils contre les vices en général, d'en spécifier quelques-uns, et de peindre, avec des couleurs vives, les maux particuliers qui en sont la suite. Si la vertu en elle-même ne paroît point désirable, ou le vice haïssable, cependant l'idée que le vice occasionne les maux, les maladies, l'épuisement et une vieillesse prématurée, doit avoir du poids. Les passions dérégées et sans frein, auxquelles on s'abandonne dans l'enfance, flétrissent les fleurs du printemps de la vie, et ravissent l'espérance de les voir croître. L'imagination est d'intelligence avec le corps, et tous deux tombent dans un état d'affoiblissement tout-à-fait déplorable, suite naturelle d'une corruption précoce et excessive. Le vice produit nécessairement la maladie, et celle-ci fait disparaître la fleur de la jeunesse. Je m'appesantis sérieusement sur ce sujet, parce que le fruit de tous nos soins, dans l'éducation, en dépend. Ajoutez

à cela , que l'innocence est bien plus précieuse que les connoissances.

La colère est souvent très-violente dans les enfans. Quand ils la déploient dans des actions de vengeance et d'une méchanceté réfléchie, ils doivent être sévèrement punis. Un maître prudent et judicieux , donne des avis généraux sur la nécessité de réprimer ses passions , et, dans des cas particuliers, il infligera un châtiment à propos. Il fera bien de représenter la malice et la vengeance , comme les effets, non d'un esprit noble et élevé , mais d'un cœur méchant et dégradé. Il vaut beaucoup mieux flétrir , par le déshonneur , une action condamnable , que de la punir avec sévérité. Le tems et l'épreuve de la maligne influence de la colère sur la réputation et le bonheur personnels , seront des remèdes très-efficaces contre leurs excès. Plusieurs des passions perdent insensiblement de leur force , à mesure que la raison s'avance vers son point de maturité , et le tems amène une réforme que l'art n'auroit jamais pu produire. La concupiscence est , pour les jeunes gens , une source de maux beaucoup plus féconde que la colère , que l'on doit cependant avoir grand soin de réprimer , à laquelle il ne faut cesser d'opposer principalement des maximes tirées

de la religion ; car s'abandonner aux passions irascibles , est agir contre l'esprit du christianisme.

Les enfans sont naturellement entêtés et opiniâtres. Il n'est point , contre cette maladie , de remède plus efficace que le ridicule. Celui qui a cette mauvaise qualité , est le jouet de ses camarades ; et c'est , il faut l'avouer , un des grands avantages de l'éducation publique , que les enfans se raillent réciproquement sur des habitudes absurdes et haïssables , qu'un enfant élevé seul conserve toute sa vie.

Les enfans sont d'ordinaire ingrats envers leurs instituteurs , prompts à mal parler d'eux , vindicatifs lorsqu'ils ont été punis , et portés à méconnoître les traitemens les plus doux. Les parens doivent suppléer à ces défauts , en faisant peu de cas de leurs propos méchans , et en se montrant reconnoissans envers les maîtres.

C'est au père , en particulier , qu'il appartient de corriger les passions et les mauvaises habitudes de son fils ; mais , comme celui-ci passe souvent ses premières années à l'école , et éloigné de la maison paternelle , ce point doit sans contredit entrer dans le plan de l'éducation scholastique. Les parens ont leurs enfans chez eux pendant quelque tems de l'année ; et c'est alors , je suis

fâché de le dire , qu'ils fomentent leurs mauvais penchans , et y applaudissent. Quelques-uns regardent la colère et le ressentiment comme des preuves d'un esprit mâle , et en souriant à leurs violens accès , en leur donnant des éloges , ou en ne les réprimant pas , ils leur donnent un nouveau degré de force. Les parens doivent être assez discrets , assez sages pour seconder les efforts du maître par les préceptes , et par l'exemple , lorsqu'ils ont leurs enfans auprès d'eux. Quoique charmés de l'emportement , de la pétulance de leur fils , ils ne doivent point , durant le peu de tems qu'ils les ont sous la main , laisser paroître le plaisir qu'ils en ressentent ; mais bien considérer que ces passions naissantes se fortifieront , dans peu d'années , à un tel point , qu'un jour elles détruiront le bonheur de leur fils et le leur propre.

S'il est des gens qui pensent (et je crois qu'il en existe) que la violence des passions est le coin de l'esprit et du génie , je demanderai la permission de les assurer que j'ai connu des enfans très spirituels , dont les affections étoient douces et modérées ; et d'autres , complètement ineptes , possédés de toutes les passions vicieuses , et au degré le plus violent. Quoiqu'il en soit ,

les passions sont certainement la source des maux qui accablent la nature humaine ; et ne les point combattre dans les enfans , dans toutes les circonstances possibles , est une chose cruelle et barbare.

SECTION XXXVI.

*De la connoissance du monde dans un âge
encore jeune.*

LA connoissance du monde, dans son sens étendu, est une connoissance bien digne d'être recherchée. La science du cœur humain, des mœurs, des lois, des langues et des établissemens de toute espèce, et chez les différentes nations; la faculté de réfléchir sur toutes ces choses en faisant des progrès dans la morale et la politique, sont une acquisition digne des plus grands hommes d'état et des philosophes les plus éclairés.

Mais il est une connoissance du monde d'une espèce bien inférieure, dont beaucoup de parens font un très-grand cas. On ne parle qu'avec mépris du grec et du latin mis en comparaison avec elle; il est vrai que, pour se conformer à l'usage, et dépayser un enfant, on le place dans une école; mais les connoissances qu'on y acquière sont peu estimées des frivoles partisans de la mode. Les hommes et les choses, et non des mots, sont proposés

d'un ton doctoral comme des objets dignes d'étude , par des gens qui connoissent peu d'hommes , de choses , ou même de mots. Il n'est point de connoissance de livres ; disent-ils , qui soit à rechercher , mais bien celle du monde ; ils ignorent que la connoissance des livres est nécessaire pour acquérir une utile connoissance du monde.

Les pères qui font prendre cette direction à leurs enfans , sont eux-mêmes vraiment des gens du monde , comme on les appelle ; personnages pour la plupart très-médiocrement éclairés , qui n'ont jamais fait aucuns progrès solides dans les sciences , et qui , conséquemment , n'en ont jamais senti les plaisirs ou les avantages. Ils doivent peut-être leur propre élévation à la force de cette politique du monde , à l'art méprisable de l'hypocrisie et de la dissimulation ; et ayant vu les effets de la parure , de la fourberie et de l'attention à soigner leur extérieur , et en même tems n'ayant aucune idée des vrais et solides biens , ils sont naturellement portés à donner à leurs enfans l'éducation la plus utile selon leurs idées , *la connoissance du monde.*

Mais quelle est cette connoissance du monde ? La connoissance de ses folies et

de ses vices ; la connoissance d'eux-mêmes , dans un tems de la vie , où ils ne paroissent pas sous leur vrai point de vue , *méprisables au-dedans , accablés de tous maux , flatteurs et pleins de vanité*. En les voyant , un enfant , dont l'esprit n'est point suffisamment formé , loin d'éprouver pour eux de l'aversion et de l'éloignement , cherchera à les imiter. Introduire les enfans sur ce théâtre d'indécence et de corruption , c'est les élever dans le vice , et faire contracter à leur esprit , jeune encore , une tache dont la souillure ne s'efface jamais.

Et cependant j'ai connu , dans la capitale , des pères qui laissoient des enfans de quatorze ou quinze ans aller par-tout où ils vouloient , fréquenter des lieux de divertissemens publics , et retourner le soir fort tard à la maison , toujours bien garnis d'argent , et sans donner aucun détail sur la manière dont ils le dépensent , et dont ils passoient leur tems. Les pères sont enchantés des progrès de leurs fils dans la connoissance du monde , et ceux-ci de la liberté dont ils jouissent. Tout , pendant un court espace de tems , va à leur mutuelle satisfaction ; mais au bout de quelques années , il s'est opéré d'ordinaire un triste changement. L'enfant est devenu prodigue et débauché. Privé de l'affection de

son père par les dettes qu'il a contractées , et ruiné au physique par des excès en tout genre , que lui reste-t-il après avoir épuisé sa santé et ses ressources pécuniaires ? ce ne sont pas les connoissances , ni le goût pour les ouvrages de littérature. Le printems de sa vie , pendant lequel on en auroit jetté les semences , a été employé à autre chose. Il ne lui reste qu'une vieillesse misérable et douloureuse , qu'il consacre aux cartes , aux dés et à des festins grossiers.

Il est d'usage , en apprenant à un enfant la connoissance du monde , de n'épargner aucune peine pour l'instruire des ruses et des fourberies des hommes. Agé de quatorze ou quinze ans , son esprit est frappé des idées de filous , d'hypocrites , et gens dissimulés. Il apprend à voir le monde , pour ainsi dire , en mascarade , et à croire que tous ceux avec lesquels il a quelques rapports , ont quelques vues sur lui. En conséquence , il s'arme d'artifices et de ruses , pour faire face aux attaques des assaillans. Il se forme , il est vrai , à prendre l'apparence des bonnes qualités , mais c'est moins par amour pour elles , que pour séduire plus facilement. Par les progrès de ces principes , tous les sentimens naturels de vérité et d'honneur sont néces-

sairement étouffés. Supposé que ces arts trompeurs , acquis par ce genre d'éducation , puissent faire réussir des motifs d'intérêt ; à la fin , cependant , ils sont d'une bien faible ressource. Ni les biens , ni la puissance , ni la popularité , ne peuvent compenser la corruption du coeur et l'avilissement de soi-même. De tels êtres n'ayant pour toute recommandation que leur mérite extérieur , peuvent bien s'attirer l'admiration et les éloges d'esprits faibles et superficiels , qui ne pénètrent pas plus avant que la surface ; mais ils excitent le mépris de tous les hommes vraiment sensés , et la pitié de tous les honnêtes gens.

Les enfans , initiés de bonne heure dans le monde , ont d'ordinaire , il est vrai , plus d'aisance dans les manières , et une espèce de babil qui plaît aux gens superficiels. Celui qui ne s'occupe que de ses livres , et s'enrichit l'esprit de connoissances qui le rendront un jour la consolation et le bonheur de tous ceux avec lesquels il sera lié , paroîtra lourd , stupide , et désagréable à beaucoup de personnes , en comparaison du jeune libertin , qui a été plongé dans le vice et la dissipation , avant de connoître le sens des mots. L'accueil que l'autre reçoit en compagnie , donne un nouveau lustre à son esprit , et les pauvres

parens triomphent d'ordinaire pendant un tems de la supériorité sensible de leur jugement. Au bout de quatre ou cinq ans, ils voient communément et sentent leur folie. Leur conduite, qui souvent sans doute vient de leur ignorance, mérite de la pitié ; mais si jamais elle provenoit d'une affectation à se singulariser, de fierté, de principes vicieux, ou d'insouciance sur leur descendans, elle mérite les reproches les plus sévères.

Il arrive souvent de remarquer dans le monde une foule de jeunes gens sans barbe, se donnant des airs mâles, et se livrant à plusieurs vices, pour avoir des titres à être appelés hommes. Le siècle actuel fourmille de pareils exemples. Ce sont de malheureuses victimes que des pères imprudens ont retiré de dessous leurs aîles, pour les plonger dans le grand monde, avant qu'elles fussent arrivées à un point convenable de maturité. La maigreur de leurs traits desséchés, donne à connoître qu'un poison secret a flétri la fleur de leur jeunesse. Leurs discours, leur parure, leurs actions, tout concourt à prouver qu'ils sont engagés bien avant dans le chemin du vice, et qu'ils sont familiarisés avec les maux qui en sont la suite. Les années qui succèdent à une jeunesse frivole, corrompue et per-

vertie, sont souvent employés à soigner une fortune ruinée, et un tempéramment épuisé.

Les parens de toutes les classes sont aujourd'hui le jouet d'une fatale erreur. Beaucoup d'entre eux paroissent regarder le vice et l'inconduite, comme des marques de sens et d'esprit dans un enfant; selon eux, l'innocence, la modestie, la soumission à ses supérieurs, l'application à l'étude, et toutes les qualités qui méritent des éloges, sont autant de signes de stupidité. Ils applaudissent souvent aux ruses d'un jeune vaurien, et paroissent même charmés de sa petite scélératesse. Delà il arrive que leurs descendans deviennent souvent leurs fléaux, et qu'ils sentent l'aiguillon du remords, qui, pour me servir de l'expression de Shakespeare, est plus piquant que la morsure d'un serpent; aiguillon que lui enfoncent dans le coeur, l'ingratitude, la perversité, l'ignorance, l'extravagance, et le manque de bonne-foi de son fils. La précieuse acquisition, que cette connoissance précoce du monde, qui produit de tels fruits! et elle en produit souvent de semblables; l'observation nous en convaincra suffisamment.

Je ne puis m'empêcher de penser que la prudence, aussi bien que la raison et la religion, demande qu'un père fasse

tout ce qu'il peut pour présenter , à la société , son fils pur et sans tache. Que le beau côté du monde lui soit mis sous les yeux ; que le vice de tout genre , de toute espèce lui soit caché ; que les actions malhonnêtes , dans lesquelles je comprends toutes les ruses qui sont incompatibles avec la vérité , l'ingénuité , et la simplicité des mœurs , ne soient jamais citées qu'avec horreur. Mais quoi , dira quelqu'un , vous l'exposeriez , sans l'avoir instruit et préparé , au milieu d'un monde corrompu et plein d'artifices ? non ; je l'y préparerois de la manière la plus convenable , en gravant profondément dans son cœur , les principes de la piété et de la morale. Il resteroit sous les yeux de son père , ou d'un fidele instituteur , aussi long-tems , aussi constamment qu'il seroit possible. Et lorsqu'il faut qu'il soit introduit tout-à-fait dans le monde , que son instituteur lui apprennent les maux et les malheurs qu'entraînent inévitablement la corruption et l'intempérance. Avec une telle préparation , et par le secours de la providence , qui l'accompagnera sans doute , il y aura peu de dangers à craindre ; mais le jeune homme fera des progrès précieux dans la vertu et dans les sciences , et en recevra la récompense.

SECTION XXXVII.

*On doit inspirer aux enfans le sentiment de
l'honneur et l'amour de la vérité.*

IL est à regretter que dans les lieux où les talens de l'esprit ont été perfectionnés avec le plus grand succès, on n'ait donné que très-peu d'attention aux moyens de former les mœurs. Par un vice de leur constitution primitive, et non par la faute des maîtres actuels, il est arrivé que tout le tems destiné à l'éducation, a été employé à l'étude des lettres seulement.

Je ne puis réellement comprendre qu'une éducation puisse être complète, sans que les principes de la morale aient été inculqués, comme il convient, à un esprit bien né. L'amour de la vérité, et le sentiment délicat de l'honneur, me paroissent être des qualités indispensables dans le caractère d'un honnête homme. Sans parler de leur valeur intrinsèque, comme vertus morales, elles en sont le plus bel ornement. Je recommande donc l'usage de tous les moyens capables de les graver profondément dans le coeur d'un enfant.

Ceux qui ont long-tems vécu au milieu des enfans , connoissent tout leur penchant à déguiser la vérité. L'habitude du mensonge se fortifie souvent avec les années , et elle a tant de rapport avec tout ce qui est bas , vil et flétrissant , que je ne puis attendre une bonne conduite , où concevoir de grandes espérances de celui dans lequel elle domine ordinairement.

Dans un plan d'éducation , j'attacherois donc au mensonge l'idée la plus deshonorante que puisse inventer l'honnêteté la plus pure. Au lieu d'apprendre à un enfant la feinte et la dissimulation , je notteroïis d'infamie les ruses frauduleuses. Un enfant , qui seroit coupable de cette bassesse , seroit condamné pendant quelque tems à rester seul , et il seroit regardé comme une honte d'avoir quelque rapport avec lui. Au contraire , toutes sortes de récompenses , d'eloges , et d'égards seroient accordés , en présence de tous ses camarades , à celui qui auroit agi ou parlé de la manière la plus franche , la plus ouverte.

Si le coupable est trop endurci pour être sensible à la honte , le châtiment le plus rigoureux , qui ait lieu dans les écoles , doit lui être infligé. C'est une cruelle nécessité , mais je considère l'habitude de fouler aux pieds la vérité , comme une source
inépuisable

inépuisable de turpitudes et d'infamies, et je ne négligerois aucun moyen pour empêcher qu'elle n'arrivât à son point de maturité. Si on n'y met un frein, elle peut sans doute venir jusqu'à porter à des crimes dont les loix doivent prendre connoissance. Elle prive nécessairement la personne qui en est entachée, de l'estime de ceux dont on doit vraiment rechercher la bonne opinion; elle flétrit et dégrade un gentilhomme, de quelque condition qu'il soit. N'y auroit-il d'autres inconvéniens que ceux qui résultent pour l'esprit même de la personne, qu'il seroit encore plus à désirer de couper le vice jusques dans les racines, aussi-tôt qu'il paroît germer. Il retrécit l'esprit, il le rappetisse, pour ainsi dire, par l'assujettissement à inventer des ruses, par la crainte d'être découvert, et par l'application continuelle à fabriquer de pauvres excuses et de faux prétextes.

Les enfans apprendroient aussi à être justes et délicats dans leurs petits échanges pécuniaires; la fraude et l'avarice perçent de bonne heure. Si tel enfant est étourdi et extravagant, tel autre est prêt à tirer avantage de sa folie, et à lui prêter quelque chose de ses petites facultés à un gros intérêt. De telles actions, si on ne les réprime, jettent pour l'avenir les semences

de l'usure et de la prodigalité. Que les enfans soient donc obligés de rendre compte de leurs dépenses, toutes les fois qu'ils en sont requis; et lorsqu'on découvre quelque trait de bassesse ou de mauvaise foi, qu'ils soient punis ou par la voie de la honte, ou par un châtement rigoureux. J'ai rarement, dans ce traité, insisté sur la rigueur du châtement. Jamais je n'engageois à cette extrémité, si ce n'est pour de fautes graves contre les mœurs. Je la recommande, comme je ferois l'amputation pour un membre mort, parceque je pense que c'est le seul moyen de préserver tout ce qui est sain de la corruption. Un homme, sans beaucoup de connoissances, peut être heureux et utile; mais un homme méchant ne peut qu'être malheureux, et il est le fléau de tout ce qui l'entoure; et un enfant ne peut guères manquer d'être méchant, quand on le laisse, dans sa jeunesse, s'adonner au vice et à la fourberie, et quand il n'est point puni lorsqu'il le mérite.

Les tentations qui se présentent aux enfans et les portent à dépenser de l'argent, sont souvent irrésistibles. On doit donc leur en donner un peu toutes les semaines; mais il faut veiller à ce que leurs dépenses n'excèdent point leur petit revenu; l'habitude

de contracter des dettes, entraîne de fatales conséquences. Que les personnes donc, desquelles ils achètent leurs fruits et leurs jouets, soient tenues rigoureusement à ne point leur faire de crédit. Je ne voudrois point qu'un enfant fut gêné dans la dépense de son argent, lorsqu'une fois il lui a été donné; il ne seroit pas à propos d'exiger qu'il en fit un amas; l'avarice à toute âge est digne de pitié et de mépris, mais celle d'un enfant est aussi haïssable. Si l'intérêt s'empare du coeur à ce période de la vie, que faut-il en attendre dans un âge avancé? et prenant des soins pour cimenter, dans un enfant, la bonne foi, la franchise et l'honnêteté pour ce qui concerne le manie-
ment de son argent, je le laisserois libre de le dépenser selon sa fantaisie. Il lui a été donné pour ses menus plaisirs, ainsi que ses plaisirs ne soient point troublés mal-à-propos et gâtés par l'autorité.

J'insiste sur la nécessité de graver dans le coeur des jeunes gens, d'aussi bonne heure qu'il est possible, des principes d'honneur et de probité, parcequ'alors ils ne seront pas si faciles à déraciner, et parceque je les regarde comme infiniment plus importants et pour l'état et pour l'individu, que les principes de la littérature. Envoyer dans le monde un jeune homme orné de

toutes les qualités que donne l'étude des sciences, mais dépourvu de bons principes et d'habitudes vertueuses, c'est lâcher, au milieu des hommes, un animal de proie, un scélérat accompli.

J'ai vu avec douleur beaucoup de parens être enchantés des ruses de leurs enfans, et attribuer leurs heureuses fourberies à la supériorité de leur esprit. Qu'ils les détestent, comme étant des preuves non de finesse, mais de malice, qualité basse et méprisable, le partage des esprits les plus étroits, des coeurs les plus dépravés, et qui avilit la nature humaine.

SECTION XXXVIII.

On doit donner aux enfans des sentimens de religion.

LES parens doivent être chargés d'apprendre à leurs enfans les principes de la morale et de la religion ; c'est pour cette raison , peut-être , que dans beaucoup d'écoles on n'a point pris aucunes dispositions à ce sujet , et que les enfans savent très-bien tout ce qui a rapport à l'esprit , et qu'en même tems ils ignorent les points les plus simples de la religion.

Mais comme il arrive souvent que les parens n'ont point la commodité de s'occuper de cet article , et il est vrai que , lorsque leurs enfans sont fixés dans une école et éloignés d'eux , ils ne peuvent prendre la chose sur eux , il devient nécessaire , dans les lieux d'éducation , de fixer un tems particulier pour une instruction sur la religion. C'est un point qui n'est nullement à négliger ; car si l'esprit n'est point de bonne heure imbu d'idées religieuses , il n'en admettra ensuite qu'avec beaucoup de difficultés.

Le jour le plus propre pour cet effet, est évidemment celui du sabbat. Je n'ai pas besoin d'insister sur l'attention constante que doivent garder les enfans à l'église. C'est un devoir qui, sans doute, n'est jamais négligé dans les bonnes maisons d'éducation. Mais le soir, ou dans les intervalles de l'office divin, on peut leur faire en particulier une instruction très-utile. On suit pour cela diverses méthodes; mais je m'en tiendrois toujours au catéchisme de l'église. Qu'ils l'apprennent par coeur, et que le maître le leur explique de la manière la plus simple. On liroit un chapitre de l'ouvrage de Seckers, avec des remarques et des éclaircissemens, et tout l'exercice finiroit par la lecture d'un chapitre de l'ancien ou du nouveau Testament, dont on développeroit le sens.

Le nombre des livres destinés à introduire les jeunes gens dans la connoissance de la religion, est infini. Je bornerois l'attention de mes élèves au catéchisme, aux lectures de Seckers, aux ouvrages de Nelson, de l'évêque Wilson, et à la Bible.

Beaucoup de gens rejettent comme trop ancienne la méthode d'apprendre à lire aux enfans dans le Testament; ils aiment mieux qu'on les fasse commencer par les fables d'Esopé, ou par quelque autre livre

semblable. Pour moi, je ne connois point de livre aussi propre pour cet effet que le Testament. Le langage en est remarquable par sa clarté et sa simplicité ; et j'ajouterai, que le sujet en est agréable pour un enfant. Les histoires , faciles à entendre qu'il contient , lui plaisent beaucoup , et je ne vois pas l'inconvénient qui peut résulter d'une pratique ancienne et habituelle ; peut-être n'est-elle pas sans quelque utilité. Elle peut graver dans la mémoire plusieurs passages de l'écriture , auxquels , dans un âge plus avancé , on ne donne jamais autant d'attention. Si nous ajoutons réellement foi à l'évangile , nous ne pouvons nous refuser de donner aux enfans une teinture des lettres prise de l'évangile. Peut-être la négligence de ce point et d'autres pratiques de nos ancêtres , doit-elle être un peu attribuée aux principes d'irréligion qui se répandent.

Mais comme la religion me paroît être plutôt un objet de sentiment et d'épanchement de l'ame , que d'érudition , sur-tout pour un enfant , je mettrois plus de soins à allumer dans son coeur l'ardeur de la dévotion , et à y faire naître des affections religieuses , qu'à lui faire comprendre les points de doctrine, les opinions religieuses , ou les discussions qui n'ont point de rapport avec la morale et le sentiment. Qu'il

apprenne non-seulement à appeler l'être suprême son père , mais à le respecter avec une piété vraiment filiale.

La meilleure manière, pour arriver à ce but, est de lui faire apprendre des prières d'un style pathétique, et en même tems à la portée de sa raison , et de les lui faire répéter matin et soir. Il apprendroit aussi des passages de pseumes. Les ouvrages de Talbot , sur la religion , pourroient être d'un usage salutaire. De tems en tems , il réciteroit par cœur des hymnes bien écrites , ou autres poésies sacrées. Il faut bien prendre garde que l'ardeur de sa dévotion ne dégénère en enthousiasme. Il n'y a point de mal que l'esprit et le coeur aillent en se perfectionnant dans le même degré ; il acquérera sans peine les vrais sentimens de la religion du coeur ; ce ne sera point pour lui une tâche désagréable, comme l'étude d'une espèce de religion qui est souvent apprise par des gens peu sensés. Elle lui procurera une satisfaction vive et pure. Les enfans sont très-souvent susceptibles de la plus grande sensibilité, et la dévotion sera très-propre à lui donner de l'énergie.

Les exercices de l'école ne doivent jamais commencer ni finir sans une prière. Il est vrai que les enfans n'apportent pas toujours à la prière toute l'attention, toute

la ferveur qui sont à désirer ; cependant , l'ame quelquefois se trouve disposée de manière qu'elle est vivement touchée par une prière faite à propos , et qu'on en voit plusieurs prendre l'esprit de dévotion. Ce sont des semences qui peuvent rester long-tems sans germer , mais qui s'élèveront un jour , et porteront des fruits en abondance.

Il faut espérer qu'il n'y a point de parens assez pervers , assez peu sensés pour ne point veiller à ce que leurs enfans soient élevés dans la piété. La religion , non-seulement contribuera à préserver leur innocence et à attirer sur eux la bénédiction du ciel , mais elle sera pour eux une source de consolation dans le malheur , et en tout tems un plaisir pur et sensible.

SECTION XXXIX.

Sur les Universités.

IL est aisé de s'appercevoir que les universités d'Angleterre sont moins estimées qu'elles ne l'étoient autrefois. Les riches et les grands, qui alors y avoient envoyé sans difficulté leurs enfans, maintenant les placent souvent sous quelque instituteur particulier, pour les perfectionner, (c'est leur terme) et aussi-tôt après ils les font voyager. Toutes les classes des citoyens semblent être également mécontentes du relâchement de la discipline, et des exercices inutiles et frivoles auxquels on est soumis pour arriver aux honneurs académiques.

J'ai moi-même vécu long-tems dans une université, (et toutes sont absolument les mêmes,) et j'y ai remarqué bien des vices; mais j'ai contenu mon indignation en me faisant cette question; «en quel lieu, dans
» ce monde sublunaire, ne trouvera-t-on
» pas beaucoup de vices réunis ». J'ai vu la débauche, une ivrognerie habituelle, la paresse, l'ignorance et la vanité, marchant tête levée, et affectant de se montrer sous

les yeux du public ; je les ai vu triompher sans obstacle , laissant loin derrière elles la timidité d'un mérite modeste. Beaucoup d'actions paroissent à découvert , qui méritoient les plus vives réprimandes. Mais j'y ai toujours remarqué des caractères aimables et vraiment dignes d'estime ; des pratiques, des mœurs excellentes, qui n'étoient point aussi généralement connues , parce que le mérite ne cherche point à fixer l'attention , mais qui étoient cachées dans l'ombre de la retraite et de l'étude, semblables à une humble fleur qui est étouffée sous un amas de mauvaises herbes.

Je pourrois expliquer la cause de tous les vices dont j'ai été témoin. Il n'étoit point étonnant qu'un si grand nombre de jeunes gens , échappés de l'école , et loin de l'autorité paternelle , se plongeassent dans toutes sortes d'excès, encouragés par l'exemple réciproque les uns des autres. Leurs passions étoient fortes, leur raison non encore mûre, leur expérience défectueuse. La fierté, la vanité, l'amour du plaisir les portoient à toutes les actions qui pouvoient, ou leur être utiles, ou les faire remarquer. Plusieurs avoient de l'argent autant qu'ils en désiroient. Ceux-ci étoient esclaves de la mode (ce démon dont les charmes irrésistibles en-

traînent l'homme frivole dans tous les excès ruineux et ridicules) et ils étoient fidèlement copiés par d'autres jeunes gens d'esprit, (nom qu'ils se donnoient eux-mêmes), qui étoient obligés de contracter de grandes dettes pour imiter leurs extravagances. Je crois que , dans les mêmes circonstances, des jeunes gens, dans tous les lieux possibles, ne se seroient point comportés autrement ; et si l'on ne s'oppose point assez fortement à ces abus, c'est moins la faute des statuts et des règles des universités ou des collèges, que celle de l'âge qui ne s'impose ou ne souffre aucun frein. Cependant il y a dans ces maisons des chefs revêtus de tout le pouvoir nécessaire ; et, sans doute, les abus éclatans qui se sont établis pendant que ce pouvoir est demeuré sans action , les porteront enfin à déployer toute sa force.

Lorsque la discipline sera rétablie, et que les vieilles coutumes seront abolies, aucun lieu dans le monde ne sera plus favorable pour l'étude, que nos universités nobles : une rouille épaisse s'y est attachée par le laps de temps, beaucoup de vices s'y sont profondément enracinés, et l'arme seule de la loi est capable de les extirper ; cependant, avec toute leur im-

perfection , je soutiens qu'il n'est point de lieu plus avantageux pour un homme qui veut se consacrer entièrement à l'étude. On y a établi des bibliothèques, dont quelques-unes sont les plus riches de l'univers ; et il n'y a pas seulement des bibliothèques publiques pour l'usage général des membres de l'université, mais il en est encore d'autres dans chaque collège, et qui sont presque aussi commodés que si elles étoient dans l'appartement particulier de l'étudiant. Dans les universités, sont établis à grands frais des chaires de professeur ; et dans les collèges, il y a des lecteurs et des instituteurs. Les bâtimens sont agréables, élégans, spacieux, aérés ; les chambres des étudians, pour la plupart, belles, commodés, paisibles, retirées, et à tous égards propres à une vie studieuse. On y trouve des jardins, des bosquets charmans, des promenades délicieuses, et des retraites champêtres. Ajoutez à tout cela, que la haute antiquité de ces maisons, et une foule de grands hommes et de savans personnages qui en sont sortis, leur donnent un air vénérable, et peuvent inspirer à un étudiant une noble émulation.

Mais, comme cette réforme peut être éloignée, et que je crois sincèrement que, dans l'état actuel, y envoyer un en-

fant sans quelques préparations particulières, est une démarche tout-à-fait dangereuse ; démarche qui peut, sans doute, porter une atteinte fatale à ses connoissances, à ses moeurs, à son coeur, à son caractère et à sa fortune s'il en a ; je crois qu'il est essentiellement de mon devoir d'expliquer, autant qu'il est en mon pouvoir, les moyens les plus propres à prévenir la destruction de tous ces avantages, et de tirer le fruit qu'on doit naturellement attendre de ces séminaires distingués.

En premier lieu, les enfans ne doivent point être envoyés à l'université aussi jeunes qu'ils le sont souvent. Il est réellement cruel de laisser un enfant de quinze ans se plonger dans l'ivrognerie et la débauche. En y entrant de trop bonne heure, il se flétrira le coeur, perdra la tranquillité de son ame, ses connoissances, et se corrompra les moeurs. Les exemples et les occasions du vice se présentent en foule. L'inexpérience et la foiblesse, qui sont le partage des enfans, l'empêcheront d'éviter la contagion. On peut citer des exemples d'enfans qui s'en sont garantis à un âge aussi tendre ; mais ils sont rares, en comparaison de ceux qui se sont perdus, et à qui les vices ont causé des regrets longs et amers. Tous, en endossant l'habit

académique, s'imaginent être devenus hommes, et souvent ils s'efforcent d'en soutenir le caractère, en se livrant à plusieurs vices. Je suis donc d'avis qu'un enfant ne soit point envoyé à l'université avant l'âge de dix-neuf ans. Une autre raison qui vient encore à l'appui de la première, c'est qu'en quatre ans il peut prendre le grade de bachelier; et quatre ans l'amènent à l'âge où il peut entrer dans les ordres, ou être en état d'embrasser toute autre profession. Mais, lorsqu'il y entre à quinze ans, il prend ses grades à dix-neuf, et alors il reste jusqu'à vingt-trois ans sans occupation. Cet intervalle de temps, il le passe souvent, non dans l'université, mais dans les villes, et se livre à la dissipation et aux plaisirs. Quatre ans d'oisiveté peuvent lui faire perdre beaucoup des connoissances qu'il a acquises. Que l'on considère combien il seroit plus avantageux que, pendant ces quatre ans, depuis quinze jusqu'à dix-neuf, il restât dans une école bien dirigée.

Je sais bien que tous les enfans ne peuvent pas rester à l'école jusqu'à dix-neuf ans, parce que le peu de connoissances qu'on y acquiert, les dépenses pour les thèses, forcent souvent d'en sortir avant ce terme. Mais j'exhorte beaucoup les pa-

rens à ne point risquer que leurs enfans se corrompent le coeur et l'esprit , pour économiser une somme légère que leur coûteroit une année de pension. Comme il n'y a point de grands avantages à attendre , je ne puis espérer , dans ce moment , qu'on y ait égard ; mais on doit prendre toutes sortes de précautions , pour prévenir toutes les conséquences qui peuvent résulter d'embarquer un enfant , sans un pilote habile , sur une mer immense et orageuse.

Toutes les fois qu'un père en a les moyens , il doit prendre un maître particulier et prudent. Il doit lui faire un traitement assez considérable , pour l'engager à surveiller son élève , non-seulement dans les heures d'études , mais aussi dans les momens de récréation ; je recommanderois sur-tout que le pupille n'allât jamais à cheval ou à la promenade , sans être à la compagnie de son gouverneur particulier , ou de gens qui puissent en être agréés. Un maître fidèle , qui s'assujettit ainsi à surveiller la conduite de son élève , est bien plus à désirer qu'un homme de génie , qu'un savant , qui ne s'occupoit que de son avancement dans les sciences.

Je ne donnerai point de règles sur le plan d'étude ; mais je me contenterai de conseiller au père de confier son enfant à
un

un homme d'esprit et de mérite, et alors de soumettre entièrement la conduite de son éducation, dans l'Université, à la sagesse de son instituteur. Les maîtres de collège sont souvent, il est à présumer, des gens sensés, aussi bien qu'instruits et vertueux, et ont toutes les qualités nécessaires pour guider un écolier dans toutes les parties de sa conduite; mais il est, en même tems, malheureux que le grand nombre d'écoliers dont un seul est ordinairement chargé, le mette hors d'état de donner à chacun, en particulier, toute l'attention qu'un père tendre doit désirer. C'est pour cette raison que je voudrois qu'un maître particulier fût ajouté à celui de collège, toutes les fois qu'il est absolument possible de le faire. J'avoue, pour moi, que je serois effrayé d'y laisser aller un enfant seul. Le maître particulier, c'est un point qu'il ne faut pas oublier, doit avoir le maniement des finances de son élève. Il est difficile, à moins d'avoir vécu dans une université, ou d'être père des élèves, de se former une idée juste des maux de toute espèce que l'on éviteroit en donnant, à un maître prudent, une pleine inspection sur les dépenses de son disciple.

Avec ces restrictions, avec quelques changemens au dehors, je le répète, il n'est point de lieu mieux combiné, mieux dis-

R

posé pour des jeunes gens qui aiment l'étude, que ces vénérables sanctuaires des muses, qui, de tout tems, ont attiré une grande affluence. Pour prouver qu'ils sont propres à former les plus grands hommes dans tous les genres, j'en appelle aux annales de mon pays, et je ne puis songer, sans douleur, que leurs ennemis déclarés, ceux qui veulent les détruire, ou en changer totalement la constitution, sont de cette classe d'hommes qui portent envie à des avantages qu'ils n'ont jamais partagés, ou qui, guidés par une malheureuse façon de penser, s'efforcent de renverser tous les anciens établissemens civils ou sacrés.

SECTION XL.

*Remarques apologétiques sur la liberté de
censurer les Universités.*

EN traitant un sujet concernant nos universités, je sens bien que chaque pas fait, dans cette carrière, est environné de danger. Je ne puis parler d'elles d'une manière véridique, sans en faire la censure. Mais ceux dont l'intérêt a été longtemps lié avec le leur, ou qui sont forcés par devoir d'en soutenir le crédit, ne manqueront pas de provoquer une haine violente contre celui qui ose exposer, aux yeux du public, les abus et les corruptions que le laps du temps y a insensiblement introduits.

Convaincu, comme je le suis, que les méchans sont en très-grand nombre, que l'envie et l'ignorance sont sujettes, l'une à ne pas comprendre, l'autre à présenter sous un faux jour les motifs les plus purs, et la conduite la plus digne d'éloges, je crois devoir opposer aux traits brûlans de la calomnie, une déclaration solennelle, que ce n'est point le ressentiment ou une

animosité personnelle qui dirige ma plume.

Les artífices de la sagesse mondaine , et les intrigues de l'intérêt , sont assez puissans pour détruire la réputation et la tranquillité d'un individu , qui , dans le cours d'un ouvrage dont le but est sage et honnête , avance des opinions qui dévoilent des abus cachés , ou affoiblissent l'éclat des succès. Il y a toujours une foule de gens prêts à exciter un soulèvement , lorsque leur art est en danger. Je puis soutenir avec patience leurs attaques secrètes et déclarées ; seulement je ne chercherai point à les mériter. Je serois fâché si une ame honnête , et dépouillée de motifs d'intérêt et de tout préjugé local , interprétoit mal mes intentions. C'est pour prévenir cette erreur de sa part , que j'entre dans ces détails. Quant aux ennemis secrets et injustes dans leur haine , je n'ai rien à leur opposer , et je ne pourrois les dissuader ; je les abandonne aux déchiremens que fait subir la méchanceté à ceux qui sont assez malheureux pour la nourrir dans leur sein.

J'avance des observations appuyées sur des faits. Que ceux qui voudroient contredire ces observations , ou se permettre des invectives contre l'auteur , commencent par réfuter des faits.

Je suis parfaitement convaincu qu'il y a maintenant dans les universités des hommes aussi vertueux et aussi instruits que d'autres qui n'y sont pas, ou qui n'y ont jamais été ; mais je persiste à soutenir que le résultat de ces établissemens, du moins de la manière dont ils sont maintenant dirigés, n'est guères propre qu'à répandre l'ignorance, la fainéantise, le vice et le manque de bonne foi.

Mais la censure des universités, dans leur état actuel, n'est nullement mon but principal ; elle n'est qu'accidentelle, et pour ainsi dire collatérale. Je donne des avis, non sur une éducation en particulier, sur une éducation qui tient à telles circonstances locales, mais à celle qui peut avoir lieu par-tout où il y a des livres et des maîtres. On ne sera pas, je crois, assez mauvais logicien pour assurer que les commodités et les avantages nécessaires, pour former l'esprit, sont exclusivement confinés dans les collèges, ou sur les bords de Cam et d'Isis. Un lieu champêtre et retiré est préférable, pour l'étude, à des villes peuplées, où se présentent une foule d'objets qui entraînent dans la dépense, dans l'oisiveté, et dans le vice. Il y faut un nombre suffisant de livres, et un chef dont

le caractère soit connu , et généralement estimé.

Je ne propose cet asyle retiré que comme un expédient momentané , pour continuer l'éducation publique , seulement jusqu'à ce que la discipline des universités , et sur les mœurs , et sur l'étude des sciences , ait été réformée. Les universités possèdent , sans contredit , beaucoup d'avantages qui ne pourroient être réunis ailleurs. Lorsque les abus , produits par le temps et la négligence , auront été réprimés , je crois qu'il ne seroit nullement sage d'abandonner ces maisons nobles , les bibliothèques , et les fondations de toute espèce ; elles doivent être toujours l'honneur de la nation , et contribuer à la prospérité du royaume.

• Peut-être seroit-il avantageux que les collèges fussent dispersés : que leurs revenus fussent employés à bâtir et à entretenir des maisons d'éducation qui seroient répandus dans les différentes parties du royaume. Chaque collège est en effet une petite université. Je ne suis point assez hardi pour conseiller une pareille dispersion , ni assez vain pour croire qu'elle aura lieu , et que l'on suivra mon conseil. Si elle doit jamais avoir lieu , ce sera lorsque la

main qui écrit cette page sera tombée en poussière.

Un tel projet peut paroître visionnaire ; ce qui ne l'est pas, c'est le desir de voir les universités , dans leur position actuelle , contribuer , autant que leurs avantages particuliers semblent le promettre , aux progrès des connoissances nationales , de la morale et de la religion. Je ne désespère pas de voir un tel changement. Je suis informé que plusieurs améliorations ont eu lieu n'aguères , et que plusieurs abus ont été réformés. Je connois trop la nature humaine pour supposer que la cause de ces améliorations soit , dans ce siècle , attribuée à aucunes remontrances de ma part ; et je ne suis point assez ambitieux pour prétendre à cet honneur. Quelque soit le motif qui produise ces améliorations , je m'en réjouirai , par amour pour les sciences et les arts que j'ai aimés.

Mais , même dans l'état actuel des universités , un jeune homme qui quitte son école avec de bonnes dispositions , et une provision nécessaire de connoissances préparatoires , peut y puiser de grands avantages , s'il ne manque point d'application particulière. Une étude bien dirigée ne peut manquer d'être utile , en quelque

lieu que ce soit. Un jeune homme, avec de l'esprit et de la bonne volonté, peut mettre à profit les avantages de nos universités d'Angleterre, et en même-temps fouler aux pieds ces coutumes et ces exercices absurdes qui les difforment. Le malheur est, que les jeunes gens qui quittent leur école avec ces aimables et estimables qualités, ne sont nullement en aussi grand nombre que les ignorans et les libertins; que ceux qui, en arrivant dans des lieux d'éducation aussi défectueux que les universités d'Angleterre, trouvent que leur ignorance n'est point un désavantage, ni leurs vices un déshonneur.

Les avis que j'ai donnés dans les différentes parties de cet ouvrage, ont pour but l'intérêt des jeunes gens qui se consacrent à l'étude, quelque lieu qu'ils choisissent pour cet effet. Je les leur adresse avec tout l'attachement d'un ami; et pourvu que je leur sois de quelque secours dans la carrière qu'ils suivent, et que je contribue à leur perfection et à leur vrai bonheur, je supporterai toutes les calomnies et toutes les espèces de mauvais traitemens que ma franchise et la liberté de mes expressions pourront m'avoir attirées, sachant que quelques années de plus me mettront

hors de la portée des persécutions humaines ;
que le mal n'est que passager , et que le
bien , si je suis assez heureux pour le faire ,
étendra ses effets salutaires , et sur moi-
même et sur ceux dont j'ai bien voulu
mériter.

SECTION XLI.

*Sur les préjugés qui s'élèvent contre un écrivain
qui censure publiquement les Universités.*

IL y a dans toutes les classes de citoyens, certains préjugés qui opèrent sur l'esprit, comme les jalousies d'une fenêtre sur une chambre rendue obscure ; jusqu'à ce qu'ils soient écartés, la lumière de la vérité ne peut s'y introduire.

Plusieurs raisons contribuent à préoccuper les esprits en faveur des universités, sans être appuyées sur une conviction raisonnée. L'ancienneté est d'un effet surprenant pour fasciner les yeux les plus clairvoyans. Nous entrons dans les universités à l'âge de la jeunesse, de la santé, et de la vigueur, lorsque tous les objets se présentent à nous sous les couleurs les plus riantes ; à un âge où nous aimons une discipline molle et relâchée, et où nous ne sommes nullement portés à blâmer le manque de sévérité.

En différens tems, plusieurs familles s'étoient attachées à certains collèges ; leurs rapports avec eux les avoient conduites à des places lucratives et honorables. Le désir

de marcher sur leurs traces , et de faire des universités l'échelle de leur ambition , portent beaucoup de personnes à tolérer des abus qu'elles ne peuvent que voir et désapprouver. L'université , il faut l'avouer , est un endroit exposé au grand jour. Les yeux du public sont naturellement tournés vers elle , et plusieurs hommes se sont élevés à un très-haut degré de fortune , en y acquérant quelque distinction , et avec un mérite auquel , par-tout ailleurs , on n'eut pas même fait attention. Etre le compagnon d'école , le camarade de collège , ou le maître de ceux qui ont de l'influence dans la distribution des emplois , est le moyen le plus sûr d'arriver au premier rang. Il n'est donc point surprenant que ceux pour qui une université est si utile , ferment les yeux sur ses inconvéniens , et desirent qu'elle reste dans son état actuel , du moins jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'objet de leur cupidité.

Plusieurs aiment les avantages dont y jouissent les écoliers d'un rang médiocre , la manière dont ils y sont entretenus , et considèrent l'université , non pas tant comme un lieu où on étudie la philosophie , que comme un lieu où l'on peut obtenir un emploi honnête. Je ne censure point les motifs de ceux que des circonstances particulières obligent de rechercher le main-

tion de leur établissement pour leurs enfans , avec plus de chaleur que les avantages d'une réforme , d'une amélioration Je cite seulement cet exemple comme une des raisons qui attachent les esprits de la multitude à l'université , contre toutes les idées de l'avantage des mœurs et des sciences.

Ce seroit une chose fastidieuse que le détail des divers préjugés qui existent en faveur des universités , même dans leur état actuel , tant imparfait qu'il est , et qui attirent toujours la haine au censeur , et rendent souvent ses efforts inutiles. Toutes les fois qu'on entreprendra de réparer l'état défectueux des universités , on est sûr de trouver beaucoup d'opposition. On ne peut apporter de réforme dans une sacristie , sans exciter la haine et provoquer la méchanceté ; à plus forte raison dans une université , où tant d'hommes sont réellement capables de décider par eux-mêmes sur toutes sortes de matière , et où un plus grand nombre sont persuadés qu'ils en sont capables.

Quant à moi , je ne puis me flatter de ne point déplaire. Beaucoup de gens attribueront tout ce que je dis à de mauvais motifs , dans la vue , non-seulement de rendre mes conseils sans effet , mais encore de se venger.

La fierté de quelques individus élevés en dignité et avancés en âge , prendra l'alarme , en voyant que des usages et des établissemens qu'ils ont consacrés par leur approbation, sont flétris de la censure publique. Ils ne manqueront pas d'attribuer tout ce qu'on en dit à une sotte arrogance, à une présomption ridicule. Ils chercheront à étouffer la voix de la plainte , par l'affectation d'un souverain mépris.

D'autres , qui se sentent bien des jouissances qu'ils goûtent au sein de la mollesse et de l'opulence, attribueront tout ce qui est avancé dans ce livre à un besoin de faire l'officieux , et de se mêler de tout sans nécessité ; à une vanité inquiète , à une turbulence de caractère , à un amour d'innovation , et au desir de mériter l'honneur d'introduire la réforme.

Quelques-uns prétendront découvrir, par leur sagacité , par la supériorité de leur esprit , que tout l'ouvrage est l'effet de l'envie , de la méchanceté ou du ressentiment , et que le meilleur moyen de l'anéantir est de le mépriser. Y faire attention , ajouteront-ils , seroit lui donner un degré d'importance auquel il lui sera difficile d'atteindre par lui-même.

Entr'autres moyens qu'ils emploieront pour rendre mes observations sans effet ,

je ne doute pas qu'ils n'appellent à leur secours les railleries et les sarcasmes, comme étant l'arme la plus puissante; et les universités s'en sont servi long-tems pour leur propre défense. Les lieux publics d'Oxford fourmillent de gens d'esprit, depuis le pointilleux et le faiseur d'acrostiches, jusqu'au railleur dont les sarcasmes attaquent la décence, la vertu et la religion. Mais le monde est trop raisonnable pour être, dans des matières importantes, guidé dans ses opinions par des railleries. Il faut opposer des preuves à des preuves, des faits à des faits, ou autrement le mauvais plaisant peut rester sur sa chaise, et exercer ses plaisanteries sans blesser personne, si ce n'est lui-même. Ces bouffons peuvent être bien accueillis dans un lieu public; mais les parens sages et raisonnables, dont la tendresse est intéressée dans le choix d'un lieu d'éducation pour leurs enfans, détesteront cette légèreté, qui se permet de plaisanter sur une affaire de la plus haute importance.

L'artifice et la malignité feront mille efforts pour empêcher de s'acréditer une critique, qui, fondée sur la vérité, ose réclamer contre des abus. Mais tout ce que peuvent inventer la méchanceté et la fourberie, j'ai déclaré que j'étois prêt à le souf-

frir , si je puis enfin être l'heureux instrument qui procurera à la société tout le bien que la réforme des universités et un système d'éducation bien raisonnée, ne peuvent man-
de produire. Je dirai , avec un ancien :
« Frappez , mais écoutez. »

J'invite le lecteur judicieux à donner son attention aux faits et aux conclusions motivées ; je prends la liberté de le précautionner contre l'autorité accablante des grands noms et des hautes dignités. Si mes raisons sont justes et vraies , qu'il ne regarde point à la personne ou à l'état de celui qui les avance ; mais qu'il honore la vérité , de quelque endroit qu'elle sorte. Le tems dissipera les préjugés , et les vérités que je mets au jour , perceront , lorsque les oppositions de la fierté et de la passion cesseront.

SECTION XLII.

Sur le but primitif des Universités.

DANS le tems que les livres étoient rares, et que les hommes, qui savoient en faire un bon usage, étoient encore moins communs, il parut à propos que ceux qui desiroient jouir des avantages de la lecture et d'instructions vocales tout à la fois, s'assemblasent dans un lieu où les livres et les maîtres les plus célèbres étoient réunis, et où un petit nombre de gens instruits pouvoient être utiles à un grand nombre de disciples. C'étoit un flambeau allumé dans un endroit convenable, et tous ceux qui desiroient en partager la lumière, formoient un cercle autour de lui. C'étoit une source publique, où des milliers d'hommes s'assembloient pour y puiser de l'eau, qu'ils alloient porter dans différens endroits, et qu'ils distribuoient pour rafraichir ceux qui étoient altérés.

Pour donner une consistance à une assemblée de laquelle on retiroit tant d'avantages, des bibliothèques et des charges de professeur furent insensiblement établies.

Plusieurs

Plusieurs étoient jaloux de faire quelque don en reconnaissance du profit qu'ils en avoient retiré. On donna des livres, on fit des legs pécuniaires, jusqu'à ce qu'un établissement, qui avoit commencé au sein de la pauvreté, fleurit enfin dans l'opulence.

Les écoliers étoient fixés originairement dans des maisons particulières; mais on trouva qu'il en résultoit de grands inconvéniens, et, en conséquence, des salles et des collèges, ou des bâtimens séparés, affectés aux étudians, furent dans la suite du tems établis. La charité et la piété des fondateurs et des bienfaiteurs, désirèrent donner de la solidité à des maisons qu'ils avoient érigées; en conséquence, ils donnèrent des biens pour les soutenir. L'état d'écolier, d'étudiant, qui, dans l'origine, n'étoit recherché que pour la commodité de l'étude, devint un objet de poursuite, par l'intérêt qu'on en retiroit. Depuis cette époque, les universités ont petit à petit commencé à dégénérer. Elles conservèrent dans leur sein un grand nombre de membres, qui non-seulement n'étudioient point pour eux-mêmes, mais qui ne se mettoient point en peine de surveiller les études des autres. Comme de tels hommes n'avoient point le goût des lettres, ils ne trouvoient point de plaisir à des occupations littéraires; en

conséquence, ils fermèrent leurs livres, et cherchèrent l'aisance dans la paresse, ou le gain dans le vice. Cependant parmi un très-grand nombre, il y en eût toujours quelques uns, qui s'éprirèrent d'un tel amour pour les sciences que les charmes de la mollesse ne purent les entraîner, ni les faire renoncer au plaisir d'acquérir des connoissances. Il s'y forma donc plusieurs esprits d'un rare mérite, et plusieurs productions littéraires parurent en différens tems. Ces hommes, semblables à des astres qui brillent au sein d'un atmosphère épais, fixèrent l'attention du spectateur éloigné, et détournèrent ses regards de dessus la multitude de ceux qui végeoient dans les cellules d'un collège.

L'université n'avoit pas seulement proposé des récompenses pécuniaires, pour donner de l'émulation aux étudiants; mais, faisant réflexion à cette maxime, que la gloire est la nourrice des arts, elle inventa certaines distinctions ou degré d'honneur, auxquels étoient attachés certains privilèges et immunités, aussi bien que de la réputation. Ces prix, il faut le supposer, furent d'abord distribués avec égard, au mérite respectif des candidats qui y prétendoient. En conséquence, ils donnoient une grande considération dans le monde, aussi bien

que dans les alentours de l'université. Mais comme le don renfermoit en lui un honneur, le refus de ce don apportoit une disgrâce, et cette disgrâce influoit d'une manière fatale sur celui sur qui elle tomboit. Le monde négligea et méprisa celui à qui l'université n'avoit pas décerné une distinction ; ce qui devenoit une punition rigoureuse. L'université s'en aperçut, et commença à relâcher quelque chose de son exacte rigueur. En conséquence de ce relâchement, des hommes, d'un mérite médiocre, parvinrent aux honneurs académiques, aussi facilement que des hommes de génie, que ceux qui avoient des connoissances ; les honneurs académiques perdirent un peu de leur valeur. Le tems porta encore de plus grandes atteintes à la rigidité scrupuleuse des premiers dispensateurs des honneurs, et enfin, non-seulement des hommes d'un très-petit mérite, mais même des hommes qui n'en avoient aucun, au sortir de l'université, parurent dans le monde, décorés de toutes les graces que *l'Alma mater*, dans la plénitude de sa bonté, leur avoit distribuées. Après une telle révolution, il n'est point étonnant que le monde ne soit venu à n'avoir aucune déférence pour ces grades d'université, qui autrefois étoient regardés

comme la marque d'un mérite littéraire ; ils prouvoient toujours cependant, pris à la rigueur, que le gradué avoit été membre d'une université, et cet avantage faisoit pencher la balance en sa faveur, lorsqu'il se trouvoit en concurrence avec un compéti-
 teur qui n'avoit jamais eu une éducation académique. Le dernier coup fatal porté aux honneurs de l'université, fut la pratique, devenue plus commune dans ce siècle, que dans tous les autres ; je veux dire, d'envoyer des diplômes, de mauvaises, et de petites machines d'universités à des gens qui n'étoient jamais sortis de l'enceinte des lieux d'où ils tenoient leurs brillans honneurs.

Lorsque les universités sont déchues dans l'estime publique, lorsque ce n'est point l'honneur, mais l'intérêt qui anime et constitue les collèges, il n'est point étonnant qu'ils cessent de produire des hommes illustres, dans les charges civiles ou dans la république des lettres, et c'est là l'état où ils en sont ; le monde s'en est déjà plaint. On observe avec raison que, quoique réellement plusieurs grands hommes, et dans le clergé, et dans la magistrature, aient été membres d'Oxford ou de Cambridge, cependant les plus fameux n'y étoient jamais restés long-tems ; et que le droit qu'ils avoient

d'être appelés membres de ces universités, venoit principalement de ce que leurs noms étoient inscrits dans un livre, où tous les membres sont enrôlés. A moins donc que cette circonstance ne renferme une influence secrète et merveilleuse, ils ne peuvent avoir puisé, dans les universités, cette supériorité qui leur fait tant d'honneur. La vérité est qu'ils ne la doivent qu'à eux-mêmes, qu'ils la doivent à un mérite, à des qualités absolument indépendantes de circonstances locales. Ils ont porté le titre de membres d'universités, par déférence pour les coutumes de leur pays, et par égard pour des établissemens dont le but étoit utile, et que le tems avoit consacrés, et peut-être dans le principe, parce qu'ils espéroient tirer quelques avantages particuliers de lieux aussi célèbres pour l'éducation.

Aujourd'hui que les livres sont en très-grand nombre, et que dans toute l'étendue du royaume, il y a des hommes capables d'enseigner les sciences, il est évident que le motif principal, qui a fait établir des universités dans un tems où les livres et les maîtres étoient rares, ne subsiste plus. Il faut donc y apporter une réforme, et les rendre utiles à la société, ou bien les détruire.

SECTION XLIII.

De l'état actuel de l'Université d'Oxford.

LE grand motif qui attire dans les universités d'Angleterre, est à présent le desir de partager le gain, et les avantages attachés à l'état d'écolier, d'étudiant, de professeur, et autres emplois; et de posséder l'honneur chimérique, et qui ne gît que dans le nom, de ce qu'on appelle éducation régulière. Il y en a peu qui disent qu'ils vont à l'université, uniquement parce qu'ils croient y être plus à même d'acquérir telle espece ou tel degré de connoissance, qu'ils ne pourroient acquérir dans tout autre lieu, ou ils ne pourroient se procurer pour leur usage un nombre suffisant de livres. Je vais tracer une légère esquisse de l'université, dans l'état qui la constitue à présent, afin de faire voir si elle mérite d'être mésestimée.

L'université est gouvernée par un chancelier; comme c'est un grand personnage, il ne faut pas s'attendre à ce qu'il consacre son tems ou ses soins, à une administration académique. Il est vrai que, supposé qu'il

ne s'en occupe nullement, les coutumes de l'université ont rendu son entremise en grande partie inutile. C'est une charge plutôt honoraire qu'utile, et, considérée sous ce point de vue, elle ne peut qu'être très approuvée. Le chancelier apporte ordinairement et reçoit de l'honneur de l'université à laquelle il préside.

Le vice chancelier, qui est le chef résident de la maison, est un officier dont la charge est lucrative; mais ses fonctions consistent principalement à maintenir les formalités extérieures. C'est lui qui préside aux assemblées, et dépêche une multitude d'affaires concernant la prise des grades; mais je n'ai jamais vu qu'il s'occupât beaucoup d'aucunes choses qui tendissent immédiatement aux progrès dans les sciences et de la morale. Il est vrai que j'ai souvent regretté que des hommes d'un grand mérite, et dont les qualités pouvoient beaucoup contribuer à rendre l'université un lieu très favorable à l'éducation, fussent condamnés aux longues et ennuyeuses formalités de cette charge, telle qu'elle existe aujourd'hui. Elle est en général respectée; et il n'y a d'autre réforme à y faire, que de la débarrasser de ces fastidieuses et futiles exercices et de ces formes usées, et de les mieux diriger vers l'avantage actuel des

étudiants, qui viennent à l'université pour les sciences-elles-mêmes, et non pour l'ombre.

La charge de procureur est sagement établie, et je pense qu'elle est souvent remplie avec jugement et probité. Durant le tems que j'ai passé à Oxford, j'avoue que j'étois surpris d'entendre plus souvent gronder ces messieurs à manche violette, (marque distinctive de ces officiers), pour de petites négligences, telles que le manque de rabat, ou pour avoir les cheveux liés en queue, pour un habit vert et écarlate, que pour des fautes réelles et importantes. Un homme peut être un ivrogne, un débauché, un parfait ignorant, et cependant continuer long-tems à échapper à l'animadversion et à la sévérité du procureur; mais ni les vertus, ni la régularité de la conduite ne peuvent vous garantir d'une censure rigoureuse, si vous vous promenez dans la prairie d'une église, ou dans la rue, avec un rabat attaché trop haut, ou sans rabat; avec une queue mal faite, ou avec un habit vert ou écarlate. » Monsieur, dit le sévère » Aristarque, vous enfreignez les statuts; » venez demain matin chez moi, et je vous » punirai sévèrement comme votre faute le » mérite ». Ces réprimandes paroissent en général vécilleuses; cependant elles peuvent avoir été tolérées, comme venant

du desir de conserver le decorum, dont l'infraction conduit des petites fautes aux grandes; mais elles ne peuvent qu'exciter l'indignation de tout observateur sensé, lorsqu'il voit tous les jours, contre les statuts, des fautes qui conduisent les coupables à leur perte et à l'infamie, passées entièrement sous silence, ou n'être que légèrement punies, pour l'apparence seulement.

Le vice-chancelier et les procureurs sont les seuls officiers publics qui veillent en grand sur l'université. Quoique ces deux emplois soient très-avantageux, cependant il faut avouer qu'ils sont bien loin de produire les effets importans qu'on avoit droit d'en attendre. Ils consistent presque entièrement en minuties, en formalités ennuyeuses et vexatoires, dont le but n'a rien d'essentiellement utile; ou du moins pas autant que semblent le promettre le mérite et les connoissances des personnes qui y sont quelquefois soumises.

Mais chaque collège, chaque salle, est en particulier une petite université; elle a ses chefs, ses officiers, ses précepteurs, ses chapelains, ses associés, ses membres bourgeois, etc. L'ordre des servans, cet ordre qui fait tort au sens commun, et à l'humanité de ceux qui l'ont établi, a été naguères aboli. C'étoit un spectacle affligeant de voir

des jeunes gens d'une éducation honnête , avec des robes sur leur dos, servant de la bière et du fromage à leurs camarades d'étude , qui souvent à aucun égard n'étoient leurs supérieurs, mais que leur richesse mettoit à même de payer pension ou un répétiteur ; je ne doute pas que les sentimens généreux , qui sont le partage de ce siècle, n'abolissent cet ordre dans quelques collèges qui le conservent encore.

Les chefs de colleges sont ordinairement des hommes mariés, fixés pour toujours dans l'université, et qui vivent dans des appartemens semblables à des maisons particulières. Ils passent ordinairement leur tems dans l'aisance et dans les amusemens auxquels se livrent les familles riches et opulentes. Le peu d'occupations auxquelles ils sont tenus, consistent principalement dans les affaires relatives aux revenus et aux finances de la maison ; ils ne donnent point de leçons, et rarement ils troublent leur repos , pour s'occuper directement du maintien de la discipline.

Cette besogne regarde le doyen. Cette fonction est annuelle , et d'ordinaire elle passe assez régulièrement, d'une manière successive , aux plus anciens. Le doyen veille à ce que les étudiants aillent à la chapelle , et à ce qu'ils ne commettent point

ouvertement des fautes qu'il ne pourroit éviter de remarquer. Comme cet emploi n'est que d'une année, et que les honoraires en sont fort minces, rarement il s'expose à se faire haïr, en paroissant rigoriste, et en surveillant, d'une manière particulière, la conduite des étudiants. Il est vrai que ses honoraires, et plusieurs autres émolumens, n'étant assis que sur les présens des membres, il est souvent très-attentif à capter la bienveillance des jeunes gens qui doivent être promus à ce grade, et qui peuvent souvent récompenser la négligence, en lui conférant la charge honorable et lucrative de principal. Tellement que, après un mûr examen, je puis prononcer que la charge de doyen consiste sur-tout à maintenir les formes extérieures, et contribue fort peu à conserver la pureté des mœurs, et les habitudes vertueuses des jeunes gens qui arrivent dans le collège.

L'office de précepteur de collège est ordinairement lucratif, et passe pour être honorable. Les enfans, à moins que deux ou trois ne soient engagés dans une chasse au renard, sont obligés de faire une lecture quatre ou cinq fois par semaine. Ils y donnent une heure chaque fois. Si la lecture est sur des matières qui concernent les humanités, les enfans la font toute d'une

haleine, et sans s'arrêter ; s'il est question de logique, de métaphysique, ou de géométrie, le précepteur lit son heure, et les enfans baillent. Si le peu de succès qu'ils doivent retirer de lectures aussi superficielles, vient de leur propre paresse, ils sont certainement coupables ; mais si, comme je le soupçonne, leur paresse vient de l'indifférence et de l'absurde méthode des précepteurs, je ne puis m'empêcher de penser que cette manière de faire un cours au collège, a besoin d'un grand changement ; et, après un examen impartial, je crains de le dire ; mais je dois déclarer (quoique j'encoure la disgrâce de ceux qui sont intéressés à la chose) que cet emploi, comme tous les autres, ne consiste qu'à sauver les apparences ; et que, dans son état actuel, il est insuffisant pour le progrès des enfans dans les belles lettres ; et pour conserver leur innocence, leurs mœurs et leurs finances.

A l'égard de l'état actuel des études dans les universités, je suis certain qu'on me taxeroit de mauvaise foi, si j'assurois que les sujets, les plus considérés, pèchent dans les premiers points importants de la vie académique ; mais j'en appelle aux faits pour répondre à la question ; s'il est vrai ou non que le meilleur plan d'éduca-

tion est suivi par les membres résidens de l'université ? Quant à ceux qui ne sont point résidens, aux gens instruits, dont les noms sont écrits sur les registres, mais qui n'ont passé qu'une très-petite partie du tems de leurs études dans l'université, je ne puis m'empêcher de penser qu'il ne seroit pas juste de citer leur mérite et leurs ouvrages, comme des preuves que l'université renferme tous les avantages particuliers pour conduire au succès les plus brillans dans la littérature.

Je dois considérer les universités comme des établissemens publics, dont le but est de contribuer au bien-être public, en revanche des privilèges, des exemptions, et de l'opulence dont elles jouissent. En quoi consistent ces avantages particuliers ? A donner des preuves d'une utilité qu'on ne puisse retirer dans d'autres lieux, dont on ne jouisse point ailleurs, et cela, avec moins d'inconvéniens et de dépense, et avec plus d'effets avantageux ; et pour les individus et pour la société.

Quant aux mœurs, je suis pleinement convaincu que nulle part elles ne sont plus dépravées. La marine et l'armée le cèdent aux universités en vices et en débauches. Il y a toutefois cette différence, qui ajoute à la corruption des académies, c'est que

les jeunes gens y pêchent ordinairement contre leurs propres connoissances, et que, pour se donner un ton, non-seulement ils se plongent dans le vice avec impudence, mais encore ils combattent la vertu par des raisonnemens.

Par-tout où la dépravation des mœurs est sensible, la pureté et l'ardeur des sentimens religieux ne peut dominer. Il ne seroit pas charitable de dire que les universités se font remarquer par leur irrégion. J'y connois plusieurs membres dont la piété est égale au mérite littéraire, et qui possèdent ces deux qualités à un degré éminent; mais, en même tems, je crains qu'il n'y ait trop lieu de penser que l'impiété s'est glissée dans des lieux qui étoient consacrés à la religion et à son soutien. Les enfans, il est vrai, dans quelques collèges, passent souvent à la chapelle, non moins de quatre heures par jour; mais cette coutume, loin d'inspirer la piété, semble retarder ou diminuer ses progrès; car, par une suite de ces prières fréquentes, ils les font à la hâte et sans ferveur; et comme on les leur fait faire dans des momens peu favorables, lorsqu'ils ne sentent point l'impulsion de la dévotion, ils contractent insensiblement l'habitude de l'indifférence pour tout exercice pieux, et ils vont à la chapelle seulement pour la forme, ou pour qu'on voie

qu'ils sont au collège, comme les soldats qui se rendent à l'appel.

Nulle part, les jeunes gens ne donnent dans plus d'excès ; dans aucun lieu, ils ne portent plus loin la folle passion des chiens et des chevaux ; dans aucun, ils ne perdent plus sûrement le beau sentiment de la pudeur et de la retenue ; dans aucun ils n'apprennent plutôt à s'enivrer et à se faire une gloire d'être débauché ; dans aucun, ils ne deviennent plus esclaves de la mode ; dans aucun, ils n'apprennent à dissiper plus follement leur fortune ; dans aucun, ils ne conçoivent de meilleure heure du mépris pour leurs parens ; dans aucun ils ne s'instruisent mieux à tourner en ridicule tout ce qui est respectable et sacré ; dans aucun, ils ne courent plus de danger de corrompre leur cœur, de ruiner leur fortune, leurs mœurs, et la tranquillité de leur ame ; dans aucun enfin, les jeunes gens ne peuvent moins entrer dans les fonctions sacrées, ou dans toute autre emploi utile et honorable.

Si tel est l'état des universités, si mille preuves existantes viennent à l'appui de cette vérité, sont-elles des lieux convenables pour l'éducation des ministres de la religion chrétienne ? Je pense réellement que la corruption des mœurs, et l'incrédulité répandue aujourd'hui dans toute la na-

tion, viennent en grande partie de l'ignorance, de la négligence, et des vices, que les ecclésiastiques ont contractés dans les universités. Cette source empestée répand ses eaux mal saines sur tout le royaume ; le peuple en a goûté, et a avalé le poison.

Est-ce là un endroit favorable pour l'éducation de jeunes gens de qualité, qui doivent occuper une place dans la magistrature ? Si le libertinage le plus effréné, si les sensuels les plus corrompus sont des titres pour un magistrat, qu'il soit élevé dans une université d'Angleterre, telle qu'elle existe actuellement. Ont-ils été élevés à Oxford ou à Cambridge, ces membres du sénat, qui jouissent d'une réputation brillante, fondée sur leur sagesse et leur éloquence, sur leurs vertus et leurs bons exemples ?

Des panégyristes, dans des phrases ornées de toutes les fleurs de la rhétorique, nieront l'existence de beaucoup de vices qui n'échappent point à l'œil de l'observateur scrupuleux et impartial ; et je ne doute point que quelque adroit flatteur, dans l'espérance d'obtenir de la faveur et des emplois, ne se lève pour donner tous les éloges que sa sagacité pourra lui fournir, à toutes les choses que mon amour pour la vérité et pour l'intérêt des universités m'a fait censurer avec franchise.

SECTION

SECTION XLIV.

Sur les statuts de l'Université.

UN jeune homme ne peut entrer ou être immatriculé dans l'université d'Oxford, sans prêter une multitude de sermens. Je ne puis que m'élever contre un usage qui doit lui apprendre à penser légèrement sur les paroles solennelles que les hommes peuvent se donner mutuellement, et sur le lien le plus sacré de la société.

Outre qu'il souscrit à certains articles, qu'il prête serment de fidélité, et qu'il s'engage à observer les statuts de l'université, il est encore obligé, s'il obtient une bourse, de faire une foule de sermens dont il ne connoît point la nature, et par lesquels il promet d'obéir à tous les vieux réglemens du collège, qui ne sont point mis sous ses yeux, ni avant, ni après l'élection. Je suis convaincu qu'un jeune homme ne peut prêter ces sermens, ni faire ce qu'ils exigent ; mais, comme il y est comme forcé, j'espère que les fautes qu'il commet contr'eux paroissent bien dignes de pardon ; autrement, quel seroit le sort du grand nombre

de ceux qui sont entrés dans l'université après ces sermens ? En est-il un seul qui pourroit éviter de les enfreindre ? C'est débiter sous de bien mauvais auspices , dans la carrière des sciences , que d'être forcé de se rendre coupable de parjure , avant d'y être admis. Cette coutume coupable est , je le sais , justifiée par de savans casuistes , mais certainement il ne peut être nécessaire d'exiger le maintien d'un usage qui n'est nullement , ou du moins très-peu utile , et qui choque tous les gens sensés et judicieux.

Les statuts que l'on jure d'observer à la rigueur , sont de deux espèces ; ceux de l'université , et ceux des collèges particuliers. Les uns et les autres contiennent une foule de réglemens absurdes et impraticables.

Les statuts de l'université roulent principalement sur quelques formalités à observer dans la manière de prendre les degrés ; formalités qui , pour la plupart , n'ont pour but , ni de former le cœur , ni de nourrir l'esprit. Le petit nombre de ceux qui concernent la lecture ou autres occupations relatives à l'éducation , ne sont jamais observés à la lettre , souvent même sont entièrement négligés.

La vérité est que , dans la révolution des années , le tems a causé de l'altération dans

les études , dans les occupations littéraires et dans les plans d'éducation , aussi bien que dans tout ce que renferme ce monde sublunaire. Les statuts doivent subir une révision complète. Ils sont trop nombreux , trop futiles , trop superficiels ; ils exigent des pratiques minutieuses , négligent des points importans , et qui tiennent directement à l'intérêt actuel du cœur ou de l'esprit. Je pourrois en citer mille exemples , si j'avois le courage de transcrire des statuts vieux et usés. Il suffira de renvoyer le lecteur curieux aux *Pareboles*, ou *morceaux détachés des statuts de l'université d'Oxford*.

Quant aux réglemens des collèges particuliers , il n'est pas aisé de s'en procurer le détail exact ; il y en a rarement plus de deux copies , qui sont toujours renfermées dans une armoire , excepté deux ou trois jours l'année , qu'on en fait une lecture , très-souvent rapide et incorrecte , dans la chapelle du collège.

Ils contiennent sans doute plusieurs articles excellens ; mais il est reconnu , par les partisans les plus déclarés de l'université , qu'ils contiennent aussi beaucoup de points qui ne sont point praticables , beaucoup qui ne doivent point l'être , et plusieurs qui sont si ridicules , qu'ils détruisent ce respect ,

cette vénération qu'ils devraient inspirer à ceux qui se sont engagés par serment à y obéir.

Quel homme osera assurer qu'il n'est point aisé de composer un code de loix meilleur que celui qui subsiste maintenant, pour la discipline de l'université, et des collèges en particulier? Quel homme, dans des vues pures et honnêtes, ou dans son zèle intéressé pour les statuts, osera avancer qu'il seroit difficile de détruire les articles absurdes et impratiquables, tel que d'épargner aux jeunes gens la pénible nécessité de jurer d'observer des choses, qu'ils savent en même tems être de nature à ne pouvoir être suivies, et dont l'observation n'est ni exigée, ni attendue par les personnes même qui dictent les sermens, et qui, néanmoins, sont tenues, et par ces mêmes statuts et par leurs sermens, à dire qu'ils sont rigoureusement observés.

Quelles peuvent être les objections contre une révision, une correction, un changement dans les statuts? Qu'on nous réponde franchement et ouvertement; que ceux qui, par leurs charges ou par leur mérite, ont le plus d'influence dans l'université, mettent la main sur leur cœur, et à la vue de Dieu et des hommes, qu'ils déclarent qu'ils ne

pensent pas que les objections que je fais contre les sermens et contre les points de discipline , soient bien fondées. S'ils ne peuvent le faire (et je ne crains pas de dire que je puis les en défier) pourquoi ne pas employer leur loisir et leur esprit à réformer des abus qui empêchent quelques-uns des plus sages établissemens dans le monde , de produire les avantages justes et légitimes que la société doit attendre d'eux.

„ Mais pourquoi agirions-nous à votre
 „ instigation ? Nous ne pouvons , m'objec-
 „ tera quelqu'un , avoir pour vous assez
 „ d'égard , pour déférer à vos avis. Vous
 „ êtes un réformateur , un innovateur , et
 „ nous ne vous ferons point l'honneur
 „ de vous prêter attention ; nous sommes
 „ revêtus des premiers honneurs de l'uni-
 „ versité ; quelques-uns de nous sont
 „ avancés dans les dignités ecclésiastiques ;
 „ nous sommes liés avec ce qu'il y a de
 „ mieux parmi les courtisans , et nous
 „ prendrions conseil d'un homme qui
 „ vient s'ingérer , sans qu'on l'en ait prié ,
 „ et qui , pour se présenter , n'a d'autre
 „ recommandation qu'un zèle ardent pour
 „ la vérité , et qu'un vif attachement pour
 „ je ne sais quelle utilité publique ? „

A toutes ces raisons, et à beaucoup d'autres, qu'on ne manquera pas d'alléguer, je réponds que je ne suis nullement jaloux qu'on me cite comme le premier qui aie élevé la voix pour demander la réforme des universités ; pourvu que la réforme soit faite , à l'avantage des lettres et de l'éducation, je suis content. Je fais abstraction de moi-même, et je mets à part toute considération particulière. Si tout ce que j'ai dit est plus raisonnable , qu'on ne soit point assez injuste pour différer de l'accueillir. Je sais qu'on dit communément que les réformateurs ont besoin le plus souvent de se réformer eux-mêmes ; et si l'on m'applique cette réflexion, j'en reconnoîtrai de bon cœur la justice. Je confesse, avec une sincère humilité, le besoin que j'ai de me corriger moi-même ; mais si l'on attend pour faire des améliorations dans les lieux d'éducation publique, que les individus, à qui il appartient de les faire, soient eux-mêmes parfaits, je crains bien que les abus et les vices, que le temps a introduits, ne soient jamais extirpés.

Vous, nombreux parens, qui pleurez en secret la corruption et la perte de vos enfans, le bouleversement de vos fortunes, et la ruine de vos espérances, je vous le

demande, me trompai-je, quand j'assure
que les universités ont besoin de réforme ?
Je me soucie peu des décisions des docteurs
cloîtrés, ou de ceux dont l'esprit est égaré
par la fierté, par les préjugés, ou par
l'intérêt personnel.

SECTION XLV.

Sur la résidence exigée dans les Universités.

IL est aussi vrai que facile à comprendre, qu'une courte suspension de travail, qu'une récréation de peu de durée, est propre à fortifier l'esprit. Mais je suis certain qu'une longue interruption contribue, non-seulement à étouffer les connoissances déjà acquises, mais aussi à détendre les ressorts de l'entendement, et à retarder les progrès et l'avancement dans les sciences.

Aussi ne peut-on rien imaginer de pire que les congés fréquens que l'on accorde, pour compléter les termes à l'Université. C'est ainsi que les vacances sont prolongées, et on peut dire qu'elles durent depuis l'expiration d'un terme, jusqu'au commencement du suivant; que dis-je? jusqu'au tems qu'il est nécessaire d'être à Oxford, pour attrapper encore le plus voisin, qui est beaucoup plus long.

Par exemple, supposons quinze jours employés à l'étude pendant le terme de juin. L'étudiant peut alors se rendre dans sa patrie, et s'y livrer aux plaisirs de la

campagne , ou à des pass-temps moins innocens dans Londres ; jusqu'à cinq semaines environ avant Noël. Un mois d'étude complete le terme de la Saint-Michel ; après quoi il est encore libre , jusqu'à environ un mois avant Pâques ; à cette époque, même permission , jusqu'à-peu-près le huit de mai ; et encore une fois , jusqu'à l'arrivée de la quinzaine de juin , et ainsi finit l'année scolastique à Oxford.

Ainsi , l'on voit le peu tems que passent , à l'Université , ceux qui n'y sont point par goût , ou qui n'y sont point retirés avec des motifs d'intérêt ; ceux qui , par état , cherchent à gagner leur pension , ou à se la conserver. Le plus grand nombre se contente , à Oxford , de voyager quatre fois l'année , pendant laquelle ils y passent treize semaines en tout , et cela d'une manière misérable et sans aucun plan d'étude. Le déplacement souvent répété , et le changement d'idées ne peuvent manquer de jeter l'esprit dans la dissipation , tandis que , s'il étoit dirigé vers l'étude l'espace de dix mois non interrompu , il feroit des progrès rapides et considérables. Dans l'état actuel des choses , un jeune homme ne s'établit , ne se fixe pas plus à l'Université , que s'il étoit dans une hôtellerie pour un jour. Rarement il quitte ses bottes pendant tout le tems.

Souvent il n'a qu'une chambre d'emprunt; souvent il n'a pas même de livres. Il se contente de s'astreindre à quelques formes légères et de peu d'importance, afin de pouvoir prendre ses degrés. Il monte à cheval tous les jours, et il se trouve heureux, lorsque quinze jours, trois semaines, ou un mois de résidence sont expirés; alors, il monte son cheval de chasse, pique des deux, et va encore une fois chercher des plaisirs.

Quel peut être le motif raisonnable d'exiger une aussi courte résidence, pendant toute une année, dans un lieu d'éducation publique? Un père place son enfant dans une école, où si peu de tems est consacré à l'étude des sciences, et tant à la paresse et la dissipation. Il est frappé de l'absurdité d'un tel plan. Qui peut porter le public à se soumettre à un abus aussi révoltant, si ce n'est un attachement à de vieilles coutumes, et une imitation aveugle de ceux qui nous ont précédé? Attachement qui ne peut durer toujours, et qui doit être mis de côté dans un moment où l'Université perd beaucoup dans l'opinion publique.

Il est vrai que quelques-uns restent au collège toute l'année, ou du moins une grande partie; mais combien y en a-t-il?

Un très-petit nombre ; et ce sont ceux que des motifs d'intérêt personnel , plutôt que le désir de s'instruire , portent en agir ainsi. D'ordinaire , ils ne tirent guères d'avantage et d'utilité de leur résidence ; car , pendant les vacances , on n'a rien , ou peu de choses à faire , à moins qu'on ne se choisisse soi-même un genre d'occupation. Très-peu ont assez de pouvoir sur eux-mêmes pour résister à la tentation de la paresse ; quand ils s'occupent à quelque chose , c'est à la méchanceté ou à des frivolités.

Tout ce qui concerne les termes de l'université , la résidence et l'étude , demande un examen prompt et sévère. Il n'y a pas un seul membre de l'université qui puisse raisonnablement plaider pour elle. Telle qu'elle subsiste maintenant , peu de personnes osent se lever pour prêter la main à la réforme , parce que l'on est sûr d'ordinaire de se faire des ennemis ; mais je pense que ceux même qui y sont fortement attachés par des préjugés locaux , et par des rapports directs avec elle , conviendront , dans leur cœur , que mes observations sont fondées sur des faits.

Pour la résidence , on peut , sans difficulté , y apporter une réforme. Le sens commun nous dit que les vacances doivent

être courtes. Le monde a de tels charmes pour les jeunes gens , qu'ils trouvent toujours des excuses pour leurs fréquentes absences ; ainsi , que l'université n'accorde point des congés que les esprits même les plus dissipés confessent être trop longs ; qu'il n'y ait qu'un terme qui continue sans interruption depuis le mois d'octobre jusqu'à la fin de juillet. On peut , à Noël , donner une semaine à ceux qui n'aiment pas mieux rester au collège à cette époque. Tout le reste de l'année , le chef de la salle ou du collège peut , pour des motifs raisonnables , et pendant un temps , accorder la permission de s'absenter. Mais , assurément , ceux qui sont préposés à l'instruction , comme les maîtres ou les professeurs , ne doivent point interrompre le cours de leurs leçons. Le flambeau , destiné à éclairer toute une nation , doit , comme le feu des vestales , ne jamais cesser de brûler. C'est alors une lumière toujours brillante ; et tous ceux qui en auroient la faculté pourroient , en tout temps , jouir de la clarté. Beaucoup de jeunes gens sensés seroient charmés de l'avantage commode de recevoir , durant deux ou trois ans , une telle instruction. A présent , on va à l'université , avec une haute idée du lieu ; mais on y trouve les exercices coupés , la rési-

dence interrompue ; une foule de vaines formalités , au lieu de plan utile et solide. Si le jeune homme conserve l'amour de la vertu et de l'étude , il trouve que son avancement dépend sur-tout de lui-même , de sa propre application , sans secours étrangers. Telle est , j'en suis convaincu , la position générale des universités ; et s'il en est ainsi , en quoi consistent leurs avantages locaux ? Avec une petite bibliothèque , on peut réussir aussi bien dans toute autre partie de l'Angleterre , dans le pays de Galles ou en Ecosse.

S'il en est ainsi , la première question qui se présente est celle-ci : Pourquoi toutes ces dépenses ? Pourquoi ces fondations ? Pourquoi cette perte de temps et de richesses ? Le public est bien trompé ; la fraude , le manque de bonne foi , viennent des lieux destinés originairement à être la source de la vérité , de l'instruction , de la vertu , et de tout ce qui est beau et louable.

La loi qui prescrirait strictement la résidence , pendant les quatre premières années , produirait une foule d'avantages : beaucoup de pères , qui ont vu leurs enfans conduits au vice par l'oisiveté , et du vice à leur ruine , auraient préservé leur enfance , et la paix de leur ame , si on

eût exigé cette résidence, qui en même-tems les auroit arrachés aux séductions et à la corruption de la métropole. Plus d'un jeune homme date sa perte des vacances de l'université. Il se trouve sans aucun frein ; ses passions sont violentes ; ses camarades des séducteurs. Il se hâte de gagner le séjour des plaisirs, dont l'attrait séduit son cœur sans expérience, et l'entraîne à Londres. Il lui faut de l'argent ; si le père refuse, il faut en emprunter ; il vole aux tables de jeux, ressource précieuse pour lui ; il se plonge dans l'ivrognerie pour calmer ses inquiétudes ; il vit et meurt misérable, tandis qu'il eût pu être l'honneur de ses amis et de son pays, si on eût écarté de lui toute idée de plaisirs ruineux et funestes aux mœurs, en le forçant à la résidence et à l'application.

Les vacances que je conseille d'accorder sont dans un tems où Londres est peu fréquenté ; dans un temps où les affaires publiques semblent être suspendues ; et deux mois sont suffisans pour visiter ses amis, ses connoissances, et pour tous les amusemens utiles.

Si on l'aime mieux, on peut donner un mois en décembre, et l'autre en août ;

mais j'ai choisi deux mois d'été, parce je regretterois de perdre un mois en hiver, saison où les ressorts de l'esprit semblent être dans la disposition la plus favorable à l'étude et aux progrès dans les sciences.

SECTION XLVI.

Sur la discipline et l'éducation des collèges particuliers , considérés séparément des Universités.

J'AI déjà dit , et c'est une chose qu'on a souvent observée , que chaque collège est au fond une petite université. Il a ses statuts , ses principaux , ses doyens , ses tuteurs , et tous les autres chefs nécessaires pour constituer une société séparée.

Dans les collèges particuliers , il faut l'avouer , les abus et les absurdités de l'université sont souvent corrigés et écartés. Mais il y a toujours dans leur plan , dans leur constitution , plusieurs défauts , plusieurs inconvéniens , qui les rendent moins propres qu'ils ne doivent l'être , à produire les bons effets d'un établissement national pour l'éducation publique , eu égard aux avantages dont ils jouissent sans contredit ; j'entends par ces avantages , de grös revenus , de riches bibliothèques , des logemens commodes , et toutes les autres ressources extérieures , pour perfectionner les
jeunes

jeunes gens dans la connoissance des lettres, de la morale et de la religion.

Mais dans ces sociétés, les membres anciens qui y résident, les regardent, non comme des places de discipline et d'éducation, mais comme des retraites favorables à la jouissance des plaisirs, et au repos de la paresse. En conséquence de cette idée, les agrémens d'une table somptueuse, l'amusement des chiens et des chevaux sont communément les objets les plus recherchés, même par ceux que leur âge avancé devroit rendre des modèles de vertu, d'activité, de frugalité et de décence, pour les membres plus jeunes qu'eux.

Un jeune homme entre au collège, l'esprit orné des connoissances premières de l'école, et dans l'espérance d'en augmenter le trésor; aidé des lumières et de l'exemple des gens instruits, qui, selon l'idée fausse qu'il s'en est formé, se sont choisis de préférence une retraite dans des maisons consacrées aux lettres; il les trouve, cependant, pour la plupart, peu attachés à la littérature; mais donnant leur tems et leur attention à des plaisirs vulgaires recherchés par des gens sans éducation, aux plaisirs de la table et de la chasse. Quel effet doit produire sur les jeunes gens un tel exemple? Il produit une indiffé-

rence générale pour toutes les occupations louables, et un goût déterminé pour des amusemens méprisables et dignes d'un ignorant.

Les lectures que l'on fait dans les salles des collèges particuliers, sont en général comme celles des universités, courtes, nonchalantes et peu utiles à ceux qui aiment réellement l'étude. Les exercices journaliers se passent en discussions syllogistiques, méprisables, et pour les matières en elles-mêmes, et pour la manière dont elles sont traitées. Les amplifications, les thèmes, les vers, sont ordinairement comme ceux de tous les écoliers, souvent pillés dans des livres, très-souvent transmis comme par tradition; et lorsqu'ils sont originaux, ce qui est très-rare, ils fourmillent presque toujours de fautes contre les grammaires, et de beaucoup d'autres, qui ne sont point relevées ni punies par les maîtres qui les entendent.

Les lectures que le tuteur donne dans sa chambre, sont rarement meilleures que celles qui ont lieu dans les hautes classes d'une bonne école. Elles durent une heure, et le tuteur est aussi souvent le seul qui tire beaucoup d'avantage de cette vaine formalité. Il y gagne de l'argent, mais les enfans perdent leur temps.

Quant à la discipline des mœurs, elle est dans plusieurs collèges totalement négligée ; dans d'autres, on n'y a égard qu'autant qu'il faut pour sauver les apparences, et dans aucun elle n'est suivie d'une manière assez constante, assez régulière, pour garantir les jeunes gens du tort qu'ils se peuvent faire à eux-mêmes, dans les points les plus essentiels, tant leurs penchans les portent à la paresse et au vice.

Il n'y a point, dans les collèges d'Oxford, de réglemens propres à réprimer les dépenses excessives des jeunes gens. A l'exception du tems qu'ils passent à la chapelle, à la lecture, et au réfectoire, ils peuvent, à tout autre égard, jouir de la liberté la plus absolue. Les intervalles de ces exercices, ils les employent à aller à cheval, en bateau, à faire des parties de plaisirs dans quelques villes d'alentour, ou à battre le pavé, ou à végéter dans les rues de la ville, ou dans les promenades voisines.

Je ne pourrois, sans entrer dans une foule de petits détails ennuyeux, exposer toutes les particularités ridicules qui n'ont d'autre but que des formalités vaines et puériles. Mais je dirai seulement avec assurance, que les collèges, dans leur état actuel,

malgré plusieurs qualités, et les grandes connoissances qu'ils renferment dans leur sein, malgré le mérite supérieur de quelques-uns de leurs membres, ne produisent en aucune manière ce genre, ou ce degré de bien, qui est le but de leur institution, et qu'ils produiroient sans doute, si on leur donnoit de nouveaux réglemens. Comme tous les lieux d'éducation publique, ils sont maintenant surchargés d'une foule d'exercices vains et superficiels, au lieu de ces règles utiles et essentielles qu'on est en droit d'exiger dans de tels lieux.

Les effets d'une pareille éducation sont aussi sensibles que déplorables. Un grand nombre de ces maisons, que la piété et la charité des fondateurs avoient consacrées à la religion, à la vertu, aux sciences, à tout ce qui est utile et agréable, sont devenues l'asyle de l'ignorance, de la mauvaise foi, de la corruption et de la débauche. En effet, dans aucune partie du royaume vous ne trouverez plus de licence dans les mœurs et dans les sentimens, et moins de connoissances que dans quelques collèges; et qu'on se souvienne que ce sont là les séminaires où les membres du clergé, destinés à instruire le genre humain, sont élevés, et cela à l'époque la plus

critique de leur vie. Le monde ne se plaint-il pas plus que jamais de voir dans les ordres des débauchés, des ivrognes, des adultères, des spadassins? D'où sortent-ils? D'Oxford et de Cambridge.

SECTION XLVII.

Dépenses de l'éducation à l'Université.

IL n'y a point de sujet plus souvent débattu parmi les personnes qui ont quelques rapports avec les universités, que les grandes dépenses qu'entraîne l'éducation qu'on y reçoit ; c'est un objet dont tout le monde est juge, et c'est aussi celui dont on est le plus affecté ; et les personnes qui se connoissent le moins en plan d'éducation, sont cependant en état de juger des dépenses pécuniaires.

J'ose assurer qu'il n'est point de lieu où un jeune homme puisse vivre et s'entretenir d'une manière honnête à moindre frais que dans les universités. Sur quoi donc portent les plaintes ? Ce n'est point sur les dépenses de nécessité, qui réellement sont en petit nombre, et modérées ; mais sur le luxe et sur les folies que la mode introduit, et que la discipline, telle qu'elle est maintenue aujourd'hui, n'est pas assez forte pour arrêter. Où peut-on être nourri à aussi peu de frais qu'au collège ; si l'on se contente des mets que l'on sert au réfectoire ? Mais

les dîners de collège ne sont plus de mode ; il faut en donner de particuliers , et ces dîners ne peuvent avoir lieu sans des dépenses considérables , et fréquemment répétées ; ils coûtent seuls beaucoup plus cher que tous les autres articles de dépenses. Les dépenses de chevaux , de cavalcades , de chasses , avec tous les frais préliminaires et subséquens , sont souvent au-dessus d'une fortune considérable. Les étudiants de presque tous les collèges prennent part aux chasses de tous les gentilshommes des environs ; parmi les jeunes gens qui ont de la fortune , il en est peu qui n'entretiennent des chevaux à Oxford , sur-tout depuis qu'ils ont été prohibés par un règlement particulier : l'infraction d'une loi expresse est à leurs yeux la marque d'une ame mâle et fière ; c'est un honneur auquel il en est peu qui ne soient tentés d'aspirer. Ceux à qui la fortune permet d'entretenir des chevaux , entraînent leurs camarades dans quelques extravagances ; qui leur font contracter nécessairement des dettes. L'entretien seul d'un cheval équivaut à ce qu'il en coûtoit autrefois pour entretenir un écolier , et payer ses livres et ses maîtres.

Les jeunes gens , une fois entrés dans l'université , perdent des sommes considérables à des parties de plaisirs ; ils en

perdent encore durant les vacances , lorsqu'ils ne sont point dans l'enceinte de l'université ; et tout cela est mis injustement sur le compte des dépenses de l'éducation de l'université.

Pour obvier à ces inconvéniens , il faut exiger des étudiants une plus longue résidence. Je ne vois pas l'avantage d'un établissement qui resserre les années académiques dans les bornes étroites de onze à douze semaines. Ce court espace forme la totalité du temps que la majorité des membres passent dans l'université. A peine même remplissent-ils ce terme ; en un mot , ils ne passent que le temps absolument nécessaire pour avoir le droit de se présenter aux grades ; mais toutes les dépenses qu'ils font à Londres , en d'autres lieux , sont regardées comme dépenses de l'éducation académique , parce qu'ils sont membres de l'université.

Je puis assurer que , l'entretien non compris, soixante à quatre-vingt livres sterlings par an , sont amplement suffisans pour tous les besoins de la vie académique. Mais je sais que beaucoup de jeunes gens en dépensent plusieurs mille. Quel bien résulte-t-il d'une pareille profusion ? Ou plutôt quel mal n'en résulte-t-il pas ? Ils contractent l'habitude du luxe , de la folie ,

de l'extravagance, du vice, qui rarement les abandonnent ; ou si la chose arrive, ce n'est que quand leur fortune et leur santé se trouvent fortement altérées. Ils sacrifient tout aux plaisirs de la vie académique, et ils deviennent vraiment des hommes du monde, c'est-à-dire, méchans, ignorans, et malheureux.

La conduite extravagante des jeunes étudiants jette beaucoup de défaveur sur l'éducation de l'université, et contribue peut-être plus qu'aucune autre cause, à diminuer le nombre des membres. Supposé que l'université offre les moyens les plus sûrs d'avancer dans les sciences, peu de parens sont assez passionnés pour elles, pour consentir à ce que leurs enfans risquent leur fortune, en cherchant à acquérir des connoissances. Mais comme cette acquisition n'y est rien moins que sûr, un homme qui a du jugement, peut-il souffrir que son fils hasarde ses biens, sans espoir d'aucun avantage en échange ?

Je suis forcé d'avouer, et c'est à regret, que parmi les maîtres les plus considérés dans l'université, il s'en trouve quelques-uns qui se jettent entièrement dans le monde, dans l'espérance d'y obtenir quelques gratifications, ou quelque dignité ecclésiastique. Ces personnes, pour plaire à leurs

patrons, permettent aux jeunes gens de famille noble ou riche, de se livrer aux divers amusemens recherchés par les gens à la mode dans le grand monde. Ils n'osent leur refuser le privilège de nourrir des chevaux et des laquais, de peur qu'ils ne prennent du dégoût pour l'université, et qu'ils ne l'abandonnent. Mais est-il besoin de dire que les classes inférieures de la société aiment à imiter les plus hautes, et que la contagion de l'exemple répand au loin la folie et l'extravagance, et les rendent universelles

Mais, dira quelqu'un, les universités ne doivent-elles point se conformer au monde, et ne faut-il pas accorder une grande liberté à ceux que leur fortune met en état de vivre comme il leur plaît, et qui par conséquent ne resteroient assurément pas à l'université, s'ils y éprouvoient quelque contrainte, et si, en vertu de leurs richesses, ils ne jouissoient pas de privilèges exclusifs?

A cela je réponds que les universités doivent se préserver de la corruption du monde, afin que les jeunes gens qui en sortent, puissent, par l'heureuse influence de leurs exemples, et par la sagesse de leurs discours, contribuer à retarder les progrès du vice, de la folie, de l'igno-

rance et de l'irréligion. Une discipline exacte et rigoureuse, ne garantit, il est vrai, que pour un temps un petit nombre d'individus de la contagion des mauvais principes, et des habitudes pernicieuses; cependant il est à présumer que la réforme une fois établie dans ces maisons il y aura peu de parens, quels que soient leur rang et leur opulence, qui ne préfèrent soumettre leurs enfans à toutes les entraves d'une discipline vertueuse. Ils ne souffriroient pas que leurs enfans s'autorisassent de leur rang, pour s'arroger d'injustes prérogatives, et pour faire le mal; mais ils se réjouiroient de voir l'éclat du rang et de la fortune rehaussé par les charmes de la vertu. Quoiqu'en disent des gens perdus de vices et de débauche, il est certain que quelques personnages, aussi recommandables par les qualités du cœur que par celles de l'esprit, brûlent de voir opposer une digue au luxe et à la vanité, qui dans ce moment empoisonnent les sources de la science et de toutes les vertus. C'est sans passion que je prêche la réforme des abus de l'université; persuadé que je serai soutenu par l'opinion et par les vœux de ce qu'il y a de plus respectable dans la société.

SECTION XLVIII.

Sur les attestations de bonnes mœurs et d'avancement.

LA facilité avec laquelle les attestations sont signées par des personnes même respectables dans les universités, fait le plus grand tort au savoir et à la vertu ; elle confond les distinctions qui doivent exister entre le mérite et le défaut de mœurs et de connaissances. Elle trompe le monde qui, plein d'un juste respect pour les personnes dont le nom est au bas d'une attestation, met sa confiance dans des gens qui se trouvent totalement dépourvus de mérite.

L'excuse que l'on apporte d'ordinaire, pour justifier ces certificats de science et de bonne conduite, est que le refus ruineroit, ou du moins feroit le plus grand tort à ceux qui les sollicitent. La chose est vraie sans contredit ; mais la justice est-elle une réalité, ou bien n'est-ce qu'une chimère ? *Que le ciel s'écroule, pourvu que la justice se fasse* : cette sentence est hardie et terrible ; mais aussi est-elle rigoureusement juste.

Si les certificats n'établissent aucune dis-

inction , il vaudroit tout autant n'en accorder à personne, et que personne n'en demandât, car ils ne signifient rien. Par égard pour ceux qui les donnent , cette coutume devroit être abolie , à moins qu'ils ne se décidassent à se conformer aux loix de la vérité et de la justice ; car, dans le cas actuel , des personnes respectables et du premier mérite sont compromises par cette méthode de signer d'une manière solennelle, des certificats, pour attester ce que souvent elles ne connoissent pas , ou ce qu'elles savent être faux.

Nos ancêtres en usoient bien plus sagement. Toutes les fois qu'un jeune homme postuloit une place dans l'université , ou qu'il se présentoit pour être admis dans les ordres sacrés, il étoit tenu d'apporter avec lui une lettre de recommandation de son collègue, dont les membres, vivant sous le même toit que lui, étoient supposés, avec raison, connoître parfaitement son caractère et sa conduite générale. Il est encore à propos que les personnes chargées de choisir un jeune membre de l'université, pour lui conférer quelque emploi ou une pension, recherchent le témoignage de ceux qui lui servoient de maîtres. Mais aujourd'hui, ces attestations, à parler vrai, ne prouvent guère autre chose que la facilité

et la bonhomie de ceux qui les ont données.

Si tous les élèves doivent avoir une attestation, qu'elle soit en termes plus généraux, de manière à ne point induire en erreur, et à ne pas obliger des hommes respectables à certifier une chose dont ils ne sont point certains, ou qu'ils sont persuadés n'être pas vraie. Par exemple, il leur suffit d'attester que tel membre est resté au collège durant tout le tems prescrit; et qu'ils déclarent, sur leur conscience, qu'ils ne savent rien sur son sujet qui prouve qu'il ait de mauvaises dispositions, ou qu'il soit décidément paresseux, ignorant, ou de mœurs dépravées.

Le style des attestations ne doit pas être uniforme, et copié littéralement et indistinctement pour toutes sortes d'individus. Elles doivent peindre le caractère de la personne, et être signées par ceux qui la connoissent le mieux, par des gens dont les assertions sont appuyées et accréditées par un jugement et une intégrité reconnus. Dans la société, lorsqu'un domestique se présente dans une maison, on lui demande un certificat, qui ordinairement est conçu de manière à donner satisfaction sur ce qu'on veut savoir; les talens, les qualités du postulant y sont détaillés. Mais telles sont les attestations des fameuses univer-

versités de ce pays; elles trompent ceux qui s'en rapportent à un pareil témoignage, et font commettre un faux à ceux qui les donnent.

Il faut consulter tout-à-la-fois, et la vérité et la douceur. Je ne voudrois nullement mortifier, sans nécessité, un jeune homme qui donneroit des espérances. Mais, en même-temps, je respecte trop le vrai mérite, pour ne pas désirer qu'il soit distingué, et que celui qui le possède reçoive plus d'éloges que le jeune homme ignorant et vicieux, qui va au collège uniquement pour remplir les formalités strictement exigibles, et obtenir les places qu'il ambitionne, et qui, après avoir été très-inexact, très-répréhensible à tous égards, jouit des avantages attachés à l'exactitude et à la régularité.

Une punition uniforme pour toutes sortes de crimes, seroit, sans contredit, très-déplacée. La récompense uniforme de toute espèce de mérite, est décourageante pour ceux qui aspirent à la perfection; et je crois ne pas me tromper, en assurant que si les attestations établissent une distinction réelle, elles contribueroient essentiellement à faire produire aux universités tous les avantages qu'elles peuvent et elles doivent produire.

SECTION XLIX.

Légères observations sur les honneurs académiques.

LE but principal de tous les systèmes d'éducation , a toujours été de former les hommes , de les mettre en état d'entrer dans le monde , et d'y remplir les devoirs de la vie sociale , d'une manière honorable pour eux-mêmes , et avantageuse pour les autres. Il a donc paru nécessaire que les étudiants , au sortir de leur maison d'éducation , fussent pourvus d'une attestation qui prouvât qu'ils y avoient été , et même qu'ils y avoient fait des progrès suffisans. Pour cet effet , on a inventé les grades , espèce de distinction affectée particulièrement à nos modernes universités.

Pour obtenir ces honneurs , il étoit juste d'avoir certains exercices publics à soutenir. Ils étoient pour les candidats une occasion favorable de déployer leurs talens et leurs connoissances , et en même tems , ils éclairoient les personnes chargées de conférer ces honneurs , sur le choix de ceux qui paroissent les mériter.

Lors

Lors de l'établissement de ces exercices dans nos universités anglaises, la scholastique ou la logique, les discussions métaphysiques et syllogistiques étoient très en vogue. C'est avec raison qu'on exige des exercices pour ces sortes de sciences. Mais n'est-il pas cruel que, durant le long espace de tems qui s'est écoulé depuis l'établissement de ces exercices, ils aient à peine éprouvé aucune altération essentielle.

Long-tems après cet établissement, la scholastique conserva l'estime que, dans un siècle d'ignorance et de ténèbres, elle avoit usurpé sans peine. Durant cet espace, les exercices étoient intéressans; on y déployoit beaucoup d'esprit et d'érudition, et les écoles publiques, où ils se faisoient, étoient remplies d'un concours nombreux d'auditeurs.

Enfin, la scholastique fait place à un genre de science plus solide, qui commence à étendre ses progrès; chassée du monde, elle ne trouve d'asyle que dans l'ombre du cloître. Mais le cloître lui-même éprouve l'heureuse influence du goût qui se répand; et malgré l'autorité imposante des statuts, qui ordonnent des exercices sur des points de scholastique, rien ne peut faire renaître le goût qu'ils avoient inspiré, et qui les rendoit autrefois le pre-

mier objet de l'étude et de l'application des élèves.

Depuis cette époque, les exercices n'ont été soutenus que par contrainte, et par conséquent d'une manière lâche et négligée. Peu de personnes se sont mises en peine d'exceller dans les vaines disputes de l'école ; et ceux qui s'y sont appliqués, n'ont retiré que peu d'honneur de leur supériorité en ce genre. L'ambition des hommes de lettres s'est frayée une nouvelle route ; à peine a-t-on inventé quelques argumens, depuis qu'ils s'étoient multipliés à l'infini, et s'étoient transmis sans altération de siècle en siècle. Les écoles étoient désertées ; on n'y voyoit que les argumentans et le maître. Ceux qui auparavant fréquentoient ces exercices, trouvèrent beaucoup plus d'avantages à étudier chez eux. La science des syllogismes étoit tombée dans un tel discrédit, que la plupart des gens de lettres commençoient à se faire un honneur de l'ignorer entièrement. Les sciences vraiment estimables gagnoient du terrain, et la scholastique se retiroit avec honte.

Les honneurs académiques sont aujourd'hui distribués indistinctement à tous ceux qui ont rempli les formalités de l'éducation de l'université, qui y sont restés un

certain nombre de termes , et sont disposés à payer les frais d'usage pour les grades. Aux yeux des gens sensés , les degrés ne sont rien moins que des honneurs réels. Ils ne prouvent rien , sinon que le gradué a été membre d'une université ; ils peuvent contribuer à lui donner quelque relief parmi les étrangers.

Mais on conviendra que , quand les honneurs qui devoient faire naître l'activité et les sentimens vertueux , sont tombés dans le mépris , il est tems de corriger des abus , qui , sans inculper personne en particulier , ont été insensiblement introduits dans le laps des tems.

Il faut , sans doute , des honneurs pour établir une distinction entre l'homme de mérite et celui qui n'en a pas. Cependant , ils ne doivent pas être si difficiles à acquérir , qu'ils ne puissent être le partage du plus grand nombre , qui rarement s'élève au-dessus de la médiocrité.

Un degré peut être conféré , sans honorer celui qui le reçoit ; mais il ne peut être refusé sans honte , et la honte du refus peut occasionner la ruine de celui dont les succès peuvent dépendre de la bonne opinion du monde à son égard. Il seroit donc cruel , qu'un homme , après s'être comporté avec beaucoup de décence et de

régularité , après avoir coûté à ses parens des sommes considérables pour l'entretenir à l'université , fut marqué d'une note infamante , qui le priveroit de toute ressource , et jetteroit l'amertume sur toute sa vie. A moins donc qu'une personne ne fut réellement entachée de quelque vice considérable , je voudrois quelle emportât avec elle un morceau de soie ou d'une autre étoffe , avec le droit d'ajouter à son nom deux lettres capitales. Mais je voudrois que dans l'enceinte de l'université , il y eut quelque distinction particulière , pour ceux qui ont un mérite particulier. A Cambridge , il y a , je crois , quelques distinctions de cette espèce ; mais je désirerois qu'elles fussent mieux proportionnées au but qu'on se propose.

La coutume de conférer les grades par diplôme , à des personnes qui n'ont aucun mérite littéraire , qui même sont absolument étrangères à l'université , est un abus criant que l'autorité ne peut trop se hâter de réformer. Les diplômes sont des honneurs singuliers qui doivent être la récompense et le partage du vrai mérite. Les conférer indistinctement à tous ceux qui veulent payer les frais accoutumés , c'est tromper le public , c'est dénaturer ces honneurs et les discréditer. N'est-ce pas une chose révoltante que ceux qui sont fixés

à l'université, où ils dépensent des sommes considérables, et qui essuient toutes les peines, toutes les fatigues des examens et des exercices, n'obtiennent, après tout, que les mêmes honneurs académiques, décernés au candidat ignorant, qui jamais n'approcha de l'université dont il brigue les distinctions, mais qui, moyennant une somme, reçoit ses diplômes, comme on reçoit des denrées et des marchandises, par la messagerie ou par quelque autre voie publique.

Cet indigne trafic n'a pas lieu dans les université d'Oxford et de Cambridge; c'est un témoignage que je leur rends avec bien du plaisir. Elles ont à cet égard respecté leur propre dignité. Rarement elles ont conféré des grades par diplôme, si ce n'est à des personnes d'un mérite éminent. Ainsi, un diplôme conféré par ces deux maisons, est encore regardé comme un grand honneur.

Mais malheureusement, quand un homme entre dans le monde, et qu'il prend le titre de docteur, peu de personnes se donnent la peine de remonter à la source, et de rechercher d'où il tient ce titre académique. Celui qui

. *Annos septem consumpsit Athenis ,*
Insenuitque libris et curis

souvent ne tire pas de ses grades plus de considération dans les lieux où il se trouve placé, que l'homme qui jamais n'entra dans l'enceinte d'aucune grande école, ni d'université quelconque. Peu de personnes ont les moyens, et encore moins la volonté, de s'informer d'où il tient ses degrés, et de quelle manière il se les a procurés.

.. Tels sont les abus dans la collation des grades, que tous ceux qui prennent quelque intérêt à la gloire des universités de la Grande-Bretagne, brûlent de les voir réformer. On ne dira pas que ces reproches sont mal fondés, que cest une noire calomnie; ils sont appuyés sur des faits, dont tous ceux qui ont quelque connoissance de l'état des universités, ne peuvent méconnoître la réalité.

Mais, quoiqu'au fond ces grades ne donnent que peu de considération, la plupart de ceux qui se destinent à la vie littéraire, travaillent à se les procurer, pour se plier aux vieux préjugés qui existent dans le monde; et tant que ces préjugés subsistent, il est très-prudent de les respecter autant qu'on peut les concilier avec l'honneur, la probité, et son propre avancement.

Il n'est pas besoin de se donner pour cela beaucoup de peine; puisque, s'il n'est

point au pouvoir ou au choix de l'étudiant de passer l'espace de tems exigé dans les universités d'Oxford et de Cambridge , il peut, sans fatigues, et avec peu de dépenses, obtenir des grades des autres universités, qui lui seront aussi honorables, aussi utiles dans le monde. Il lui suffira d'envoyer ses ordres, et de l'argent comptant, par un commissionnaire fidèle.

SECTION L.

Courtes réflexions sur les professeurs et sur les chaires.

L'ÉTABLISSEMENT des universités a précédé celui des collèges. Il y avoit donc des instituteurs publics, parce qu'ils étoient alors absolument nécessaires. Aujourd'hui, chaque collège, chaque salle est une petite université, qui a ses chefs et ses maîtres particuliers. Beaucoup de chaires ont cependant été établies depuis la fondation des collèges ; et ces établissemens peuvent être utiles aux étudiants, et honorables pour les professeurs. Une chaire est une récompense digne d'un mérite distingué ; mais quand on reçoit un salaire, il est juste de faire quelque chose pour l'utilité publique.

Aujourd'hui, cependant, la plupart des chaires dans les universités anglaises, sont de vrais bénéfices simples. Quelquefois un homme de génie, regardant une chaire comme un champ vaste et brillant où il pourra déployer ses talens, donne lui-même ces leçons publiques ; mais, généralement

parlant, la chose est très-rare ; et si l'étudiant ne reçoit d'autres leçons que celles du professeur désigné et payé pour l'instruire , il peut aussi bien aller chercher des connoissances dans le pays des Hot-tentots , et poursuivre les sciences dans la Laponie.

Un abus aussi grand ne pouvoit rester ignoré ; on s'en est plaint long-tems et hautement ; ainsi, tout ce que je dirai sur ce sujet , sera infiniment au-dessous de ce qu'on a souvent remarqué. Mais, comme l'abus existe toujours, on me pardonnera de faire quelques nouvelles observations.

Qu'il me soit donc permis de donner mon avis. Je voudrois qu'à chaque élection de professeur, on exigea strictement de lui l'engagement de donner lui-même ses leçons, ou de se démettre de son emploi, ou de se nommer un successeur, s'il ne se sentoit point le goût et les qualités nécessaires pour remplir ce devoir indispensable. Il y a, dans la société, une foule de places et d'emplois dont on peut faire des bénéfices simples, sans porter aucune atteinte à l'intérêt public. Mais, dans les universités, la négligence des devoirs qu'on a à remplir, entraîne beaucoup d'inconvéniens funestes, et aux individus et à la société.

Un grand nombre de jeunes gens s'empresseroient à payer les leçons, si les pro-

fesseurs vouloient les donner eux-mêmes. Ainsi , la modicité des appointemens , affectés à quelques-uns d'eux , ne peut être une excuse plausible pour se dispenser de le faire.

Mais , dira-t-on , dans telles branches de sciences , il y a quelques chaires qui sont inutiles. S'il en est ainsi , il faut changer la nature de ces chaires , les faire servir à un autre genre d'art ou de science ; en un mot , les rendre utiles , ou bien qu'elles soient abolies , et que les revenus en soient appliqués à l'augmentation d'autres chaires , reconnues pour être utiles , mais en même-tems pauvrement partagées.

Je ne crains pas de le dire , et cette assertion vaut un axiôme : dans un grand établissement national , qui est destiné à l'avancement général de la jeunesse , il ne doit y avoir aucun emploi qui ne soit en activité à la cour ou dans une cathédrale ; il peut y avoir quelques charges honoraires , ou de surnuméraires , qui servent , dans le vieil âge , de distinction et de récompenses pour une conduite vertueuse , ou pour des services essentiels rendus durant le printemps et l'été de la vie. Mais une université est un lieu , non de repos , mais de travail et d'action. Que ceux qui s'y sont bien comportés , et qui ont concouru de

tout leur pouvoir au bien réel de l'établissement , jouissent ailleurs d'un dédommagement ; à l'âge de quarante ans qu'on leur accorde quelques bénéfices simples ou quelques dignités ecclésiastiques ; et qu'ils laissent leur emploi à ceux qui ont le pouvoir et les dispositions nécessaires pour travailler avec activité à l'ouvrage de l'éducation , à laquelle seule se rapportent , et l'établissement des universités , et la fondation des chaires.

SECTION LI.

*De la nécessité de fonder un établissement,
pour enseigner, d'une manière particulière,
les dogmes de la religion.*

LA plupart des étudiants, dans nos universités anglaises, sont destinés à l'état ecclésiastique. Il paroît donc juste d'y établir un plan d'instruction particulier pour les étudiants en théologie.

Les personnes les plus en état d'être juges en cette matière, se plaignent amèrement que les jeunes gens qui se présentent pour les ordres sacrés, suffisamment instruits d'ailleurs dans les langues grecques et latines, et estimés à l'université comme d'excellens écoliers, n'ont qu'une teinture légère et superficielle des dogmes de la religion chrétienne, et généralement de toute la science appelée proprement théologie.

C'est une loi que prescrivent le sens commun et l'honnêteté : on doit s'attacher particulièrement à acquérir les qualités qui sont indispensables, pour s'acquitter, comme il faut et même avec succès, des devoirs de

son état ; et il me semble que le soin des ames , ou l'emploi d'enseigner les vérités sublimes de l'évangile , demande un travail particulier , et une préparation pénible et laborieuse. Si la chose est ainsi , je conclus qu'il est de toute nécessité de fournir , dans les universités , les moyens les plus propres , les plus avantageux à l'étude de la théologie.

Dans ce siècle , on voit éclore une foule d'opinions étranges ; et , sous le nom de christianisme raisonnable , quelques - unes des plus importantes vérités de l'évangile , sont expliquées d'une manière fausse , et présentées sous un jour trompeur. Certainement il est du devoir de tout ministre de l'évangile , d'être assez instruit des dogmes de la religion , pour être en état de réfuter les systèmes qui leur sont opposés , pour se convaincre et se satisfaire lui-même , toutes les fois qu'il s'élève des doutes et des difficultés dans son esprit.

Il est vrai qu'il y a des chaires de théologie ; mais le professeur du collège de Marguerite , à Oxford , ne donne point de leçons , et le professeur du collège du roi se contente , je crois , de remplir les formalités de son emploi. Feu le docteur Bentham , homme d'un grand mérite , quoique tourné en ridicule par des gens ignorans et superficiels , étoit dans l'usage de faire une lecture

publique le dimanche. On pouvoit retirer beaucoup d'avantages de cette méthode ; cependant elle n'étoit pas suffisante pour instruire les étudiants en théologie, et pour remplir pleinement le but qu'il se proposoit. Il est besoin dans les universités, suivant la remarque de l'évêque Portens, d'un plan uniforme et régulier pour cette partie d'éducation, qui consiste à lever aux yeux des étudiants, un coin du voile dont la nature s'enveloppe, et à lui présenter les preuves, l'évidence et les préceptes du christianisme. » La religion, dit ce digne » prélat, n'a cependant point de rang as- » signé dans l'université de Cambridge, au » milieu des autres sciences dont on y » suit l'étude ; les connoissances, en cette » partie, ne sont point des titres absolu- » ment indispensables, pour parvenir aux » honneurs et aux récompenses acadé- » miques. En un mot, elle ne jouit pas » de tous les égards, de toute la considé- » ration que sollicitent, et son mérite in- » térieur, et l'état actuel des mœurs du » siècle. ».

Un jeune homme, après avoir passé trois à quatre ans dans la dissipation et dans les folies de la vie académique, se présente aux ordres. Le chapelain de l'évêque lui fait subir un examen. Il explique

quelques versets du testament grec, et traduit un morceau de latin en anglais. Muni d'une attestation, il est admis, et il passe de la société folle et bruyante de ses compagnons d'étude, aux soins d'une grande paroisse, aux visites des malades, à l'administration des sacremens, à l'exercice de toutes les fonctions sérieuses du sacerdoce; il a à soutenir la dignité de son état, et à défendre les principes qu'il a adoptés, contre le méthodisme, l'incrédulité et le vice. S'acquitte-t-il de tous ces devoirs avec honneur? Pour toute réponse, consultez l'expérience.

Où faut-il chercher un remède à tous ces inconvéniens? c'est à la source qu'il faut monter. *Hinc lucem et pocula sacra*. On ne peut nier qu'il ne soit nécessaire d'établir, dans les universités, un plan d'étude particulier, pour les dogmes de la religion, et de fixer pour les progrès en ce genre, des prix et des récompenses académiques, qui seroient distribués à un âge moins avancé que celui auquel on confère aujourd'hui les degrés en théologie. Celui qui desire voir cette science recommandée avec force d'une manière convaincante, peut recourir au sublime discours de l'évêque Portens, sur les avantages de l'éducation académique.

SECTION LII.

Dernière section sur les Universités.

JE n'entrerais pas dans toutes les particularités qui discréditent les universités, et les empêchent d'être aussi utiles à la société, qu'elles devroient l'être, vu les grands avantages dont elles jouissent. L'énumération en seroit fastidieuse pour les personnes qui n'ont aucun rapport avec elles, et elle seroit superflue pour ceux qui y sont attachés. C'est un fait bien connu, bien prouvé, que l'on va plus à l'université pour obtenir des grades que pour s'instruire réellement.

Après un examen impartial, je ne puis m'empêcher d'assurer que ces statuts demandent une réforme; qu'un grand nombre d'entr'eux sont vicieux, et que ceux qui sont bons, sont mal observés. La totalité des règles, des coutumes et des pratiques, avec très-peu d'exceptions, forme une masse d'inconséquences et d'absurdités, jointes à une fausse parade de science et de perfection.

Pour quel motif un jeune homme va-t-il
à

à l'université ? Pour y étudier les sciences, la philosophie, la théologie ; mais, hélas ! quels foibles secours, quel peu de ressources il y trouve ! Peu de professeurs donnent eux-mêmes des leçons. Point d'émulation , point d'encouragement ; la faveur, les égards sont concentrés sur ceux dont les parens seront un jour en état de protéger le maître, ou de lui faire quelque présent pécuniaire. Le rang et les richesses captivent exclusivement l'attention de ceux qui aspirent à quelques dignités ecclésiastiques ; et le jeune homme modeste et plein de dispositions heureuses, mais d'un rang obscur et d'une fortune étroite, eût-il le mérite d'un ange, est totalement négligé ; ou, s'il aspire à surpasser ses camarades, il lui faut essuyer toutes les mortifications que l'envie et la méchanceté peuvent causer à un cœur sensible.

Les maîtres, il est vrai, donnent ce qu'on appelle des leçons ; mais, dans le fait, elles ne sont que pour la forme ; c'est l'ombre de la chose ; ce sont de purs subterfuges, imaginés pour légitimer, en apparence, la réception des sommes contribuées par les élèves. Ceux-ci expliquent un auteur, le maître, jeune agréable, se prélassé dans son fauteuil, et rarement il se donne la peine de relever même les plus grandes sottises qui leur échappent. Se sen-

tant affermi dans sa place , et indépendant de l'autorité des parens de ses élèves , il se met peu en peine des devoirs qu'il a à remplir , il ne consulte que ses aises et son insouciance. S'il étoit tenu à travailler par lui-même , et à donner de ses propres productions , comme le pratiquent les savans professeurs d'Ecosse , il seroit certainement fort embarrassé pour la composition et même pour la traduction ; il seroit lui-même exposé aux traits de la critique ; mais tant qu'il met dans les mains des enfans des discours de Cicéron ou de Xénophon , tout va bien ; l'enfant explique , et de tems en tems le maître regarde à la marge , et lui apprend ce qu'il peut lire lui-même à la page qu'il a sous les yeux , ce que les commentateurs Pearce et Hutchinson ont remarqué ; encore ne le fait-il pas toujours ; et souvent j'ai été témoin de lectures de collège , qui se passoient entièrement , sans aucune observation de la part du maître.

En un mot , l'établissement des bourses a changé la nature des collèges ; ils sont bien différens des maisons ordinaires d'éducation. Ce sont pour la plupart des maisons de charité , où , en reconnaissance de la générosité du bienfaiteur , les élèves n'ont qu'à prier pour son ame , se bien divertir et ne rien faire. Les places de maître , il est

vrai, y sont conservées, parce qu'elles sont lucratives ; mais j'ai connu des collèges où les membres du dehors étoient regardés comme un surcroît inutile et incommode. Ils auroient désiré de s'y renfermer eux-mêmes , et d'y jouir d'une bonne table et de toutes sortes de plaisirs , sans avoir au milieu d'eux des externes qui viennent pour leur donner des leçons. Un jeune vice-président , un ancien pensionnaire , aimeroit presque autant voir son cellier vide , où son cheval surmené , que d'être obligé de concourir à exiger quelque exercice , ou à donner quelques leçons.

Ce que les pensionnaires et les officiers de collèges exigent le plus scrupuleusement , c'est un respect extérieur de la part des jeunes étudiants. Quelles que soit l'ignorance et la nullité d'un ancien pensionnaire , le plus petit manque de respect est traité comme le plus grand crime dont un étudiant puisse se rendre coupable. Quelle tyrannie ! Le mérite personnel et une conduite régulière , sont des titres qui assurent toujours le respect des honnêtes gens ; mais parmi les anciens membres , ceux qui remplissent le plus mal leurs fonctions , et dont les mœurs sont les plus méprisables , sont souvent ceux qui punissent avec plus de sévérité l'oubli ,

par exemple, de leur ôter son chapeau, ou toute autre vétilerie, le plus léger manque d'obéissance. Cette extrême sévérité n'est-elle pas une preuve de la nullité de ces êtres exigeans, du sentiment intérieur qu'ils ont de leur peu de mérite. Indignes de respect, ils veulent usurper par autorité ce qu'ils ne peuvent obtenir par des qualités réelles.

La négligence y est absolue pour tout ce qui a rapport à l'étude de la morale et aux progrès dans les sciences, tandis qu'on y donne l'attention la plus scrupuleuse aux plus petits détails propres à alimenter le vil intérêt ou la vanité des anciens et des officiers.

N'est-ce pas par le fruit que l'on juge de la qualité d'un arbre ? Les universités ne produisent-elles pas les membres les plus corrompus de la société ? Quelles sont les mœurs générales de ces sortes de maisons ? N'y voit-on pas régner la fierté, le luxe, l'amour excessif de la parure, la mollesse, l'extravagance, la gourmandise, l'ivrognerie et la débauche ? Par-tout où se trouvent réunis un si grand nombre de jeunes gens, on rencontre quelques vices de cette nature ; mais ils seroient bien moins sensibles, ils ne seroient pas portés

aussi loin , si l'université étoit soumise à une règle strictement observée.

Mais l'organisation de l'université est si vicieuse , que ses succès et sa prospérité sont indépendans de sa réputation.



SECTION LIII.

Sur le commencement des études sérieuses.

ENFIN j'ai terminé la partie la plus désagréable de mon entreprise, car quoique la censure des abus qui, en se propageant, peuvent avoir les suites les plus fâcheuses, soit un devoir indispensable ; cependant c'est une tâche pénible en elle-même, et propre à susciter la haine et les contrariétés.

J'ai exposé avec franchise mes idées sur l'université ; attendons-en les effets salutaires qu'elles ne peuvent manquer de produire, quand l'observation en aura reconnu la vérité, et que l'expérience les aura sanctionnées.

Je suppose que le jeune étudiant à qui j'adresse mes avis, ait été élevé jusqu'à l'âge de dix-sept, dix-huit ou dix-neuf ans, dans une école estimée ; et qu'il ait une connoissance assez étendue des auteurs classiques. Il peut alors devenir en quelque sorte son propre maître ; car quoiqu'il faille rechercher les lumières d'un maître habile, d'un professeur instruit, partout où elles se trouvent, cependant il doit moins se reposer sur les

secours étrangers d'un instituteur, que sur ses propres efforts.

Il est de la sagesse de se faire une idée exacte de la carrière que l'on veut parcourir. Une étude vague et passagère, peut procurer un plaisir innocent; mais elle n'est pas aussi utile qu'une application méthodique et suivie, donnée pendant quelque tems aux lettres.

L'étudiant sensé doit se proposer deux fins; la première, d'augmenter et de perfectionner ses facultés intellectuelles, pour sa propre jouissance, par le desir vraiment noble et louable, de corriger et d'embellir l'ouvrage de la nature; c'est une entreprise généreuse et qui donne à celui qui l'a conçue, une ardeur brûlante, un vif enthousiasme, capable de le conduire au plus haut point de perfection. La seconde, est d'acquérir les connoissances et les talens nécessaires pour remplir les devoirs de son emploi ou de sa profession; ces deux objets doivent toujours être présents à sa pensée. L'homme qui ne s'attacheroit qu'au premier, cousumeroit son tems à des occupations agréables et utiles pour lui-même, mais absolument inutiles à la société dont il est membre, et aux avantages de laquelle toutes les études doivent, en quelque sorte, être rapportées. Celui qui ne s'occupe que

du second, ne peut avoir qu'un esprit très étroit. Borné à un seul genre de science, il préfère ses propres connoissances à celles des autres, et cela parcequ'il n'a idée ni de leur nature, ni de leur prix. Il est sujet à tomber dans l'entêtement ou dans la pèdanterie ; il se prive d'une source intarissable de jouissances, et, aux yeux de tous les gens sensés, il est bien inférieur à l'étudiant qui joint aux connoissances de sa profession des notions universelles.

Comme nous devons à la société, d'avoir les qualités nécessaires pour gérer les emplois dont nous sommes chargés, il convient à un homme sage et qui a des principes, de donner une attention particulière aux connoissances de sa profession ; du moins jusqu'à ce qu'il y ait obtenu une supériorité parfaite ; mais dans tout genre de travail, il y a des intervalles de vide. Il est reconnu que la variété dans les études, soutient la patience, et donne pour les poursuivre un nouveau degré de force et d'ardeur. Il faut remplir ces intervalles par des occupations variées. Il faut quitter le chemin battu, pour se promener au loin dans les contrées délicieuses des connoissances universelles.

C'est ce mélange de connoissances universelles, et d'un talent particulier, qui caractérise le vrai mérite, et qui consti-

que la différence qui existe entre un homme d'une éducation honnête, et un autre d'une éducation bornée. L'un se contente de voir les haies du grand chemin ; l'autre porte au loin ses pas, il visite les lieux les plus pittoresques, et gravit les montagnes pour pénétrer jusqu'à l'hémisphère de l'esprit le plus éloigné.

Les connoissances sont, sans contredit, une possession, non-seulement agréable, mais utile et honorable. L'étudiant doit donc travailler à se faire un recueil d'idées sur tous les sujets, propres à enrichir l'esprit humain. L'étude des langues et des belles-lettres ne doit faire qu'une petite partie de ses occupations littéraires. Il faut donc qu'il consacre une grande portion de son tems aux sciences proprement dites. Il cherchera des connoissances non-seulement dans les livres, mais dans les bureaux, dans les magasins, dans les manufactures, dans le monde entier ; il réfléchira long-tems sur tout ce qu'il y aura vu ; de ces différentes sources, il tirera de la nourriture pour son esprit : et ces alimens, bien digérés, se convertiront en sucs nutritifs et salutaires.

Mais, pendant toutes ces excursions et ces voyages de l'imagination, il est de la sagesse de conserver le goût et la con-

noissance des auteurs dont le monde admire depuis long-tems la noblesse dans les pensées, la beauté et la force dans l'expression.

En quittant son école, il ne fera point, comme beaucoup d'autres jeunes gens qui ferment pour toujours les auteurs qu'ils y ont appris à expliquer ; mais il entretiendra précieusement les notions qu'il y a acquises, parce qu'elles seront pour lui un moyen sûr de pousser plus loin ses connoissances dans les différentes branches de littérature, et parce qu'elles sont en elles-mêmes un objet d'utilité et d'agrément.

A l'école, rarement on explique les auteurs d'une manière assez parfaite, pour que l'étudiant soit en état d'en abandonner l'étude, et d'en tirer des avantages, lorsqu'il en sort. Il faut les lire avec une sérieuse attention, et les analyser d'une manière judicieuse.

Ainsi, une fois dehors de son école, que l'étudiant se procure les meilleures éditions du *Variorum*, ou de quelques commentateurs dont la critique soit sage et justement admirée, et qu'il parcoure de nouveau la carrière de ses études, guidé par des notes et par des commentaires.

SECTION LIV.

Sur les connoissances dont l'acquisition est nécessaire avant d'entrer à l'Université.

LES jeunes gens quittent de trop bonne heure les études de l'école. Pour être en état d'entrer en philosophie avec avantage, il faut avoir une connoissance très-étendue, très-approfondie de la grammaire et des auteurs classiques. S'ils n'ont point ces notions préliminaires, il est bien à craindre qu'ils ne puissent suppléer à ce défaut à l'université ; ils y jouissent d'une plus grande liberté qu'à l'école ; et lorsque les jeunes gens ne sont plus soumis au joug de l'autorité, il n'est pas probable que, de leur propre mouvement, ils donnent une application suffisante à des études élémentaires, qui ne peuvent s'acquérir qu'à force de peine et de travail ; ajoutez à cela, qu'une fois entrés à l'université, leur âge demande que ce genre d'études soit entièrement fini.

Il faut donc qu'ils connoissent parfaitement les élémens de la grammaire ; je ne dis pas de la grammaire philosophique et

universelle , mais de la grammaire des langues anglaises , grecques et latines. Cette connoissance est très-belle en elle-même ; mais à l'école il suffit de l'apprendre comme une notion préparatoire , qui conduit aux sciences en général. Personne n'ignore qu'aucun enfant ne peut entrer au collège , s'il ne sait composer couramment un thème ou une lettre , soit en latin , soit en anglais , sans la plus petite faute contre la grammaire , et s'il ne peut , en même tems , faire les parties des auteurs grecs et latins , qu'il a appris à expliquer.

Il est à désirer que cette méthode ne soit jamais enfreinte ; mais je puis assurer avec certitude que , de tous les jeunes gens envoyés à Oxford , peu sont en état de composer en latin la plus légère amplification , sans pécher contre la grammaire ; et la plupart sont éloignés d'avoir une connoissance exacte même de la grammaire anglaise ; et dans ce cas un maître est fort embarrassé ; il ne sait comment aller en avant. S'il s'avise de donner une leçon telle qu'on en reçoit dans toutes les écoles de grammaire , toute la classe s'imagine que c'est une insulte qu'on lui fait , et elle se venge de ce prétendu outrage , en donnant à son maître l'épithète de pédagogue , ou en dédaignant ses leçons. Les enfans qui se sentent hors

d'état de soutenir , comme ils le doivent , la réputation d'un étudiant qui a fait toutes ses classes , finissent par agir en fanfarons , c'est-à-dire , par dédaigner avec audace une acquisition précieuse à laquelle ils ne peuvent atteindre. Ils foulent aux pieds la science , et pour objets d'émulation , ils embrassent des exercices bien opposés à ceux qui remplissent une vie consacrée aux lettres et à la méditation. Les chevaux , et tous les accessoires des plaisirs de la campagne , captivent exclusivement leur attention ; alors leur ignorance va toujours en croissant , et nécessairement leur audace croît dans la même proportion , afin de soutenir l'air et le ton qu'ils ont adoptés.

Avant qu'un enfant puisse entrer dans une université , telle que celles d'Angleterre , il est indispensable qu'ils connoisse parfaitement les meilleurs écrivains d'Athènes , de Rome et d'Angleterre , et même ceux de France ; mais je suis loin de vouloir exiger rien au-delà de ce qui est raisonnable ; je demande seulement qu'il ait expliqué et qu'il entende facilement la plupart des ouvrages les plus admirés de ces auteurs , et qu'il sache par cœur une certaine quantité de passages des meilleurs poètes.

Il ne peut avoir acquis ces connoissances

sans contracter du goût et de l'attachement pour des ouvrages qui excitent son admiration ; et lorsqu'une fois cet objet est rempli, il n'y a pas de doute que son esprit ne se reporte de lui-même sur des chefs-d'œuvres qui ont su le captiver. Ils seront pour lui un allègement à des études plus sérieuses ; ils feront , non l'occupation pénible , mais le charme , mais les délices de sa vie. Si au contraire la connoissance des auteurs classiques n'est que superficielle , elle ne fait éprouver que peu de plaisir , parce que naturellement tout ce qui est sombre et obscur nous fatigue, nous dégoûte ; et il est prouvé que l'autorité des maîtres dans les collèges n'est pas suffisante pour obliger un élève à employer ses heures particulières à une étude pénible ; et la passion de la paresse, la séduction des plaisirs est si impérieuse à cet âge, qu'elle arrache à toutes sortes d'études, si ce n'est à celles qui sont rigoureusement exigées, ou dont la connoissance déjà acquise procure un plaisir facile.

Un étudiant, destiné à un genre de vie honnête, à des occupations dépendantes d'un état, ou purement volontaires, ne doit pas se borner à sa grammaire et aux auteurs classiques ; il doit ébaucher , pour ainsi dire , l'étude de plusieurs autres bran-

ches de science. Qu'il apprenne un peu de la géographie ancienne et moderne , un peu de la chronologie.

Je sais trop bien , et c'est à regret que je le dis , que la plupart des enfans envoyés à l'université , ont rarement aucune de ces connoissances , et que se sentant très-audessous de leur besogne , ils contractent du goût , et se jettent dans les folies de la mode. L'ignorance est par elle-même un très-grand mal ; mais les maux qu'elle cause deviennent encore plus funestes par la dépravation dans laquelle souvent elle précipite. L'esprit , dépourvu d'aptitude pour se livrer à des occupations innocentes et louables , cherche un aliment à son activité naturelle , dans des objets vains et pernicieux.

On peut donc conclure , sans injustice , que celui qui envoie un enfant à l'université sans une provision de connoissances classiques , capables de soutenir ses forces , et de l'aider à porter plus loin ses pas dans une route facile et applanie , ne doit en accuser que lui-même et non son fils , lorsqu'après s'être attendu à de grands progrès , il se voit frustré dans ses espérances.

SECTION L V.

De la nécessité de préserver l'esprit de toute passion immodérée dans la jeunesse , pour arriver à un degré de mérite distingué.

LES dispositions naturelles , l'application et l'instruction , tout cela réuni est un garant sûr de l'avancement d'un étudiant ; et cependant il peut être arrêté dans le cours de ses progrès par quelque passion déréglée. L'amour , et toute autre affection dominante , si l'on n'y met un frein dans ce premier âge de la vie , refroidissent le goût des livres , étouffent l'activité , et maîtrisent l'esprit si impérieusement , qu'elles finissent par s'y établir pour jamais.

Quintilien soutenoit qu'un orateur devoit être honnête homme. La probité , selon cet aimable et judicieux écrivain , n'est pas moins nécessaire que les qualités de l'esprit. J'ajouterai que , pour devenir un homme de lettres distingué , il faut se garantir de toutes foiblesses criminelles , et commander à ses passions , toutes les fois qu'elles

qu'elles menacent de devenir assez violentes pour tyranniser, et opposer un obstacle à l'étude des sciences.

Mais si l'asservissement des passions est très-favorable à l'avancement dans la littérature, réciproquement l'avancement dans la littérature est très-utile pour asservir les passions. Parmi une foule d'avantages que procure l'étude des sciences dans la jeunesse, le plus précieux, à mon avis, c'est qu'elle détourne un jeune homme de toutes les pensées, de tous les penchans, qui d'ordinaire précipitent dans le vice, et dans tous les maux qui en sont la suite. Quand l'esprit est occupé de littérature, quand il poursuit avec chaleur quelques connoissances, il est rare qu'il ait du goût, des frivolités et du vice; il ne trouve guères l'occasion de s'y livrer. On a remarqué avec raison, et jamais maxime ne fut citée plus souvent, que la paresse est la source de tous les vices. Mais à quoi s'occupera celui que sa fortune dispense de se livrer aux affaires et au commerce, celui à qui son rang interdit tout art mécanique? A quoi il s'occupera? A étendre les bornes de son esprit, à augmenter ses connoissances, à perfectionner son goût. Mille avantages naissent de l'étude. Elle produit non-seulement ces

qualités qui ornent le cœur et lui donnent de la noblesse, mais le goût et l'habitude des occupations innocentes, qui préservent de la souillure du vice.

Un attachement pur et vertueux peut naître, sans doute, dans le cœur encore tendre d'un enfant bien né; cependant il seroit à souhaiter que l'on pût s'en défendre, jusqu'à ce qu'on eût acquis un fond suffisant de connoissance; car l'amour, comme toutes les autres passions violentes, est tyrannique. L'amour, une fois maître de l'esprit, ne souffre pas qu'il reconnoisse d'autre souverain. Je suis convaincu qu'un homme, épris d'amour, et qui est réellement ce qu'il prétend être, ne peut donner à l'étude une attention suffisante. Son application, s'il en est capable d'aucune, ce qui, selon moi, est très-douteux, ne peut guères manquer d'être inégale, passagère et infructueuse.

A un amour honnête succèdent les soins et les attentions que l'on doit à une famille; les distractions qu'entraînent les différens devoirs domestiques. Ces devoirs demandent toute la sagesse d'un homme fait, dont ils deviennent l'occupation presque exclusive. Mais lorsqu'on en prend le fardeau de trop bonne heure, avant d'avoir complété son éducation, ils n'entraînent

après eux que misère ; car ils exigent du jugement d'un jeune homme, dont le jugement n'est pas encore mûr ; ils le jettent dans l'exercice d'un état, pour lequel son esprit n'est pas assez préparé, et que son insuffisance met hors d'état de remplir avec succès et avec honneur :

Le souci, l'inquiétude donnent, il est vrai, de l'activité ; mais ils sont absolument contraires aux études qui demandent de la réflexion. Juvenal attribue la médiocrité des poètes de son tems, à la détresse dans laquelle ils se trouvoient. Celui, dit-il, qui s'occupe d'un poème important et de grande étendue, doit être libre de toute inquiétude ; quels talens autres que ceux qui mènent à quelque gain, peut acquérir celui dont l'esprit est préoccupé du soin de pourvoir à la subsistance d'un enfant, ou de se garantir du froid et de la faim qui le tourmentent.

Tous ceux donc qui aspirent à un genre de vie honnête et élevé, doivent raisonner leur conduite, et se comporter de manière à éviter, dans leur jeunesse, ces liaisons qu'ils pourront rechercher convenablement à une époque plus reculée. Que leurs premières années soient fidèlement consacrées aux sciences. Ils ne pourront guères trouver, dans le cours de leur

vie, une saison aussi favorable. Dans l'âge virile, l'ambition et une foule d'autres objets sollicitent vivement, et en emportent la principale partie de son tems. Dans la jeunesse, au contraire, leurs facultés sont, dans toute leur vigueur, ils n'ont point de devoirs d'état à remplir, et toutes les circonstances concourent à favoriser l'application aux sciences et à la philosophie.

Qu'un homme jette ses regards sur la société : qui sont ceux qui y jouent le plus beau rôle, et qui réussissent le mieux dans les professions, où, pour briller, il faut un mérite supérieur ? Ce sont les gens qui consacrent un tems considérable à l'étude de l'état qu'ils ont embrassé, et non ceux qui se contentent des connoissances élémentaires, qui donnent tête baissée dans l'amour, et dans tous les embarras qui en sont la suite, et qui commencent la pratique d'un état quelconque, avant d'en connoître la théorie. On peut citer, il est vrai, quelques exemples du contraire. Tel grand génie franchira toutes les difficultés ; à travers mille obstacles, il s'élèvera à pas de géant, au sommet de la gloire, au faite de la perfection ; mais, en général, il est vrai de dire que ceux

qui renoncent à leurs livres de trop bonne heure , et se laissent entraîner par des passions violentes , n'ont qu'une teinture superficielle de tout ce qui peut s'appeller connoissances réelles.

SECTION LVI.

Des avantages de l'étude et des connoissances pour ceux qui croient pouvoir s'en passer , sous prétexte que le haut rang de leurs familles leur assure des emplois et de l'avancement.

LA classe de ceux à qui l'on donne une éducation honnête, est composée en grande partie de jeunes gens, à qui les grands rapports ou le rang distingué de leurs familles assurent des emplois ou des dignités. Ces jeunes gens, en général, ne s'attachent qu'à la forme, qu'à la superficie de l'éducation, sans s'embarrasser du fond, sans chercher à la rendre solide; alors, ont-ils des vues sur un bénéfice considérable, comme ils ne peuvent le posséder sans prendre les ordres, et que pour les obtenir, il faut suivre la marche accoutumée; ils entrent dans une école, passent au collège, vont à cheval, à la chasse, et se livrent à tous les plaisirs, jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge compétent; après être restés au collège pendant un certain tems, après n'avoir fait que ce

qu'il faut dans le monde, pour échapper à la prison et au pilory, des attestations leur sont aussi-tôt accordées; ils obtiennent leurs degrés sans la moindre difficulté, et à la suite de cela, les ordres. Comme on n'exige d'eux qu'un savoir médiocre, ils consacrent tout leur tems au jeu et à la débauche; et souvent ils passent toute leur vie dans des plaisirs tumultueux, et d'une manière peu honorable pour eux-mêmes, et extrêmement flétrissante pour leur état.

Je conseille donc aux jeunes gens de cette classe de donner aux lettres une attention sérieuse; c'est un moyen sûr, non-seulement de remplir plus dignement les devoirs de son état, mais aussi d'ajouter à leurs jouissances et de mériter l'estime publique.

J'ai souvent entendu dire que c'étoit un malheur pour un enfant de savoir qu'il n'a rien à désirer du côté de la fortune. La chose est vraie, lorsque cette connoissance le détourne de donner à la culture de son esprit tout le degré d'attention qui est nécessaire, et pour se préparer à lui-même le plus de jouissances possible, et pour se rendre utile à la société; le jeune homme, qui reçoit de ses parens ou de ses amis tous les secours dont il a besoin, et qui par conséquent ne connoît point le souci, l'inquiétude qu'éprouvent ceux qui n'ont pas

les mêmes ressources sur lesquelles ils puissent compter, est plus particulièrement obligé de travailler à orner son esprit de connoissances ; il a pour cet effet tous les avantages ; toutes les commodités qu'il peut désirer ; il peut consacrer tout son tems à l'étude, ce qu'il ne pourroit faire, s'il étoit obligé de travailler pour sa propre subsistance.

Le discrédit dans lequel est tombé l'état ecclésiastique, vient en grande partie du défaut de talent dans les membres qui en remplissent les fonctions. Les personnes qui ont des bénéfices dans leurs familles, ou des protecteurs parmi les grands, sont trop indifférentes sur la nécessité d'acquérir des connoissances. Souvent ils n'en sentent pas même le prix, et faute d'avoir le goût cultivé, ils se comportent en gens du monde, se livrent à toutes les extravagances du luxe et de la vanité, et contrarient en tout le vœu de l'institution primitive de leur état.

Les personnes consacrées au culte de la religion, doivent donner une attention particulière, non-seulement aux sciences et aux études qui ont un rapport immédiat avec l'exercice de leurs fonctions ; mais encore aux belles-lettres, et à toutes les branches de connoissances utiles et précieuses. C'est la marque d'un petit esprit ;

de négliger tel genre de connoissances , parce qu'il ne conduit à aucun objet d'intérêt : un esprit bien né, étudie pour l'amour même de la science ; bien plus, l'idée que son travail est volontaire et entièrement désintéressé , est pour lui une jouissance , et soutient son courage au milieu des difficultés qu'il a à surmonter.

E C T I O N L V I I.

De l'ambition de se distinguer par un faux esprit et par un caractère de libertinage.

JE ne connois pas de plus grand obstacle à la culture de l'esprit et du coeur, que l'ambition de se distinguer par le cynisme et l'impudence dans une conduite coupable. Un jeune homme n'a pas plutôt quitté son école, que le sentiment de sa liberté le ravit et le transporte, il ne peut contenir sa joie dans les bornes de la modération ; il brule de se faire remarquer, et si pour arriver à ce but, il suivoit un plan sage et raisonné, son ambition lui mériteroit des honneurs ; mais il vise à la réputation d'un homme de plaisirs et du bel air ; pour y parvenir, il foule aux pieds, non-seulement les conseils de la raison, mais même ceux d'une prudence ordinaire et commune. Il se précipite dans des dépenses que sa fortune ne peut soutenir ; et il prend un air d'importance, qui ne sied nullement à sa situation.

L'étude des sciences, la pureté des principes, la sagesse dans la conduite, sont le dernier objet de ses soucis. S'il peut faire

la connoissance de quelque personnage renommé pour son adresse au jeu, au manège, à la course, ou pour ses manières agréables dans les cercles, il quitte aussi-tôt pour lui tout ce qui a rapport aux sciences et à la philosophie.

Il suffit de connoître les universités, pour savoir que mes remarques sont fondées sur des observations actuelles. Il est impossible d'aller dans les rues, d'entrer dans un café sans y rencontrer des jeunes gens qui devroient être tous occupés de l'étude, mais qui tournent en ridicule tous les objets sérieux, et affectent les airs de libertin; ils sont d'ordinaire dans l'acoutrement de chasseurs; et leur langage est celui que l'on parle dans les camps ou à Newmarket. Ils tirent vanité de l'ivrognerie et des excès les plus grossiers; le titre d'illustres débauchés est pour eux un honneur bien au-dessus de celui que peuvent procurer les talens les plus distingués, de celui que l'université peut décerner par un diplôme. La punition de leurs fautes est un triomphe qui flatte sérieusement leur vanité, et qui érige le coupable en héros aux yeux de ses camarades. Un grade n'est rien en comparaison de l'honneur inappréciable de s'exposer à être mis aux arrêts pour un acte de débauche. Briser les fê-

nêtres du collège, troubler le repos d'un paisible étudiant, en s'établissant à sa porte pour y jouer une partie de la nuit, manier les cartes le dimanche, lire des contes ou des impiétés au milieu de l'église, tels sont les amusemens que les jeunes gens d'esprit ont adoptés, telle est leur manière de déployer leur vivacité.

Aujourd'hui, toutes ces méchancetés, toutes ces actions perverses sont, aux yeux d'un grand nombre de jeunes gens, des preuves de bon sens et d'esprit. Mais, à dire le vrai, c'est pure foiblesse de leur part. Ils craignent de s'exposer aux railleries d'hommes sans mœurs. Cette pusillanimité leur fait sacrifier aux applaudissemens de gens de cette espèce, les talens, les connoissances solides, qui feroient l'ornement et le bonheur de toute leur vie.

Il faut l'avouer, ce n'est pas une chose facile pour un jeune homme, de conserver un caractère de régularité au milieu des plaisanteries et des sarcasmes de gens vicieux, et qui ont secoué toute pudeur. Une fausse honte le porte à condescendre à ce que sa raison désapprouve, dans la crainte de devenir le jouet de ceux qu'il devrait mépriser. Avec de bons principes, avec une aversion sincère pour le vice, il tombe par degrés dans de grands excès. Sa con-

descendance part dans le principe d'une source pure ; elle est l'effet d'un bon naturel , ou de la crainte de blesser personne. Mais insensiblement il se laisse entraîner d'une faute à une autre , jusqu'à ce qu'enfin il arrive à cet état déplorable , où il se fait une gloire de toutes les actions dont il devroit rougir. Alors tout devient pour lui un objet de mépris et de dérision , maître , parens , livres , instructions ; il ne trouve de charmes que dans ce qui peut le précipiter au milieu du tourbillon du vice et de l'extravagance. Il vit peut-être assez long-tems pour connoître sa folie , mais il n'a pas la force d'y renoncer où de se dérober aux maux inévitables qui en sont la suite. Son cœur est flétri , son esprit dégradé , et sa dépravation sans ressources.

Il ne faut pas attendre d'un jeune homme tout le phlegme d'un cynique. Son premier désir est de s'accommoder aux mœurs de ceux avec lesquels son âge et ses études lui donnent des rapports ; ce désir est louable en lui-même ; cependant il est des moyens propres à empêcher que la bonté de son naturel ne soit la cause de sa ruine.

Supposons donc qu'il veuille , en quel-

ques points, modeler sa conduite sur celle de ses camarades.

Qu'il soit d'un caractère facile et toujours égal; qu'il travaille à acquérir des qualités aimables et séduisantes. Alors ceux de ses camarades qui prétendent à l'esprit, n'auront point l'avantage sur lui, pour les graces extérieures, ou pour l'aménité des mœurs. En tout paisible et indifférent, il se pliera à leurs desirs, et ne les offensera point, quand il pourra éviter de le faire. Il sera attentif à cultiver leur bienveillance, persuadé que l'amitié est le gage du bonheur; et de plus, dans le dessein de bien mériter d'eux, en leur suggérant des conseils utiles, ce qu'il ne pourroit faire, si la prévention et la haine lui fermoient tout accès auprès d'eux.

Mais en même-tems, qu'il ait de la solidité dans le caractère. Cette qualité ne peut manquer à la fin de triompher d'une audace et d'un cynisme mal fondés. Son esprit vrai dissipera leur faux esprit, comme on voit le feu matériel éclipsé par les rayons du soleil.

J'ai remarqué que les esprits forts sont ceux qui d'ordinaire manquent de vrai courage. Lâches et pusillanimes, ils veulent suppléer à leur manque de bravoure, par ce fracas, par cette rudesse qu'ils ont la

sottise de prendre pour la marque infaillible du courage. Le monde se laisse trop aisément séduire par les apparences ; beaucoup d'esprits modestes, qui , dans des cas urgens , déploieroient un vrai courage , sont ravalés au-dessous du triste fanfaron qui ne doit cette préférence qu'à son air effronté et impudent. Quand un homme , d'un mérite solide , se lève pour les combattre , ils rampent servilement devant lui ; et dans cette circonstance comme dans toutes les autres , la vérité perce et finit par triompher.

Le mérite réel , le vrai génie , le courage non factice , se distinguent toujours par un air de modestie. Sans prétentions aucunes , ils se contentent de leur valeur intrinsèque. On estime l'or pour sa qualité , pour son poids et son éclat. Le clinquant brille sur des habits d'une élégance trompeuse ; il attire l'admiration des sots ; mais tous ceux qui aspirent à un mérite vraiment rare et précieux , doivent parer leur esprit d'ornemens riches et utiles , qui leur assurent l'estime des gens sensés , et laisser aux enfans et aux sots à admirer l'éclat trompeur des paillettes dorées et des fausses broderies.

SECTION LVIII.

De l'utilité particulière des connoissances et de la philosophie dans ceux qui sont élevés en dignités.

DANS les siècles et dans les pays barbares, où les citoyens de tous les ordres sont à-peu-près égaux pour les qualités et les talens de l'esprit, le rang et les titres, sans le concours du mérite personnel, donnent une distinction vraiment digne d'envie. Mais dans les lieux où la science et la civilisation sont généralement répandues, dans ce pays-ci, par exemple, le manque de mérite personnel est pour un grand (je prête à ce mot le sens qu'on lui donne dans la société) un titre d'exclusion à l'estime publique.

Le préjugé le plus fatal aux personnes élevées en dignité, est celui qui les dispense d'une éducation solide, sous prétexte que l'étude est au-dessous d'eux, et qu'ils sont d'un rang trop sublime pour être tenus d'avoir la connoissance de leur état; c'est une chose commune en Angleterre

Angleterre, de soigner scrupuleusement l'éducation des cadets de famille, et de négliger celle des aînés. Quelle insigne absurdité ! Qu'arrive-t-il de-là ? Les héritiers de tous les biens, ceux dont les actions ont les suites les plus conséquentes, se trouvent totalement dépourvus des qualités propres à soutenir l'éclat d'une fortune, d'un rang héréditaire. Beaucoup d'entr'eux ne se sont distingués que par leurs foiblesses, leurs méchancetés, leur insolence et un titre.

A mon avis, rien n'est plus important que de donner un soin particulier à l'éducation des hommes qui doivent attirer les regards du monde par l'éclat de leur titre, et siéger, législateurs héréditaires, au milieu des membres du sénat. Si l'ordre de la noblesse consultoit un peu mieux l'intérêt de sa propre dignité, il exigeroit sagement des successeurs, des connoissances et des talens particuliers. Tous les honneurs dans la société, dépendent de l'estime publique ; et quoique, par coutume et par usage, on conserve depuis long-tems un respect extérieur pour les titres, cependant ils tomberont infailliblement dans le mépris, lorsqu'enfin on verra qu'ils ne sont qu'un ornement vain et mensonger, qu'ils ne servent qu'à voiler le défaut des ta-

A a

lens dont ils tiennent lieu ; et qu'ils donnent aux hommes la présomption et l'orgueil du mérite , sans qu'ils en aient la réalité.

Les qualités de l'esprit, jointes aux prérogatives du rang , ne peuvent qu'être d'une très-grande influence. On a naturellement des égards pour les titres et pour une haute naissance ; mais quand l'homme qui les possède justifie ces égards par un mérite personnel, ils commandent la vénération.

J'exhorte donc les hommes du haut parage à être aussi des hommes à talents. Je m'explique. Je ne prétends pas qu'ils se consacrent à l'étude des sciences, comme s'ils devoient donner des leçons publiques de littérature, ni qu'ils emploient exclusivement tout leur tems à la méditation. Ils sont destinés pour une vie active, et dans ce genre de vie ils peuvent certainement se rendre très-utiles à la société. Mais, je le demande, en quoi consiste l'activité d'un gentillhomme dont la fortune est assurée et indépendante ? N'est-ce pas dans l'activité de son esprit ? Or , pour préparer cette activité, peut-on donner trop de tems à l'étude des sciences, peut-on trop cultiver, trop enrichir les facultés de l'esprit ?

J'ai un peu trop d'expérience pour conseiller d'être extrême. Je ne recommande point l'étude et la méditation, exclusivement à toute autre occupation. Mais je sais que l'esprit est ce qui constitue l'homme ; et, que tout est dirigé par son influence. Je soutiens donc que dans la société la culture et la perfection des esprits donnent, pour ainsi dire, de l'élasticité aux grands ressorts d'une machine compliquée. Qu'ils soient suffisamment ornés de connaissances, et ils communiqueront à chaque chose le degré et le genre de mouvement qui lui est propre. J'ajoute que les esprits des grands ont plus d'influence sur la conduite des affaires, que ceux des classes inférieures de citoyens ; et je conclus de-là qu'il est de la dernière importance d'assurer à un grand une éducation solide.

Mais ; dira-t-on, les grands qui sont destinés à paroître à la cour, et à faire leur chemin par des manières adroites et insinuanes, regardent comme une chose de première nécessité de s'occuper sérieusement des moyens de plaire, de travailler à acquérir des talens agréables, de se donner cette souplesse de caractère, le partage de nos politiques adroits ; en un mot, ce poli, ces graces séduisantes, propres à capter la bienveillance. Il est juste, sans

doute, qu'un courtisan possède ces manières affables, et les talens de pur agrément. Mais si, pour acquérir des graces extérieures, il faut renoncer à des études sérieuses, je sacrifierai, sans balancer, l'agréable à l'utile. Mais ce sacrifice n'est pas nécessaire. Au contraire, je suis convaincu qu'une connoissance solide de ce genre de science agréable qui constitue les belles-lettres, influe directement sur la politesse de l'esprit; et une chose qui n'a pas besoin de preuves, c'est qu'un homme dont l'esprit est cultivé et poli, a infailliblement des manières affables et polies.

Supposons un Lord bien gracieux, bien affable, ou un membre du parlement, qui n'a cultivé que superficiellement les facultés naturelles, et un autre grand seigneur, qui aux talens extérieurs, à la politesse d'un gentilhomme, unit des qualités réelles, et des connoissances universelles. Le premier joue un grand rôle dans les cercles ou dans un bal; mais lequel brille avec plus d'éclat, mérite les suffrages dans le sénat et dans le cabinet? Auquel des deux le monde paie-t-il un tribut d'hommages et de respect? Sur qui viennent se réunir les honneurs et les emplois? Est-ce sur l'homme à la mode ou sur l'homme de lettres, sur le philosophe, sur l'homme

d'état , aussi illustre que le premier pour la naissance ?

Au lieu donc de souffrir la négligence et l'oisiveté dans un gentilhomme d'un rang élevé , il est de la sagesse d'exiger de lui une plus grande application que de tout autre : ses parens , son pays , son propre rang le demandent ; sans cette application , avec tous ses titres , ses châteaux , ses parcs , ses terres , il ne sera qu'un être médiocre et insignifiant aux yeux de ceux qui n'attendent de lui aucunes charges , aucuns dons pécuniaires.

SECTION LIX.

De la culture de la raison.

COMME la raison est la faculté de laquelle dépendent tous les progrès dans les sciences, les premiers fondateurs des universités ont agi sagement, en faisant de la culture de la raison le premier objet d'étude pendant le cours académique.

Mais malheureusement ils se sont trompés dans la manière de procéder à leur plan d'ailleurs digne d'éloge. Ils recommandoient, ou plutôt ils exigeoient avec une rigueur qui tenoit de la tyrannie, l'étude de la logique scholastique et une connoissance sérieuse dans l'art des syllogismes.

La logique scholastique est un art ingénieux, ou une science qui n'est pas indigne de fixer l'attention des personnes qui cherchent leur amusement dans l'étude, et qui trouvent des charmes dans des raisonnemens subtils et adroitement amenés. Mais que l'on prétende que c'est la méthode la plus propre à diriger et à perfectionner les ressorts de la raison, cette qualité précieuse dont l'être suprême s'est plu à

enrichir sa créature, j'ose nier formellement qu'elle ait cette propriété. Entr'autres preuves qui viennent à l'appui de mon opinion, je citerai celle-ci. Les hommes qui ont consacré le plus de tems à la logique scholastique, c'est-à-dire, les membres des collèges, les régens dans les universités, ne déployèrent jamais une grande force de raisonnement, lorsque sortis de l'ombre du collège, ils parurent au grand jour dans quelque emploi honorable et de confiance. Jamais aussi ils ne cultivèrent les lettres avec grand succès.

La logique prétend qu'elle aide notre conception, notre jugement, qu'elle enseigne le mode des argumens et la manière de les disposer.

Je suis pleinement convaincu qu'elle n'ajoute rien aux ressorts naturels de notre entendement. Son influence, pour perfectionner le jugement, n'est rien moins qu'incontestable. Elle peut être de quelque utilité, pour enseigner la marche des argumens, et pour en faciliter la méthode. Mais les effets qu'elle produira à cet égard, ont été portés beaucoup au-delà de la vérité.

Je ne prétends pas, cependant, dissuader de l'étude de la logique. Cette science a fait long-tems une partie de l'é-

ducation de tous les étudiants. L'ignorance totale en ce point seroit un désavantage réel, une tache dans un homme de lettres.

L'étudiant doit donc, sous la conduite d'un maître, lire quelques parties choisies de la logique de Watts. S'il en a le tems, il peut, conjointement avec Watts, lire Wallis, Saunderson, et Aldrich; mais je erois sincèrement que les subtilités de l'art, qui consistent dans des termes obscurs et équivoques, mais à-peu-près vuides de sens, que des distinctions fines et déliées, mais peu importantes, mais qui n'établissent aucune différence bien grande, ne sont point de nature à dédommager un étudiant de tout le tems qu'il auroit à consacrer à ce genre de connoissance, s'il vouloit s'y perfectionner.

La logique n'est point la méthode la plus propre à former la raison de l'homme. Les diverses lectures, la réflexion, l'expérience et la conversation, tous ces moyens sont beaucoup plus efficaces. Mais, comme je l'ai dit plus haut, l'étudiant qui est jaloux d'avoir des notions universelles, doit consacrer un peu de tems à l'étude des auteurs mentionnés ci-dessus, qui ont écrit sur la logique.

Un argument péremptoire contre les

fausses prétentions de la logique, c'est qu'au lieu de mûrir la raison, elle veut, pour être entendu, la raison dans sa maturité. Si l'on mettoit un traité de logique entre les mains d'un homme illètre et sans éducation, ce traité ne seroit pas plus intelligible pour lui, que le théorème le plus abstrait dans la géométrie. Sa raison n'en recevroit aucun développement, aucun avantage. En un mot, la logique, pour être comprise dans toutes ses parties, demande une raison déjà presque toute formée.

Dans quelques traités raisonnés, dans quelques ouvrages de controverse, il se trouve des questions si subtiles, qu'elles pourroient jeter dans une fausse conclusion, sans le secours de cette partie de la logique, qui apprend la manière de démêler un sophisme. Mais ce genre d'ouvrage est aujourd'hui peu accueilli dans le monde, et d'un autre côté, il est certain qu'une conception fine, qu'un jugement solide suffisent pour découvrir la fausseté des raisonnemens présentés de la manière la plus adroite et la plus captieuse, pour la découvrir par la seule force de sa pénétration naturelle, perfectionnée par l'éducation et l'expérience.

Ainsi, pour l'étude de la logique, voilà, en peu de mots, mon opinion. Que l'éco-

lier lise avec attention les ouvrages qui traitent de cette science , et que j'ai déjà cités ; mais qu'il n'y consacre point la majeure partie de son tems ; qu'il néglige totalement ces disputes syllogistiques, dont on s'occupe trop dans les universités ; pour cultiver la raison , qu'il s'attache à la lecture des ouvrages les plus estimés , qu'il recherche la conversation des hommes les plus instruits , et qu'il fasse ses propres réflexions sur tous les objets qui fixent son attention.

La logique de Watts, et son traité sur la culture de l'esprit , qui est un supplément à sa logique , sont , sans contredit , des ouvrages très-utiles , et destinés particulièrement aux jeunes gens qui entrent en logique , ou plutôt qui commence les études académiques. Watts étoit un homme d'un grand mérite , et très-laborieux. Son style , cependant , n'est pas élégant , et quelques personnes lui reprochent d'avoir fait intervenir la religion dans un sujet où elle ne pouvoit y être amenée que d'une manière forcée et peu naturelle. Mais cette faute est l'effet d'une piété sincère , et d'un desir de rapporter tout à la gloire de dieu. Elle ne peut certainement faire aucun tort à un jeune homme , et elle peut le con-

duire à quelque chose de plus précieux que la science.

Je recommande Watts, de préférence à wallis et à Saunderson, quoique je les regarde comme d'excellens auteurs, Mais leur latin est barbare. Ils se sont plus attachés à la clarté qu'à l'élégance; et je verrois avec peine s'accroître le nombre de ces étudians, dont le goût pur et délicat s'est abâtardi, s'est perdu par l'étude d'auteurs lourds et rebutans, qui ont écrit dans le style barbare de Burgersdycke.

SECTION LX.

Sur les voyages étrangers.

MON dessein n'est pas de recueillir ici tout ce qui a été dit pour et contre les voyages en pays étranger , par un grand nombre d'écrivains , dont les uns n'ont traité cette matière que d'une manière partielle , et dont les autres , dans leurs déclamations , se sont emportés loin de leur sujet. Je ne citerai point une source d'aphorismes ou d'exemples tirés de sages personnages de l'antiquité ; mais je me bornerai à examiner quelques points qui , selon le moderne système des choses , paroissent les plus essentiels.

Leur utilité est généralement reconnue ; on ne peut douter qu'un esprit , bien préparé par l'étude des sciences , n'en retire de grands avantages , des avantages solides et durables. Ils ouvrent la source des connoissances , et fournissent des sujets de réflexion que ne peut avoir celui qui ne quitte jamais son pays.

Mais je me range de l'avis de tous ceux qui ont écrit sur ce sujet ; ils se réunissent

à désapprouver les voyages entrepris de trop bonne heure. Il faut une grande maturité d'esprit , un grand fond de connoissances , pour retirer des avantages , et éviter les inconvéniens de ces voyages : attendre d'un enfant qu'il fasse des observations sur les hommes et sur les mœurs , qu'il pèse et qu'il compare les loix , les établissemens , les coutumes et les traits caractéristiques des différens peuples , c'est demander l'impossible. Il n'est pas moins absurde de supposer qu'un enfant ne se laissera point séduire et captiver par les bagatelles et les frivolités.

Je conseille donc de ne point faire voyager un enfant avant qu'il ait fini toutes ses études , et qu'il ait atteint l'âge de dix-neuf ans. Je voudrois qu'il passât quatre ans à l'université , lorsqu'elle aura été réformée ; mais c'est-là un point qu'il ne sera pas toujours aisé d'obtenir. Dans ce siècle , dans ce pays-ci , les parens sont impatiens de lancer leurs enfans dans le monde , de les faire entrer dans le parlement avant qu'ils aient de la barbe , et de leur faire avoir un grade dans l'armée ou dans la marine , presque aussitôt qu'ils sont sortis des bras de leurs nourrices. Il résulte de là beaucoup d'inconvéniens et pour l'état et pour eux-mêmes ; mais lorsque l'intérêt et l'ambition sollicitent , la raison , la philosophie et la pru-

dence peuvent rarement se faire entendre. Les malheurs publics peuvent seuls parer à cet abus et à beaucoup d'autres qui se glissent et se multiplient de jour en jour, jusqu'à ce que les maux qu'ils entraînent finissent par être trop affreux pour pouvoir être supportés plus long-tems, et qu'ils deviennent leur propre remède.

Je voudrais aussi qu'un enfant, connu pour n'avoir pas beaucoup d'esprit, ne voyageât pas. Un jeune homme de peu de bon sens n'apprendra qu'à rendre son imbécillité plus sensible et plus remarquable. La grimace, l'affectation, une insolence révoltante, tels sont les fruits qu'il retirera de ses voyages; il apprendra à lever le masque de la défiance, qui servoit à voiler ses défauts, et qu'il peut heureusement conserver, s'il n'abandonne pas le toit paternel. Aucun caractère ne se connoît plus facilement, aucun n'est plus souvent exposé aux traits de la satire et du ridicule, que celui d'un fat écervelé qui prend des airs et des usages étrangers. Celui qui part fou, mais d'une folie du moins tolérable, revient avec une folie qui n'est pas supportable; c'est un motif de plus pour différer son départ jusqu'à l'âge de dix-neuf à vingt ans. Alors les parens, et les personnes chargées de surveiller son éducation, seront en état de se

former une idée juste de sa capacité ; à l'âge de douze à treize ans , ou même plus tard , on risque souvent de se tromper.

Entr'autres argumens , à l'appui des voyages en général , et en particulier des voyages entrepris de bonne heure , on a avancé qu'ils sont absolument nécessaires , pour se dépouiller des préjugés locaux en faveur de son propre pays. Les préjugés en faveur de son pays se détruisent facilement en passant de bonne heure dans un autre. Mais n'est-il pas à craindre que ces préjugés innocens et utiles ne cèdent la place à d'autres aussi déraisonnables que pernicieux ? Ne peut-il pas arriver que , dépouillés des préjugés en faveur de notre patrie , nous n'en concevions d'autres qui lui soient défavorables ? Je suis sûr que ce changement a souvent lieu ; et quoiqu'en dise un philosophe moderne qui s'empporte contre cette honnête préférence qu'un anglais donne à sa nation , je soutiens que cet attachement est bien naturel ; et qu'il produit les effets les plus heureux , les plus désirables. En cela , je l'avoue , je suis tout anglais. Cette préférence , loin d'être à mes yeux un préjugé mal fondé , est appuyée et sur un mûr examen , et sur une comparaison qui est toute à l'avantage de mon pays. Quelques corrompus que nous soyons , nous n'avons

pas encore fait autant de pas vers la corruption , que quelques-uns de nos voisins que l'on admire ; et j'ajoute que la dépravation qui règne aujourd'hui parmi nous , doit en grande partie son accroissement , peut-être même son origine , à nos rapports trop fréquens avec la France et l'Italie.

Je désirerois presque que les voyages ne fussent point regardés comme faisant une partie essentielle de l'éducation d'un jeune homme. Je ne prétends pas les proscrire ; seulement je voudrois qu'ils fussent entrepris par des hommes d'un âge mûr , et fixé dans un état. Durant les intervalles de leurs affaires , durant ces espèces de vacances dont on jouit dans presque tous les emplois de la vie , qu'ils parcourent un pays circonvoisin ; et guidés par le flambeau d'un jugement mûr et d'une longue expérience , ils tireront infiniment plus d'avantages de leur voyage , qu'ils n'en auroient retiré en parcourant toute l'Europe à l'âge de vingt ans. Capables de marcher seuls , ils voyageroient en philosophes , allant à la recherche des connoissances et des préceptes de conduite. Un voyage entrepris de cette manière , et avec une provision suffisante de connoissances , et une idée nette et précise de notre propre pays , est une des meilleures méthodes de perfectionner l'esprit humain. Il complète
et

et finit toutes ses autres qualités. Quelques mois passés par occasion en France ou en Italie, ou en Hollande, ou en Suisse, entre l'âge de trente à quarante ans, enrichiront l'esprit d'un homme sensé d'un trésor précieux. Il cherchera des mines d'or, et en trouvera en abondance; tandis que, à un âge encore tendre, le clinquant eût suffi pour l'occuper tout entier, et qu'il se seroit contenté de l'écume du métal, sans en avoir la matière précieuse.

Mais comme vouloir réformer le monde est, suivant un poète, une entreprise bien vaste, entreprise qui d'ordinaire finit par avorter, nous devons nous contenter de donner quelques avis qui puissent diriger dans la route qu'on suit, et préserver, autant qu'il est possible, des précipices. Comme donc il n'y a pas de doute qu'on ne continue à faire voyager les enfans, malgré toutes les raisons qu'on peut alléguer contre cet usage; il reste à les prémunir contre les dangers qu'ils ont à courir, afin qu'ils n'essuient du moins aucun malheur, s'ils n'en peuvent reürer aucun avantage réel.

Le succès dépend en grande partie du choix du gouverneur ou du compagnon de voyage. Ce doit être quelqu'un de mérite, un personnage respectable et d'un

âge mur. Un homme très jeune, ou d'un caractère léger, quelque soient d'ailleurs ses talens, son savoir, et son esprit, n'est point propre à cet emploi ; parcequ'il n'a point cette autorité imposante, cette dignité personnelle, qui commandent l'attention et l'obéissance. Un homme de poids, un honnête homme veillera sur les mœurs et sur la religion de son pupille ; deux points importans, qui de la manière dont aujourd'hui sont dirigés les voyages, sont d'ordinaire sappés dans leurs fondemens, et foulés aux pieds, avant le retour dans son pays. A leur place, succèdent un scepticisme universel, et un libertinage effrené. Mais un tuteur qui a du caractère et des principes, donnera tous ses soins pour que son pupille ne revienne pas, s'il est possible, dans la maison paternelle, pire à aucuns égards qu'il n'étoit lors de son départ.

C'est un fait reconnu, que ceux qui voyagent trop long-tems et de trop bonne heure, conservent rarement cette religion dans laquelle leurs bons ancêtres ont vécu et sont morts. D'ordinaire ils deviennent les disciples des philosophes du jour, et sont égarés par la lueur trompeuse d'une fausse sagesse, ou se perdent au milieu des ténèbres de la métaphisique.

Les dangers et les inconvéniens des

voyages étrangers , sont en si grand nombre , que ceux qui , par état ou par des circonstances particulières , ne peuvent en entreprendre , ne doivent pas s'attrister de cette privation. Notre propre pays fourmille d'objets bien capables de piquer la curiosité , et de dédommager amplement des peines de la recherche. Et une preuve que ces voyages ne sont pas indispensablement nécessaires pour compléter la culture de l'esprit , rappelions-nous une foule de personnages du premier mérite , qui ont possédé à un degré éminent , tous les talens , toutes les qualités dignes de l'honnête homme , qui ont réuni toutes les lumières et les connoissances étendues de l'homme de sens , sans jamais avoir quitté les bords de leur patrie.

CONCLUSION.

De la nécessité d'augmenter la gloire et les avantages particuliers de son pays , en dirigeant sagement les plans d'éducation , et en les rendant efficaces.

EN dépit des objections que pourroit faire un observateur peu exact et peu judicieux , je regarde comme une chose incontestable , qu'il existe de la différence dans les caractères des diverses nations ; différence qui tire sa source , non de l'influence accidentelle d'une modification arbitraire , mais de la nature. Et j'ose avancer comme une vérité également reconnue , qu'un peuple perd sa dignité , du moment qu'il renonce à son caractère distinctif.

Quand je porte mon attention sur mon propre pays , je m'abandonne avec complaisance à l'idée flatteuse , que le caractère national de l'anglais laisse voir quelque chose qui tient du génie des anciens romains. Les traits frappans du romain étoient la gravité et la dignité ; je n'entends pas par-là l'austérité révoltante de l'hypocrisie , du puri-

tanisme ; mais ce maintien respectable, symptôme naturel de sentimens nobles et généreux, une gravité sans rudesse, une dignité sans faste.

L'idée de cette ressemblance honorable, n'est point l'effet d'une prédilection non raisonnée ou adoptée au hasard. Elle est le résultat de l'observation ; elle est fondée sur un mûr examen des annales de l'Angleterre. Elle est confirmée par la conduite publique des anglais, toujours généreuse, mâle, humaine ; par leur vie privée, qui est tranquille, comtemplative et indépendante ; par leurs écrits, solides, nerveux, et qui respirent un esprit de liberté et de philanthropie, qui venge en quelque sorte la nature humaine du reproche d'être dégénérée.

Tel a été le caractère national des anglais. Je ne jetterai point sur la génération actuelle, des yeux fascinés par une humeur chagrine et mélancolique ; mais il faut être partial à un coupable excès, et étrangement séduit par des opinions fausses, pour ne pas voir que le caractère national est abandonné pour une frivolité d'imitation ; échange fatal, dont les suites, outre l'atteinte qu'elles ont porté aux mœurs, ont semé les maux et l'amertume sur le

règne d'un prince pacifique et bien intentionné.

L'existence de la société dépend évidemment d'une subordination non interrompue. Déranger ou troubler cette régularité, même dans les points les moins importants, c'est sapper les fondemens de la société. Tous ceux que leurs dignités et leurs emplois élèvent au-dessus de l'égalité naturelle, sont dans l'obligation de conserver un air de dignité conforme au rang qu'ils occupent, et proportionné à l'importance de leurs fonctions. Qu'ils exigent avec décence le respect par-tout où il leur est dû, non par un principe de fierté, non par petitesse d'esprit ; mais parce qu'il est un acheminement à une subordination nécessaire, parce qu'il règle les mouvemens compliqués de la machine politique. Les formalités même et la parure, quoique futiles en elles-mêmes considérées d'une manière abstraite, et méprisables dans une nation de philosophes, ont été observées avec soin dans les tems les plus florissans de l'Empire, parce qu'elles concourrent à assurer sa tranquillité. Elles inspirent aux gens grossiers et turbulens, un respect qui est suivi d'une soumission facile à l'autorité légitime ; la philosophie a beau faire entendre sa voix, nous sommes cependant construits de manière que non-

seulement les ignorans , mais les gens éclairés , éprouvent une émotion puissante à la vue de la pompe extérieure dont s'environne le pouvoir . La nature susceptible reçoit l'impression , avant le conseil de la raison ; cette remarque est incontestablement juste , et nous pouvons procéder à son application .

Depuis quelque tems , par une manie bizarre , on affecte de secouer le joug des bien-séances et des cérémonies d'usage , et de briser les barrières qui s'opposent aux entreprises de l'audace et de l'insolence . Les habillemens qui distinguent telle charge ou telle profession , sont mis de côté et négligés , autant que le permet l'inflexibilité des lois et des coutumes . Les moeurs même affectées à tel état , à telle dignité sont abandonnées avec encore plus de facilité . Peu contents de dépouiller les charges de la première importance des heureux effets d'une majesté imposante , les individus qui les remplissent , veulent être des agréables . Pour devenir gracieux , ils renoncent au respect qu'ils pourroient inspirer . Le bien public ne les touche pas d'assez près pour lui sacrifier leur aisance et leur commodité particulière . Il faut avouer que cet abaissement et cette dégradation volontaire est souvent fondée sur des motifs plausibles , et sur

des qualités aimables ; elle est souvent l'effet d'une humilité vraie et d'une aversion naturelle pour les injustes prétentions de la vanité et de l'hypocrisie ; mais je crains que l'usage de cet abaissement de soi-même , que notre siècle semble vouloir adopter généralement , et qui étouffe le vrai caractère national , ne soit l'effet d'un manque réel de dignité et de mérite personnels ; défaut qui , dans un homme décoré , est souvent rendu plus sensible par le contraste des marques distinctives. Un mérite réel et une dignité extérieure , se prêtent un éclat réciproque , comme le diamant , et l'or dans lequel il est enchâssé. Nous ririons de pitié , si nous voyions un rustre revêtu du manteau royal. Mais quelques soient les motifs de cette conduite moderne , quelques commodités et agréables que soient dans les cercles particuliers , les effets de la mode qui détruit toutes les formalités et toutes les bienséances , les inconvéniens funestes qui en sont la suite , se font sentir dans toutes les classes de la société.

Le principe de l'égalité , comme ils l'appellent , a sans pudeur dépouillé le magistrat de sa dignité , insulté sa personne , arraché le voile sacré dont s'enveloppoit la majesté du souverain , et souillé la source même de l'honneur. La conduite du mi-

nistère , celle du pouvoir exécutif a été indignement calomniée dans des libelles , d'autant plus dangereux , qu'ils sont écrits dans un style vulgaire et à la portée de cette classe vile d'artisans , qui vont dans les tavernes se plonger dans les plus sales débauches. Je suis bien éloigné d'être partisan du despotisme ; mais je voudrais voir assurer l'ordre et la tranquillité bien précieuse que doit produire la société. Quand les différens fonctionnaires publics sont devenus les objets du mépris , quand le respect , nécessaire pour contenir le vulgaire , est une fois banni , est-il étonnant de voir des étincelles de soulèvement et de rébellion. Les symptômes funestes en ont déjà parus , et ils indiquent certainement la cause de cette maladie épidémique. Le poison de la frivolité française s'est glissé dans toute la masse du corps politique de l'Angleterre.

Jetez les yeux sur le sénat d'un Empire qui n'a point de rival pour son étendue , ses rapports politiques , ses ressources et sa gloire. Je ne me permettrai aucunes personnalités ; quoique les personnalités , dans le siècle où nous vivons , soient le meilleur moyen de fixer l'attention du public. Je ne dirai rien des dissipations , des haines , des excès crians , des principes impies , ou des mœurs corrompues de tous les magistrats ;

l'ordre de la magistrature rend sacrées les personnes qui en sont revêtues ; et cependant je dirai avec franchise, que les traits caractéristiques du sénat sont la frivolité et le goût de la mode. Cinéas, frappé de la majesté du sénat romain, dit à son maître que c'étoit un conseil de rois. Telle étoit l'idée qu'il avoit de cette assemblée auguste. Quels sentimens eût-il éprouvé, s'il eût vu les législateurs d'une nation distinguée, en habits de valet, et avec les gestes et les manières d'un bouffon, riant, gesticulant, querellant, donnant des défis, ou affichant la légèreté et l'insouciance, durant des discussions qui peuvent aboutir au démembrement de l'Empire. Dans un premier mouvement, nous pourrions conclure de-là, mais nous sommes loin de le penser, et même nous sommes sûrs du contraire, que tous ceux qui voyent qu'ils pourroient jouer en sûreté d'un instrument, pendant que Rome est en feu, peuvent, sous les autres rapports, ressembler à un Néron.

Jetez les yeux sur les tribunaux, où un mortel s'asseoit pour dispenser la vie et la mort ; où il prononce sur des points presque aussi importans que la vie même, sur la liberté et la propriété. Eh bien ! jusques dans ces lieux, sur ces mêmes bancs où jadis la gravité seule venoit se placer, gra-

vité qui est passée en proverbe, la frivolité n'a pas craint de se montrer. Les utiles bienséances sont ouvertement foulées aux pieds ; et l'habit particulier que nos ancêtres avoient sagement inventé, afin d'inspirer de la vénération pour la personne d'un juge, et pour faciliter la soumission et l'obéissance à ses décisions, est porté avec une répugnance sensible, ou dépouillé par degrés des ornemens qui excitoient le respect. Indifférent sur le mépris qu'inspire dans ce poste élevé, un extérieur commun et négligé, on sacrifie tout à ses aises et au plaisir d'alléger le fardeau trop pénible de la grandeur ; mais celui qui représente la personne d'un roi, dans l'exercice de ses fonctions les plus sacrées et les plus importantes, la dispensation de la justice, doit ne rien négliger pour paroître vénérable aux yeux du méchant et du scélérat, et pour se rendre agréable à ceux dont l'esprit éclairé peut pénétrer à travers la pompe et les ornemens de la dignité. Si ces respectables magistrats étoient chéris et révéres comme chez nos aïeux, sans doute ils n'auroient jamais essuyé d'insultes, au milieu de l'acharnement des partis, où dans la chaleur d'une émeute. Les ornemens extérieurs, soutenus par un mérite réel, et par une charge importante, charment les yeux

et produisent le respect. L'esprit est choqué de la bizarrerie, quand il trouve un *agréable* dans le représentant d'un roi. L'âne revêtu de la peau du lion, excite un rire de pitié; mais le lion, sous la peau de l'âne, s'attireroit les outrages, l'insulte et le mépris. Ce travestissement lui vaudroit un coup de pied du plus vil animal. Qu'on se ressouvienne que, dans une grande cité, il y a plus de Thersites que d'Ulyses.

Tous ceux qui sont élevés au commandement, doivent avoir une conduite irréprochable, et conserver un air de dignité dans les plus petites circonstances de la vie. L'opinion est le plus sûr appui de l'autorité. C'est la confiance dans le mérite personnel du commandant, qui rend l'obéissance agréable et prompte, et inspire dans l'exécution cette ardeur, cette activité que donne rarement la puissance seule. Que de fautes commises dans les combats et sur mer et sur terre, sont dues indirectement au choix indigne de jeunes agréables, de gens superficiels, de gens frivoles et dans leur maintien, et dans leurs discours, et dans leurs principes, pour le commandement des armées. J'en appelle au jugement de mes compatriotes; je demande si c'est une chose funeste ou non pour un peuple, que des hommes corrompus, que des monstres

de vices, si l'on en croit la clameur publique, soient revêtus des emplois, du commandement dans la marine, dans les armées, dans l'église ? c'est un problème que je laisse à résoudre à la dépravation qui caractérise ce siècle, et aux maux qui ont affligé le règne actuel.

Que le clergé copie les mœurs dominantes, c'est une chose fâcheuse, mais qui n'a rien de surprenant. Entachés de toutes les imperfections de la nature humaine, ils sont le jouet de tentations particulières. Peu d'hommes dans le monde ont une philosophie pratique ; et malheureusement les dignités de l'église sont dans les mains de gens pervertis, auprès de qui la corruption n'est que trop souvent un titre pour mériter leur protection. Je n'ajouterai point à tout le mal que l'on a dit de leur ordre ; seulement je regrette qu'ils le justifient en dépouillant leur propre dignité, en renonçant à l'habit particulier, qui de telle forme ou de telle autre, dans tous les siècles et dans tous les pays, a été affecté aux fonctions sacerdotales, pour leur assurer le respect ; non une vénération aveugle et superstitieuse, mais une juste déférence, nécessaire pour donner du poids à leurs instructions ; nécessaire non-seulement pour leur avantage, mais pour celui de leur pays, et pour

l'édification des personnes confiées à leurs soins.

Ce n'est pas seulement dans la conduite publique des magistrats , parmi des gens en place , mais encore au milieu des détails de la vie privée , que l'on trouve des traces de frivolité dans les actions , dans les vêtemens et les discours. Le riche , et même le grand seigneur , met de la gloire à n'être distingué que par le rang de son piqueur ou de son portier. Sa propre éducation peut bien quelquefois garantir son esprit des dangers funestes de ce rapprochement ; cependant cet exemple tend à confondre toutes les idées de subordination ; et il n'est pas étonnant , s'il se forme des émeutes populaires , et s'il se trouve rarement une personne capable d'arrêter l'insurrection naissante par la seule force de son influence particulière. La nation , aujourd'hui , cherche vainement des hommes de son caractère assez désintéressé , d'un mérite assez imposant , pour remplir avec dignité la fonction de juge de paix.

Je ne m'arrête point sur le tort que fait aux mœurs cette frivolité universelle ; il est trop sensible ; mais que ceux qui voyent avec indifférence ce tort fait aux mœurs , réfléchissent que des mœurs corrompues sont la perte d'une nation.